
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
88
En attendant WOLF
avec Jack Nicholson...
DANSE AVEC LES
LOUPS... GAROUS !
Un dossier poilu
M 2016 - 88 - 20,00 F-RD
Belgique : 146 FB - Suisse : 6,50 F
Canada : $ 5,75 - RCI : 2300 CFA
Espagne : 550 Pts

LES PLUS GRANDES Aventures

KURT RUSSELL KIM CATTRALL

Son adversaire a 2 000 ans.
Il lui a donné rendez-vous
à Chinatown.

LES AVENTURES DE JACK BURTON
dans les griffes du Mandarin
(BIG TROUBLE IN LITTLE CHINA)

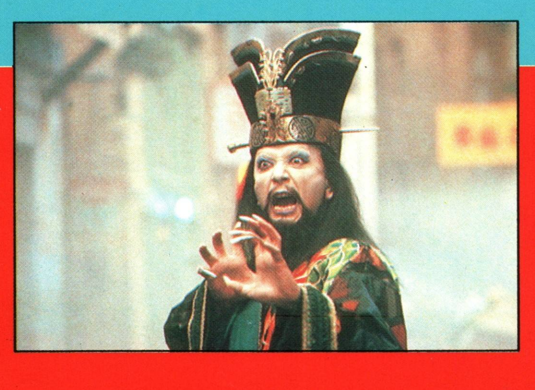
Un Film de
JOHN CARPENTER

hi-fi STEREO

FOX VIDEO

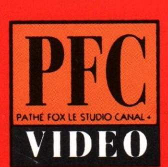


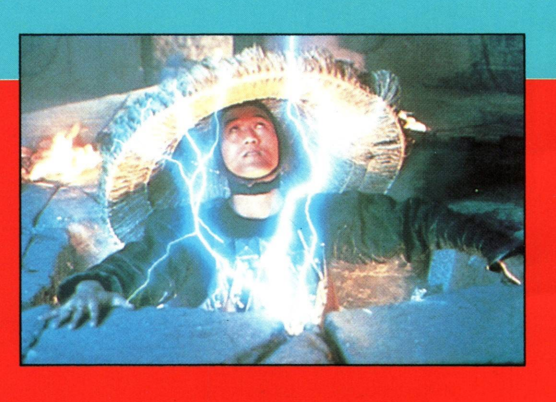
Kung-fu délirant et gunfights explosifs réunis sous la houlette de John Carpenter : une formule miracle pour un film d'action timbré !



A la vente dans les vidéo-clubs, grandes surfaces et magasins spécialisés







Sortie le 17 mars

Ciné Fantastique MAD MOVIES

Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 88. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Guy Giraud, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Patrick Breggion, Betty Chappe, Christophe Deshoux. **Correspondants** : Emmanuel Itier (Los Angeles), Alan Jones (Londres). **Maquette Men** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements : Daniel Bouteiller, Richard Brunnois, Cat's, Françoise Dessaigne, Jimmy Frachon, Joëlle François, Christophe Gans, Béatrice Giraud, HBO, Christophe L., Anne Lara, Florence Lièvre, Karlina Martin, Bob Mazza, Odissey, Natkin Presse, Liliane Sloimovits, Tova

Photocomposition/ Montage : Les Gros Poilus Associés. **Photogravure** : AMG. **Impression** : ISTRA BL. **Distribution** : N.M.P.P. **Tirage** : 90.000 exemplaires. **Dépot légal** : Mars 1994. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire** : 59956. **ISSN** : 0338 - 6791.

sommaire

NOTULES LUNAIRES

■ Hein, c'est déjà à moi ? Ah vous êtes durs, les mecs, pourquoi c'est toujours moi qui commence, d'abord ? Bon qu'est-ce que j'ai là, ah oui, **Cyber Tracker**. Très bien **Cyber Tracker** ! Il s'agit d'une société future où chaque individu est fiché par un grand ordinateur central et où toute dérogation aux règles se voit immédiatement puni. Les policiers ont suivi leur évolution psychologique naturelle et sont donc devenus... des Cyborgs ! Ils reçoivent l'ordre de pourchasser le héros reconnu coupable et de le détruire par tous les moyens. Dans le rôle du fugitif résolu à ne pas se laisser faire, nous trouvons le karatéka Don "The Dragon" Wilson (**Bloodfist, Cercle de Feu, Future Kick**...). Avec également Richard Norton et Stacie Foster.

■ Retitrages : La suite de **Dracula** de Coppola, annoncée sous le titre **Van Helsing's Chronicles** devient **The Death of Dr. Van Helsing**, Anthony Hopkins ayant sans doute décidé que deux fois ça suffirait bien. La mise en scène échoue (sans intention défaitiste, bien entendu) au neveu de Francis Coppola, Roman Coppola. Quant à **Leprechaun 2**, il devient **The Bride of Leprechaun** sans bouleverser pour autant la profession. Rodman Flender en a terminé le tournage en décembre dernier.

■ Une des nouvelles les plus horribles de *Livres de Sang*, de Clive Barker, *Midnight Meat Train*, va être portée à l'écran en Angleterre. Barker est producteur exécutif (associé aux Boucheries Bernard ?).



■ Gale Anne Hurd, ex-Madame James Cameron et productrice de **Aliens** et **Abyss**, demeure fidèle à la science-fiction. Après **Penal Colony of the Dead** de Martin Campbell, elle produit **Virus** d'après un scénario de Chuck Pfarrer (**Chasse à l'Homme, Darkman**). Inspiré d'une bande dessinée *Dark Horse*, **Virus** devrait mettre en scène une entité extraterrestre du genre bricoleuse. Elle fabrique en effet des machines de guerre en mêlant la chair et l'acier, c'est à dire des membres de Marines découpés et des pièces de métal. Dans le genre, il y a **Tetsuo**, un film japonais zarbie désespérément inédit.

■ Le remake du **Fantôme de Mme Muir**, réalisé en 1947 par Joseph L. Mankiewicz, et contant cette émouvante ghost-story entre la divine Gene Tierney et Rex Harrison, s'annonce plutôt mal dans la mesure où le producteur Sidney Pollack confie le projet à un cinéaste anglais tournant à peu près n'importe quoi pourvu que ça rapporte. C'est en effet Jonathan Lynn (**Mon Cousin Vinny**, une calamité avec Joe Pesci) qui mettra en scène le fantôme autoritaire et un rien misogyne tombant peu à peu amoureux de l'héroïne. Sean Connery joue donc "le spectre". Un comble pour notre ex-007.

Editorial

Gardarem lou Mad Movies !

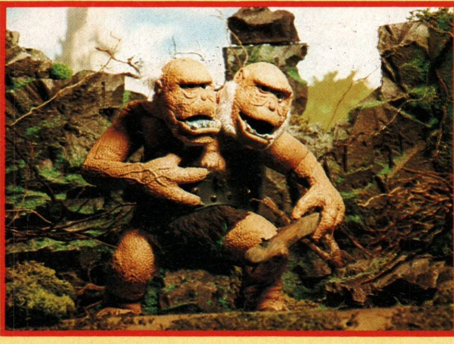
Bienvenue dans le monde de *Cinoche Louf* 88... Non, c'est trop down, comme truc. Hello, everybody, welcome in the sémillant *Toile Barge*... Hou-la-la, c'est encore pire ! *Dingo Films*, peut-être, ou bien *Cinémaboul* 88, non ? Et si on essayait carrément *Ciné Toc-Toc* ? Attendez, j'ai trouvé : *Ciné-Cinoque* 88. Terrible ! Je préfère largement ça aux *Cahiers de la Cinématographie Insensée* 88 que l'on me proposait au ministère de la Culture. De quoi je parle ? Mais vous n'avez rien lu dans le journal, alors. Nous voilà en pleine révolution culturelle. Mr. Allgood menace des pires sévices si nous persistons dans l'utilisation de mots anglais quand une expression typiquement française pourrait facilement les remplacer. Ainsi, voyez vous-mêmes, on ne dit plus beaucoup "walkman's hand" mais plutôt "main balladeuse". Ben oui, vous débarquez, vous alors !
Allgood (Jack, pour les intimes, les Jack potes, quoi ! non laissez, c'est rien...) propose même dans son projet de loi l'application de sévères amendes pour manquement à la règle. Du coup, avec notre *Mad Movies*, vous sentez le malaise. Evidemment, il y avait bien *L'Ecran Fantastique*, mais c'était déjà pris (c'est toujours ça d'pris, comme disait ma grand-mère... Non, juste un truc qui me revenait). J'avoue, Allgood, quand j'étais tout petit, l'Esprit Saint m'est apparu (si, si !) et m'a ordonné : "*Bâtis-moi tout de suite un fanzine en couleurs ou je te convertis !*" Et moi, comme il existait à l'époque un magazine américain du nom de *Mad Monsters* et aussi un livre intitulé *Horror Movies*, j'ai amalgamé les deux comme une bête et j'ai obtenu *Mad Movies*. Oui, c'est cool, hein ! Dilettante, même, peut-être...
Alors maintenant, nous voilà frais. Si Allgood nous force à nous rebaptiser (non pas Allgood, Toubon, bien sûr), il va falloir trouver un bon titre. Vous savez pas quoi ? Lorsque vous vous réabonnerez, parce que vous allez vous réabonner bien sûr. Ah si ! Eh bien, joignez-nous votre proposition de titre et le meilleur emportera l'abonnement gratuit. Le pire qu'il puisse vous arriver, si c'est vraiment trop délire, c'est d'être publié dans le courrier. C'est parlé, ça, non ?
Mine de rien, et nonobstant la légèreté de ces lignes, le projet de loi Toufaux vient d'être adopté en Conseil des Ministres (23/2/94), et dans le cas d'un vote favorable à l'Assemblée les infractions relevées pourraient coûter jusqu'à six mois de prison et 50.000 F d'amende ! Vous nous voyez au placard pour six mois ? Avec notre courrier des lecteurs nouvelle formule : "*Ici Zézette, j'ai planqué la lime dans le saucifiard pur porc, reviens vite mon grand fou, tu me manques, tes bras musclés, ton torse velu, ta longue...*", ou San Helving nous livrant ses Notules Lunaires de Fleury Merogis : "*Bonjour, eh bien demain nous verrons à la cantine :* ***Boudin/Purée Le Retour II****, mais rien n'est encore confirmé...*" L'horreur. Autant se reconvertir tout de suite dans la fauche de mob', tiens, au moins ça coûte moins cher.
Sinon, la crise sévit aussi dans la distribution française. Entre un festival à Gérardmer et un autre à Bruxelles, rien sur nos écrans, ou juste un petit **Ghost in the Machine** sur une période de deux mois. La misère ! Encore moins que nos médailles à LilleHammer (Films ?), c'est vous dire. En plus, on l'a déjà vu à Gérardmer, justement.
Oui, très bien Gérardmer, merci ! Ce que j'aime surtout avec Gérardmer, c'est que c'est à Gérardmer (!). Non, je veux dire, il s'agit d'une vraie ville, avec une âme, quoi. Pas une armée de commerçants guettant une armée de touristes. Passez à Avoriaz en plein été et vous allez tomber. Ghost Town ! (pardon, Jacquot...). Il n'y a rien, pas un habitant, juste deux menuisiers tentant de reclouer le placage bois de l'infrastructure science-fictionnelle. Ils devraient essayer les effets spéciaux, peut-être...
A Gérardmer, y'a des gens, plein de gens, tous heureux de nous voir là, et nous de nous sentir bien avec eux. Une mobilisation chaleureuse sans flagornerie ni cet air de vouloir à toute force sauter sur le touriste. En plus, un public jeune, passionné, et surtout nombreux. Du coup, ils se demandent s'ils ne vont pas remettre ça l'année prochaine. C'était à craindre...

Jean-Pierre PUTTERS

■ Délicieusement angoissant était **Wait Until Dark/Seule dans la Nuit**, le film tourné en 1967 par Terence Young, avec la fragile Audrey Hepburn dans le rôle d'une jeune aveugle tourmentée par un truand sadique (Alan Arkin). Ce dernier recherche dans son appartement de la came - blanche ? - (*ne serait-ce point un peu cruel, mon cher San ?*) qui est en fait cachée dans... pensez à **La Nuit du Chasseur** et vous trouverez. En cette période propice aux remakes en tout genre, il semblait normal que *Warner Bros* songe à nous le refaire.

■ Parcheminé dans **Proposition Indécente**, Robert Redford s'intéresse aujourd'hui à la science-fiction. Cette année donc, il réalisera et produira **Time and Again** d'après un roman de Jack Finney (l'écrivain à l'origine des diverses versions de **L'Invasion des Profanateurs**). Il s'agit là de l'histoire d'un voyageur du temps s'en allant se balader tranquillement dans l'Ouest américain de la fin du 19ème siècle. Souhaitons lui un niveau plus élevé que **Retour vers le Futur 3** fonctionnant sur le même principe.

MONSTROÏDES A LA PIPPERADE...

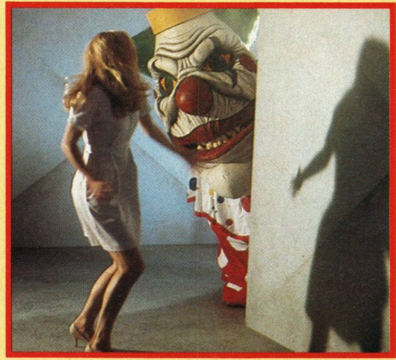

Vous vous souvenez de Brett Pipper ? Mais si, notre dossier "Dinosaures" où il montrait comment avec peu de moyens égaler les plus grands (voir également *Flying Jaquette* du numéro 86). Eh bien celui-ci annonce une série de projets bien fous dont nous trouverons certainement trace en vidéo dans quelques mois. **Vampire Babes from Outer Space**, tout d'abord (à gauche), oui, d'après Pipper, c'est *Troma* qui a trouvé le titre, contant l'histoire de cet Alien visitant diverses planètes avec, à sa solde, une bande de "salopes de l'espace" (écrit comme tel dans le scénario !), qui lui rapportent des proies. Le personnage est ici un démon vampire. Les deux autres photos concernent **Return of Captain Sinbad** (Sinbad est le personnage combattant le monstre et perché sur son épaule, photo de droite), destiné à la télévision.
Au téléphone, tout récemment, Pipper nous parlait encore d'un projet de film de dinosaures avec Jésus Franco (!) et d'un prochain tournage sur l'histoire du monstre du Loch Ness avec ce titre provisoire de **Monstruosaurus**... On savait notre Brett fan de Ray Harryhausen, mais là !

■ *Universal Télévision* lance un projet de série intitulé *LAX 2194*, produit et écrit par Ken Estin. Le cadre en est le poste de douane de l'aéroport de Los Angeles dans 200 ans, et le héros un homme réfrigéré depuis deux siècles. Y'en a pas déjà un peu marre de tous ces cons gelés ?

■ Annoncez la couleur : rouge, comme rouge profond. **Deep Red** n'est pas le remake du film d'Argento, mais un TV film de Craig Baxley avec Michael Biehn et Joanna Pacula. L'histoire rappelle un peu celle de ***l'Immortel*** : un détective doit protéger une femme et sa fille dont le sang procure l'immortalité.



DOLLMAN LE RETOUR



A *Full Moon*, la boîte à séries B du père Charles Band, rien ne se perd. Ainsi, cet homme d'affaires modeste mais avisé reprend deux des succès maison, **Dollman** et **Jouets Démoniaques** pour n'en faire faire qu'un seul et unique film, **Dollman versus Demonic Toys** (*si Toubon tombe là-dessus, t'es fait, San Helving. Au fait c'est pas français, San Helving, comme nom...*). Ainsi, la femme-flic Judith Grey découvre que les joujoux infernaux qu'elle pensait avoir anéantis sont réapparus. Ne se sentant pas de taille à lutter contre les poupées, marionnettes et autres modèles réduits, elle fait appel à Brick Bardo, un flic tout petit-petit en provenance d'une autre planète. Armé d'un très redouble pistolet, Brick Bardo filait jusqu'alors le grand amour avec la plantureuse Ginger (un personnage réduit à l'état d'homoncule dans **Bad Channels**, une autre production Charles Band !). Il reprend donc du service, infiltre le dépôt où un simili Satan sévit ! **Dollman versus Demonic Toys**, c'est vraiment Gulliver dans une maison de poupées aux antipodes des Barbie. Derrière la caméra, Charles Band tire les ficelles.



■ **Carnosaur**, le **Jurassic Park** du pauvre, produit par *Concorde* et auquel d'aucuns trouvent quand même quelque charme, va connaître une suite sobrement intitulée **Carnosaur 2**, réalisée par Louis Morneau et interprétée par John Savage et Cliff DeYoung.
Les **Ghoulies**, eux, en sont déjà au numéro 4 chez *Cinetel*, et c'est le prolifique Jim Wynorski qui pointe. Chez **Halloween**, c'est carrément l'inflation, avec un sixième chapitre déjà en chantier chez *Miramax*.

■ Mike Tristano, après **Feast et Flesh Merchant** (un cas de traite des blanches à destination de riches businessmen américains), commet **The Summoned**. Interprété par la gironde Ashlie Rhey, Joe Estevez (le frère de Charlie Sheen) et l'incontournable Robert Z'Dar (le Maniac Cop), **The Summoned** narre les bévues de Jenny Harris, une femme malheureuse car brimée par un mari odieux. Sexuellement frustrée, elle pénètre, via une voisine pas farouche, dans un monde nouveau, fort libertin. Libérée par cette expérience, elle matérialise un amant idéal. Réalité ou fruit de son imagination ? Quoiqu'il en soit, des meurtres déciment l'entourage de Jenny. L'étalon de ses rêves est-il coupable ? Pour se prémunir contre son compagnon surnaturel, en fait un démon dont l'appétit porte du côté des cœurs humains, la belle engage un détective... Jolie histoire n'est-il pas ?
En plus de **The Summoned**, Mike Tristano, maquilleur spécialisé dans le gore, s'est rendu coupable de deux autres fleurons du bis californien, **Zombie Apocalypse** et **Hellroller** dont il assure les effets spéciaux saignants. Dans le premier, des bikers, victimes de la malédiction d'une sorcière qu'ils auront quelque peu malmenée, se métamorphosent en morts-vivants. Tout aussi folklorique, **Hellroller** traite d'un cas unique de tueur psychopathe se déplaçant en fauteuil roulant. Son handicap n'empêche une impressionnante série de meurtres.

■ Du taff pour Anthony Hickox (**Warlock II** et **Full Eclipse** dans ce numéro). Il produit actuellement **Children of the Corn III**. Son frère, James Hickox, met en images les forfaits des enfants sataniques des champs de maïs. Après cette séquelle, Anthony Hickox planchera sur **La Momie** pour *Universal*. Les versions de Clive Barker et Joe Dante de la fameuse malédiction des pharaons resteront donc dans les limbes. Cette **Momie** est placée sous la tutelle de Richard Donner dans le cadre d'une série de remakes des classiques de la *Hammer*.




Le gore contre-attaque : THE SUMMONED (haut) et ZOMBIE APOCALYPSE.



PUPPETMASTER IV

La série **PuppetMaster** est un joli filon pour le producteur/réalisateur Charles Band. Elle en est déjà à son quatrième tome. Le marionnettiste André Toulon et ses cruelles poupées reprennent du service. Ce sont toujours le très tranchant Blade, le colosse Pinhead, le lance-flammes Torch, le cowboy Six-Coups... Et, nouveau membre du club : Decapitron, un robot miniature dont les têtes varient au fil des armes qu'il utilise. Cette fois, les marionnettes sont du bon côté de la barrière ; réactivées par un scientifique à la solde d'une multinationale, elles affrontent d'autres créatures de tailles réduites, les Totems, des monstres buveurs de sang et quasiment invulnérables. Commandés par un sorcier adepte de la magie noire, Sutehk, ils affichent une redoutable sauvagerie qui ferait passer les "puppets" pour d'aimables jouets. La série **Puppetmaster** va-t-elle en rester là ? Pas du tout, puisque son réalisateur, Jeff Burr (**Massacre à la Tronçonneuse 3, Le Beau-Père 2**) a réalisé dans la foulée, dans les mêmes décors et avec les mêmes effets spéciaux, un **Puppetmaster 6** ! Et les deux films en 25 jours seulement !





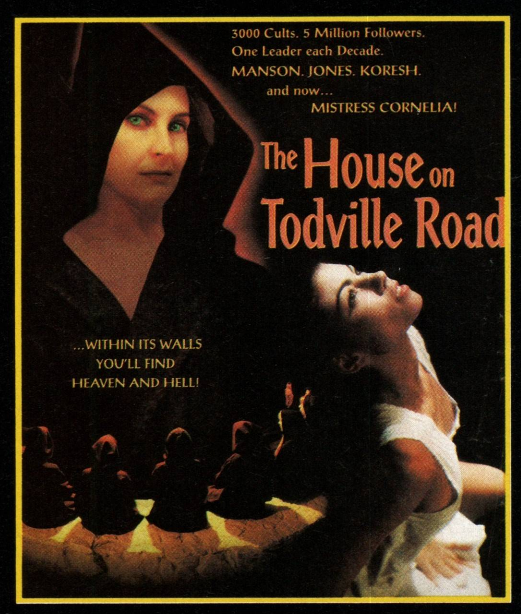
■ *Ciné-Zine-Zone* est, avec *Monster-Bis*, un des rares rescapés de la grande époque du fanzinat. Tous les deux ou trois mois, il nous sort un numéro spécial aux thèmes variés et toujours attachants. Le 77/78 est justement un "spécial Inoshiro Honda" de quelque 150 pages, reprenant titre par titre toute la filmo du vétéran japonais qui nous avait donné **Godzilla**, **Rodan**, **L'homme H**, **La Revanche de King Kong** et bien d'autres. Le numéro, 100F, port compris, s'obtient auprès de Pierre Charles, 16 avenue Emile Zola, 94100 St.Maur.

■ Dès qu'il en aura fini avec **Crusade**, Paul Verhoeven s'attèlera à la mise en scène d'un nouveau film de science-fiction. Il s'agit d'un sujet tiré d'un roman de Robert Heinlein. L'adaptation sera assurée (tous risques, on l'espère...) par Ed Neumeier, déjà responsable de **Robocop** pour le même Paul Verhoeven. Donc, à vue de nez, il repousse une nouvelle fois son projet d'une vie du Christ et sa suite de **Total Recall**. Quant à celle de **Basic Instinct**, il a déjà déclaré ne plus être impliqué dans ce tournage.

■ Autre grand auteur de SF bientôt adapté à l'écran, Kurt Vonnegut, dont le *Breakfast of Champions* deviendra bientôt un film signé Alan Rudolph et produit par Robert Altman. On parle de Bruce Willis pour le rôle principal. Arrimez la moumoute, on décolle...

■ Ultime hommage à son idole Vincent Price, Tim Burton vient d'annoncer la mise en chantier très prochaine d'une nouvelle **Chute de la Maison Usher**. Le chef des travaux n'est pas encore connu, Tim ne faisant que produire. Balladur a raison, ça sent la reprise : quand le bâtiment va, tout va !

■ *Derrière ses murs, vous trouverez le Paradis ou l'Enfer* nous prévient tout de suite le slogan du film **The House on Todville Road**, voulant nous sensibiliser au véritable sujet du scénario : le pouvoir grandissant des sectes en société libérale. Après Manson, Jones et Koresh, voici donc la nouvelle grande prêtresse, Miss Cornelia. Le film est de Robert Burge, carrière discrète jusqu'ici, avec David Harrod et Terri Harrel.



■ **Bon Appetit, Mama**. Derrière ce titre à la Jean-Pierre Coffe, se cache en fait **Ed and his Dead Mother**, une comédie macabre. Réalisé par le jeunot Jonathan Wacks, avec Steve Busceni, Ned Beatty, John Glover et l'affriolante Sam Jenkins, **Bon Appetit, Mama** met en images une mère plutôt embarrassante. Décédée le plus naturellement du monde, elle est réanimée par un marchand des quatre saisons spécialisé dans le retour à la vie. Mais la maman revient du royaume des ombres atteinte d'une fringale permanente. Elle passe son temps à bouffer tout ce qui passe à sa portée, des denrées comestibles et aussi des chiens qu'elle attaque à la tronçonneuse, des mouches qu'elle avale... C'est une affaire de "survie" pour elle...

TOUS AUX MANIFS...

Vous n'avez pas encore vu **Zu : Warriors from the Magic Mountain** ? Si vous êtes Valenciennois, vous pourrez l'admirer dans le cadre du 5ème Festival du Film d'Action et d'Aventure, du 5 au 10 avril prochain. **Zu** est présenté dans le cadre d'un hommage aux films de sabre, auprès de **Musashi**, du **Passage du Grand Bouddah**, de **La Légende de Zato Ichi**, de **La Ballade de Kyoshiro Nemuri**, des **Sept Samouraïs** en version intégrale... Renseignements au (33) 27.29.55.40

La Cinémathèque de la Salle République poursuit ses doubles programmes du vendredi soir (à 20h) avec, prochainement, **Le Sang du Vampire** et **Le Vampire Noir** (11 mars), **Panique Année Zéro** et **Most Dangerous Man Alive** (18 mars), **La Mouche Noire** et le rare **Return of the Fly** (8 avril) et, pour les Kung Fu fous, **La Main de Fer + Le Bras Armé de Wang-Yu contre la Guillotine Volante**. Du coup, la Salle Chaillot, jalouse, nous annonce une "Nuit des Morts-Vivants", le samedi 16 avril, de 23h à l'aube, avec **La Révolte des Morts-Vivants**, de Amando de Ossorio, **Zombie**, **Return of the Living Dead III**, en avant-première et **L'Aube des Zombies**, de Frank Agrama. Prix des places : 80F. Réservations à la salle à partir du 1er avril.

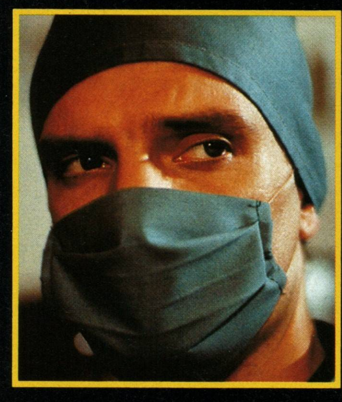
Première "Fantasmagorenuit" au *Cin'Max* de Cergy-Pontoise (ligne A du RER, me précise-t-on en haut lieu) avec au programme : **L'Echelle de Jacob**, **La Malédiction**, **Beetlejuice** et **Braindead**. 80F la nuit (moins cher qu'à l'hôte! !). Ouverture : 20h30. Rens. : Michaël Espinoza, au 30-38-71-65.

Nuit du Cinéma Fantastique au Cinéma *Les Arcades*, à Lille, le Vendredi 8 avril à 20 heures. Au programme : **Darkman**, **The Thing**, **Vendredi 13 Chapitre 8**, ainsi que diverses animations, surprises, et la présence d'un invité de la rédaction de *Mad Movies*. Hé, les mecs, qui c'est ? Quoi, non, lui !!! Places (prix modique : 50F) en vente au cinéma *Les Arcades*.



Bon appétit, Mama !

■ Faute d'avoir convaincu Schwarzie de reprendre le rôle, Conan reviendra sous la forme d'une série animée, **Conan and the Young Warriors**. Le héros y sera accompagné de trois jeunes gens devant faire face à des monstres de tout poils.



EXQUISITE TENDERNESS

Depuis quelques années, Carl Schenkel, prometteur dans son claustrophobique **Out of Order**, déçoit beaucoup. Son **Face à Face** avec Christophe Lambert en champion d'échecs virait au nanar de luxe. Aujourd'hui, Carl Schenkel semble refaire surface avec **Exquisite Tenderness**, sorte de **Dr. Rictus** sérieux. Il s'agit une fois de plus de conter les méfaits d'un praticien timbré. Ici, c'est le Docteur Roger Stein (Malcolm McDowell), inventeur d'un implant miraculeux fabriqué à partir du cortex cérébral humain et qui pourrait sauver des millions de vies, mais les hautes instances de la médecine lui interdisent de poursuivre ses recherches et le bannissent de la corporation après la mort d'un patient. Franchement fâché de cette décision, Roger Stein sombre dans la folie, mais est-ce vraiment lui qui zigouille l'état-major de l'hôpital qui l'a exclu ? Un film que ceux qui ne supportent pas les vapeurs d'éther devront éviter. Aux côtés de Malcolm McDowell, James Remar et Charles Dance enfilent la blouse blanche (faute de mieux...).

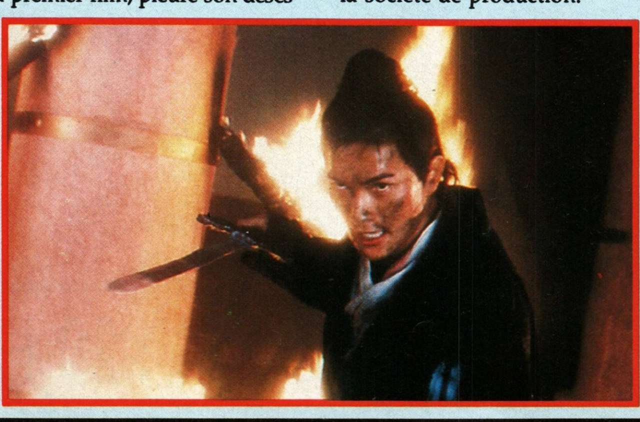
Il est plutôt piteux le dernier Freddy, pas à la hauteur d'un tombé de rideau (boum !) (*c'est quoi ce boum, mon petit ?* Le tombé du rideau, chef...) qu'on souhaitait plus spectaculaire. Bonne idée donc de revenir sur la décision de stopper la série la plus rentable du film d'horreur à son tome 6. Voici donc le 7, ultime volet (à moins que...) des bévues cauchemardesques de Freddy Krueger. **Wes Craven's Nightmare on Elm Street : The Real Story**. L'histoire vraie ? Ben oui, ce **Freddy VII**, signé après que le réalisateur des **Griffes de la Nuit** ait fait la paix avec *New Line*, se pose en **Nuit Américaine** du film d'horreur. Wes Craven interprète son propre rôle, Robert Englund Freddy et également lui-même. Deux des principaux protagonistes du premier chapitre de la saga (Heather Langenkamp et John Saxon) reprennent eux aussi du service, incarnant des personnages de fiction et eux-mêmes. Intriguant, n'est-ce-pas ? **Freddy VII** découle ainsi de la réception par Wes Craven d'un mystérieux scénario venu de nulle part. "*Le film explore des territoires entièrement vierges pour nous tous. Il décrit la création d'un mythe du fantastique, son émancipation dans le monde du cinéma, sa récupération par la pop culture. Qui est réellement Freddy et qui sont les gens qui ont assuré sa naissance à l'écran sont également des questions auxquelles répond le film*" annonce Robert Englund, loin de lever le voile sur la troublante opacité ambiante.

La virtualité se libère dans **Virtuosity**, de Eric Bent. Un méchant de synthèse s'échappe dans la réalité pour se défouler joyeusement. On retrouve la trame de **Tron** (bonne !) mais à l'envers.



DEJA LA SUITE...

Grand Prix à *Fantastica* 1994, **The Bride with White Hair (Jiang-Hu)** vient de voir sa séquelle pointer sur les écrans de Hong-Kong. Cette suite tournée dans les coûteux décors de l'original, reprend le personnage de Lian, la guerrière amoureuse exceptionnellement douée pour les combats à l'épée. Désormais perfide, elle épanche sa douleur en assassinant méthodiquement les survivants du clan qui l'a jadis condamnée. Pendant que les affrontements se succèdent, Zhuo, l'amoureux transi et cornélien du premier film, pleure son désespoir sur la Montagne des Neiges Eternelles, là où fleurit le symbole de sa passion, une rose d'un rouge éclatant. Mais bientôt, lui et Lian, autrefois amants, batailleront allègrement...
The Bride with White Hair 2 est mis en scène par Ronny Yu (réalisateur du premier) et David Wu (précieux collaborateur de Tsui Hark et monteur sur quelques John Woo). Malgré ses lauriers à Gérardmer, les négociations d'acquisition des droits du film original s'éternisent entre le *Studio Canal +* et *Mandarin Films*, la société de production.



Serait-ce donc un remake des **Yeux de Laura Mars** ? Pas loin car **Blink**, de l'éclectique Michael Apted (**Gorilles dans la Brume**), traite d'un cas similaire, à la différence que son héroïne, Emma Brody (Madeleine Stowe) souffre de cécité depuis son enfance. Une greffe de la cornée lui permet de retrouver la vue. Peu après l'opération, des images s'imposent à elle, celles des agissements d'un tueur psychopathe. Innovation notable à l'actif de **Blink** : l'Emmavision (du nom du personnage principal) généré par un ordinateur qui déforme allègrement les images, les objets, sature les couleurs, élimine la perspective... Son inventeur se nomme Art Durinski, un génie de l'informatique dont l'actif cinématographique inclut **Starfighter**, **Tron** et **Looker**. Plutôt bon signe.

Pour sa part, en attendant **Spiderman**, James Cameron produit le nouveau film de sa tendre et chère, Kathryn Bigelow, **Strange Days**. Le film se déroule à l'aube de l'an 2000, dans une société décadente à la **Mad Max**. Son héros : un flic déçu par sa vocation et devenu mercenaire. Avec les débuts à l'écran du chanteur de U2, Bono, ici partenaire d'Angela Basset (**Tina**).

Tsui Hark vient de terminer **Green Snake**, une sorte de conte de fées plutôt corsé pour une production chinoise. Il narre les déboires terrestres de deux "diablesses" dont les formes varient du serpent, blanc et vert, à la superbe courtisane enroulée dans ses voiles. Celles-ci s'établissent dans le monde des mortels où elles manœuvrent habilement pour conquérir un moine. D'aucuns considèrent **Green Snake** comme un ratage plein d'effets spéciaux informatiques calamiteux, piraté par un serpent géant de plastique. D'autres soutiennent que c'est sublime, d'une poésie rare et d'une mélancolie perverse. La vérité : entre les deux !



Le tournage de l'adaptation de *Dolorès Claiborne*, le dernier roman de Stephen King va démarrer bientôt. Dans le rôle de Dolorès, cette femme de ménage accusée du meurtre de sa riche patronne (décidément, y'a plus de petit personnel !), on retrouvera Kathy Bates, laquelle remporta un Oscar pour sa performance dans **Misery**, réalisé par Rob Reiner. Cette fois, Reiner se contente de produire et laisse les rênes à Taylor Hackford (**Officier et Gentleman, Contre toute Attente**). Il paraît que le distributeur français cherche déjà un titre. On pourrait lui proposer **Dolorès m'a Tuer** ! Elle est bonne celle-là, pas vrai chef ? (*Hum, mouais... essaie de la placer dans* Voici, *peut-être. Ceci dit, les mauvais goûts et les couleurs, ça se discute pas*).

San HELVING

DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE

WAYNE'S WORLD 2



Wayne's World opus 2. L'histoire ? Ben y'a Wayne, y'a Garth, y font toujours leur émission, et puis même qu'ils ont quitté leurs parents. Y'a toujours Cassandra "schwing" et plein de guests-stars : Christopher Walken qui continue dans la série "je cachetonne", Kim Basinger "schwing", Heather Locklear "schwing", Drew Barrymore "schwing, schwing, schwing", mais aussi Aerosmith, Charlton Heston, James Hong...

Bref, plutôt que de vous dire que **Wayne's World 2** est un super film, "No Way ! WAY !", épiloguons un peu sur le rire. Prenons un sujet A que nous appellerons Guignebert et un sujet B, moi, "I'm not worzy, I'm not worzy". Plongeons les tous les deux dans une salle obscure où passe **WW 2**. Le sujet A est "ZAZien" frénétique, aimant le non-sens, la parodie, la construction du gag, la manière dont il est amené, dont il se développe et surtout comment il se concrétise : hé ben il va souffrir, étouffer des soupirs, esquisser deux trois sourires, et surtout se lamenter du côté superficiel du film, regretter que les gags et diverses références ne soient que survolés et ne débouchent sur rien. Le sujet B, quand à lui, va pester, car il n'arrive pas à enfiler sa casquette Wayne Stock, tout en bavant sur le dossier de presse, fredonnant le thème "Wayne's World, Wayne's World", éructant des "Excellent" à tour d'images et des "Schwing" à la moindre cuisse qui traverse l'écran, ne retenant son envie de hurler qu'avec peine. Là, devant ses yeux, Wayne et Garth, comme à la télé, mais en mieux : son dolby, image 35mm, ouaaaahh, et cela pendant plus d'une heure et demie. C'est autre chose que les 5 minutes du ***Saturday Night Live***, ou les émissons spéciales de *MTV*. On va enfin voir la vie de ces deux crétins post-adolescents (bientôt quarante aux fraises), comment ils vivent, ce qu'ils font... En plus, c'est le même rythme qu'à la télé : 15 minutes de zap où l'on survole tout et rien, genre overdose d'images, et 15 minutes de remplissage où on essaie de faire un semblant d'histoire avec rien, style les pubs, le pipi, la recharge de la bière... Comme à la télé je vous dis. C'est ça l'essence **Wayne's World**, ce côté jeune et crétin, touche à tout, bon à rien, prêt à tout, irresponsable, et avec plein de nanas autour dont tout le monde rêve. Bien sûr, on va dire que cette superficialité et ce côté léger ne sont pas ce que... "Hé, Ho, Exsqueeze me !", c'est quoi ce texte ? On n'est pas à *Télérama*, ni même aux *Inrockuptibles*, "sphincter boys". Déja quand tu vois que **WW 2** est dans l'actualité fantastique, tout ça parce que Wayne rencontre Jim Morrison, "No Way ! Way !". Je pourrais terminer avec une phrase du genre de celle que cite Jim à Wayne : "L'important n'est pas que tu arrives à faire quelque chose, mais que tu tentes de le faire". Ouah, c'est profond, on dirait la version *Reader's Digest* des **Doors**. Allez, pour la fin, je vous donne les paroles de **Wayne's World 2** : "Wayne's World, Wayne's World, Party on, Excellent, We we we we we". A répéter en moulinant du bras et en secouant la tête. "Excellent !".

Guy GIRAUD

USA. 1993. Réal.: Stephen Surjik. Scén.: Mike Myers, Bonnie Turner & Terry Turner. Dir. Phot.: Francis Kenny. Mus.: Carter Burwell. Prod.: Lorne Michaels pour Paramount Pictures. Int.: Mike Myers, Dana Carvey, Christopher Walken, Tia Carrere, Ralph Brown, Kim Basinger... Dur.: 1 h 35. Dist.: United International Pictures. Sortie prévue le 6 avril 1994.

ABONNEMENT

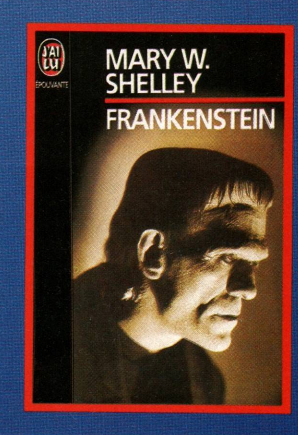


SOYEZ *MAD*, ABONNEZ-VOUS !



Soyez parmi les 200 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 des **AVENTURES DE JACK BURTON DANS LES GRIFFES DU MANDARIN** de John Carpenter (un film aussi bon que son titre est long !), la K7 de **DEUX YEUX MALEFIQUES** du duo de choc Dario Argento/George Romero, ou le chef-d'œuvre de Mary Shelley, *FRANKENSTEIN*, à lire ou relire le soir au fond de son lit.

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort sur le bon de commande, nous vous enverrons, au choix, les affiches de **Action Mutante, Highlander le Retour, Candyman** ou **Les Aventures du Baron de Münchausen**, la BD *Dick Tracy*, ou un numéro de *Mad Movies* ou d'*Impact* qui manque à votre belle collection, ce qui n'est pas normal.



Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart,
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ______________________________

PRENOM ______________________________

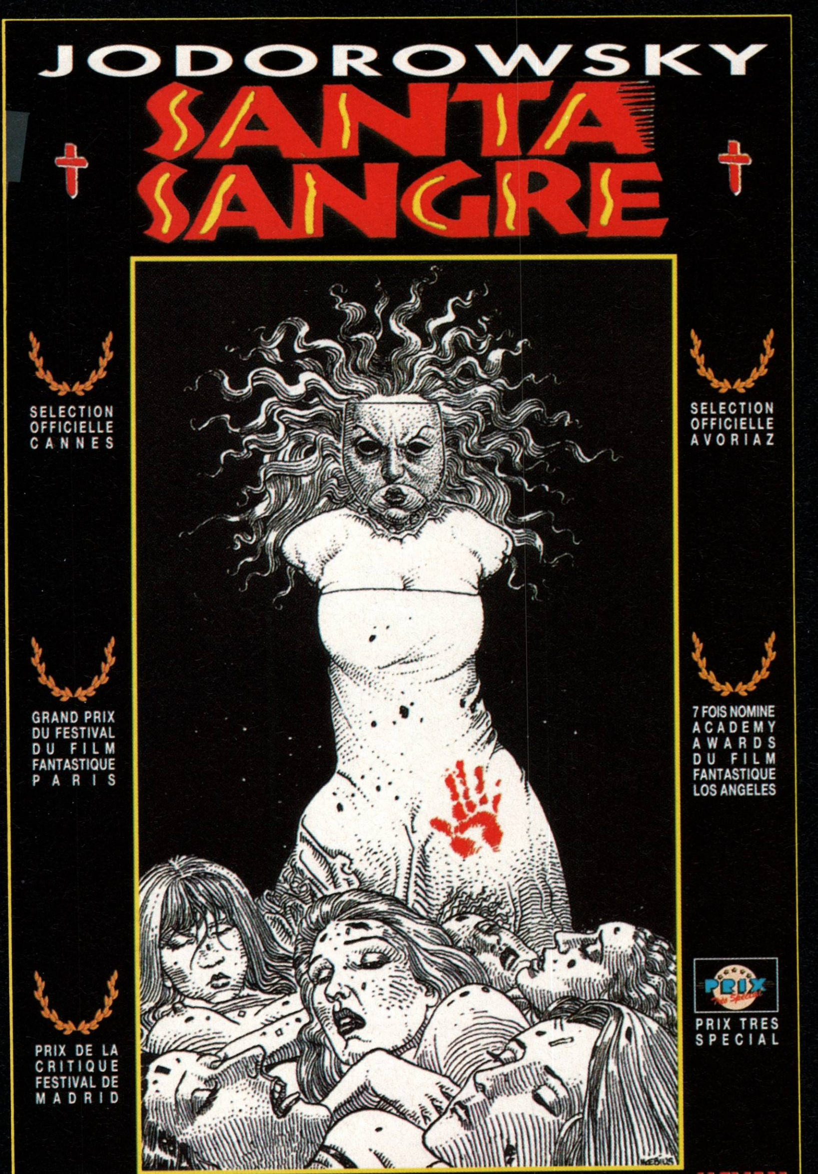
ADRESSE ______________________________

____

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies.
Règlement joint par chèque ou mandat-lettre.

HAXAN Films présente



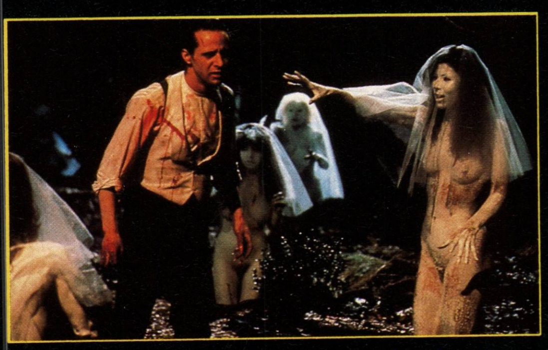


L'EDITEUR F O U



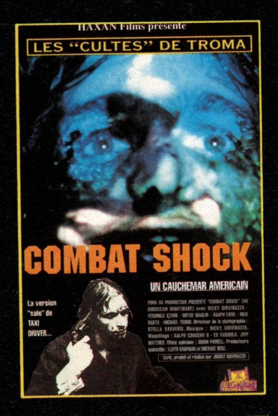
"Onirique, drôle, émouvant, sauvage et gore" (MAD MOVIES)

"Jodorowski a peint en couleurs frénétiques un univers qui tient de Tod Browning (FREAKS), Bunuel, Fellini et Goya" (LE MONDE)

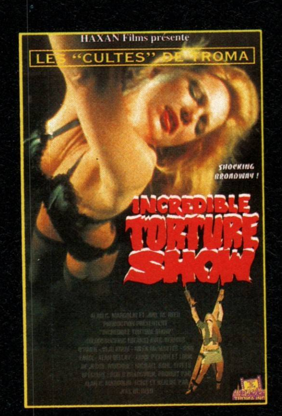


"Le film le plus original de ces dix dernières années. Un chef-d'œuvre !" (L'ECRAN FANTASTIQUE)

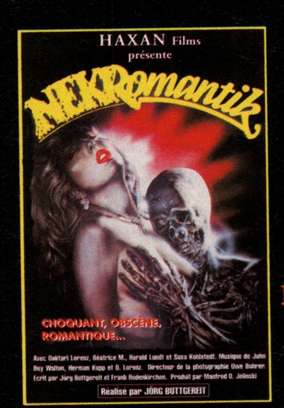
"SANTA SANGRE, c'est du Bunuel mélangé à du Carpenter, du Fellini assaisonné à la sauce Cronenberg !" (CAMPUS)



"Au moins du niveau de celle de HENRY, PORTRAIT OF A SERIAL-KILLER, la mise en scène de Buddy Giovinazzo est à la hauteur de son propos" (MAD MOVIES)



"Un cocktail de sévices sanglants et d'humour très noir pour un film surprenant" (VIDEO 7)



" Une des oeuvres les plus choquantes de l'histoire du cinéma" (L'ECRAN FANTASTIQUE)

BON DE COMMANDE A RENVOYER A HAXAN FILMS - 18 RUE DES PEUPLIERS 92100 BOULOGNE-BILLANCOURT - TEL. (1) 46.21.23.93 - FAX (1) 46.20.31.16

● Je désire recevoir les cassettes vidéo (VHS/Secam) suivantes :

❑ **NEKROMANTIK** *
❑ **COMBAT SHOCK**
❑ **INCREDIBLE TORTURE SHOW***
❑ **SANTA SANGRE***
❑ **HARDCORE** ** de Richard Kern
❑ **HARDCORE 2** ** de Richard Kern

❍ 1 K7 = 169 F. + 30 F. de port
❍ 2 K7 = 320 F. + 50 F. de port
❍ 3 K7 = 450 F. + 50 F. de port
❍ 4 K7 = 580 F. + 50 F. de port
❍ 5 K7 = 700 F. + 50 F. de port
❍ 6 K7 = 840 F port gratuit

Ci-joint mon règlement de _______ F. en ❑ chèque ❑ mandat

Nom : ______________ Prénom : ___________

Adresse : ______________________________

Code postal : ___________ Ville : ____________

* Films interdits aux moins de 16 ans

** Films interdits aux moins de 18 ans

Films en VO sous-titrés français uniquement

BOX-OFFICE

On n'a hélas pas fini de le remarquer, les sorties fantastiques s'amenuisent sur nos grands écrans et, du coup, le box-office tourne lui aussi en peau de chagrin. Un outil de précision intervenant désormais sur seulement un ou deux titres.

La grosse machine de ce bimestre consistait bien sûr en ce **Demolition Man** que nous attendions tous au tournant. Score moyen, en fait, avec ses 318.023 entrées Paris/Périphérie, et ses 1.174.740 France, ceci sur trois semaines d'exploitation. Même s'il atteint les 500.000 tickets sur toute sa carrière, il restera contre toute attente en deça du chiffre du précédent "Stallone", **Cliffhanger**.

L'Ecureuil Rouge ne grimpe bien sûr pas dans la même catégorie avec ses quatre petites salles parisiennes, mais malgré cela, il atteint tout de même les 5831 tickets vendus sur Paris, ce qui reste une honnête moyenne, rapportée à l'unité salle. Souhaitons que le bouche-à-oreille lui soit favorable pour ses prochaines semaines.

Aux U.S.A., on compte les derniers billets verts engrangés par **Jurassic Park** et cela donne le vertige : **344** millions de dollars à ce jour ! De quoi renflouer nos Caisses d'Assurances Chômage, non ? Mais la question n'est pas là...

Difficile de prétendre après que **A Nightmare Before Christmas**, le film d'animation barge de Tim Burton, fait un gros succès avec ses premiers 50 millions de dollars. Et pourtant, il suffit de lui opposer les 4,5 millions de **Ghost in the Machine** pour se faire tout de suite une idée.

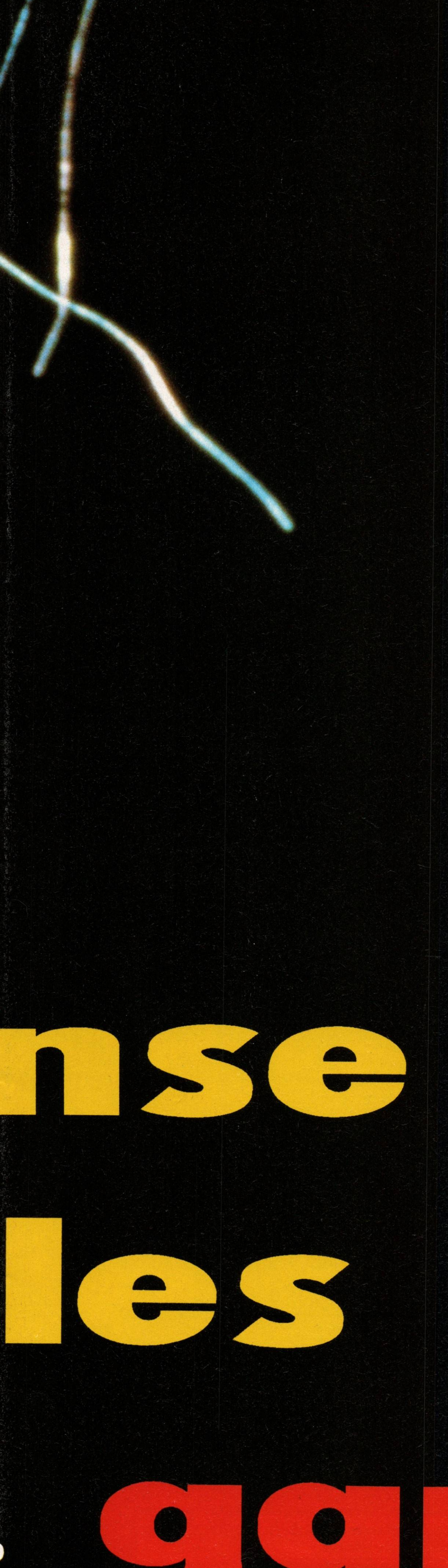
Le miracle **Wayne's World** joue les "one shot" et s'essouffle avec la sortie du deuxième qui, avec ses 46 millions de dollars aura fait un score presque trois fois moindre que l'orginal. Tandis que le **Man's Best Friend** de John Lafia, couplet anti-vivisection, anti-manipulation génétique en est à peu près à 12 millions. Très moyen.

Plus que moyen, en revanche, les chiffres du **Body Snatchers** d'Abel Ferrara, et remake des versions respectives de Siegel et Kaufman. 180.000 dollars en trois semaines en seulement 24 salles à travers tout le territoire des Etats-Unis. Une sortie sabotée par *Warner* pour on ne sait quelle raison. Abel Ferrara, un homme à faire taire ?



Un nouvel exercice périlleux pour Stallone ? Certes, mais ***Demolition Man*** *a bien du mal à escalader le box-office !*


Da
avec
Loups...



nse les garous !

dossier

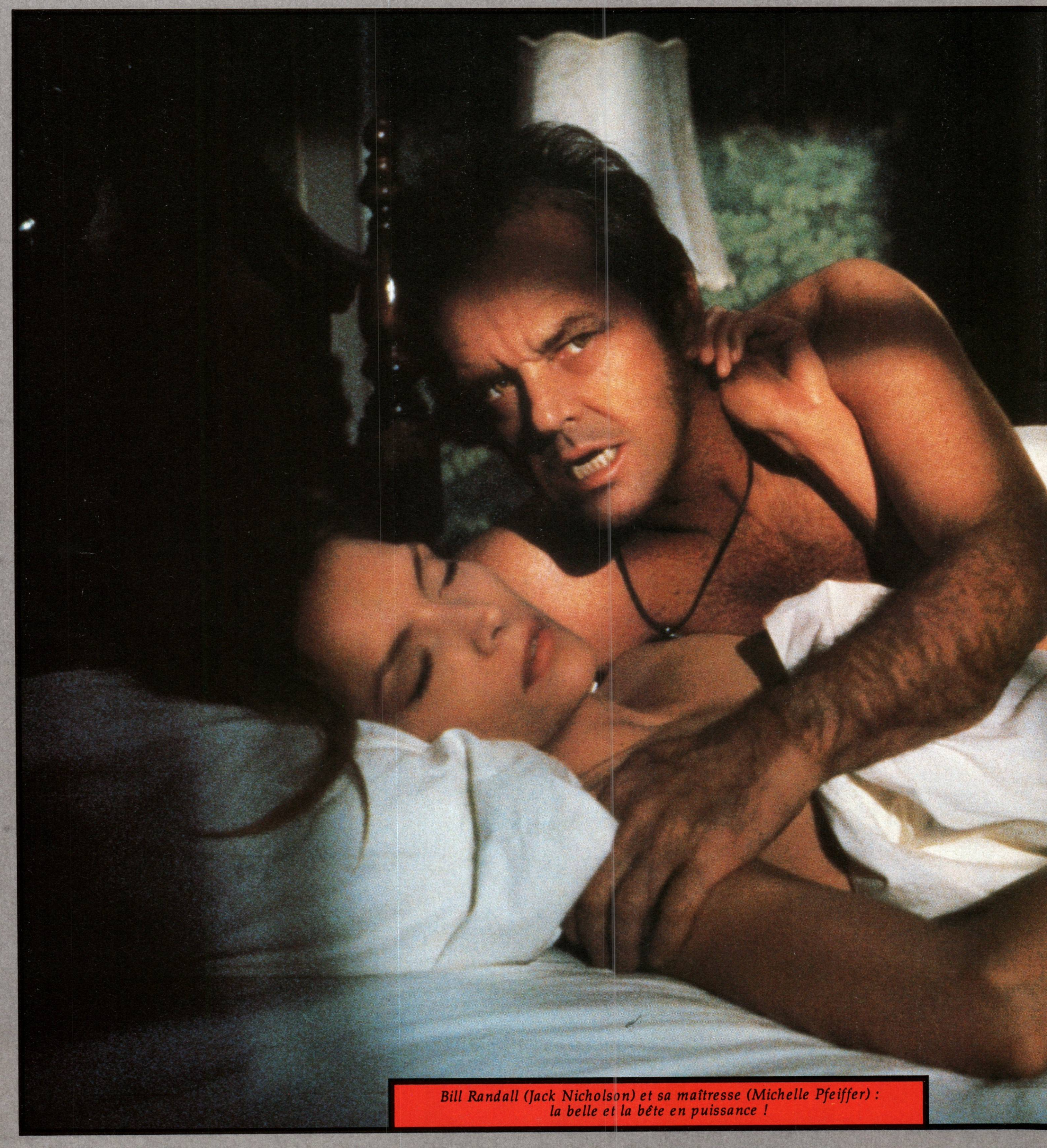
L'année dernière, ce sont les vampires qui ont débarqué sur les écrans. L'année prochaine, ce seront la créature de Frankenstein et la Momie. Pris en tenailles entre ces illustres compagnons de caveau, le loup-garou choisit 1994 pour se dégourdir les gambettes à Manhattan. Il a le visage et les rictus de Jack Nicholson qui s'affichera en lycanthrope dès octobre prochain.

En attendant ce *Wolf*, production hollywoodienne dans les formes, voici un tour d'horizon du cheptel des loups-garous, du chenil des lycanthropes, des origines du cinéma à nos jours. Une visite rendue à des monstres souvent pathétiques, partagés entre leurs instincts bestiaux et leur condition humaine. Parce qu'un loup-garou, ça souffre, ça éprouve des sentiments, ça aime d'amour tendre malgré une pilosité suspecte.

Du nanar crypto-ésotérique tourné avec des masques de carnaval au classique du genre, flamboyant et gothique, de l'illustration traditionnelle, respectueuse de la mythologie, à des versions plus audacieuses, révisionnistes, les loups-garous hantent le cinéma avec autant de conviction qu'ils écument les bois un rien éclairés par la pleine lune...

PREVIEW

WOLF



Bill Randall (Jack Nicholson) et sa maîtresse (Michelle Pfeiffer) : la belle et la bête en puissance !

Le film fantastique événement de l'année, une manière de revoir la mythologie du loup-garou via un générique de luxe, un metteur en scène généralement plus porté vers les drames intimistes, un comédien payé des millons de dollars... Un lycanthrope particulièrement bien loti par rapport à des prédécesseurs crevant plutôt la dalle...



Jusqu'au début des années 90, la machine hollywoodienne n'a guère prêté attention aux grandes figures du fantastique gothique, abandonnant vampires, monstres de frankenstein, lycanthropes et compagnie à de modestes productions. Brusquement, tout change. *Warner Bros* s'accapare l'homme invisible dans **Les Mémoires d'un Homme Invisible**, *Tri-Star* et Francis Coppola musèlent Dracula avant, triomphe oblige, de réquisitionner Frankenstein et son monstre. *Universal*, autrefois berceau de tous ces mythes, enroule aujourd'hui les bandelettes de **La Momie**, dans une production labellisée *Hammer*. Désormais, les monstres, qui s'accommodaient autrefois de modestes budgets, deviennent des créatures dispendieuses, animées par des ténors du box-office, des vedettes, des cinéastes de renommée internationale. Jadis, c'étaient des artisans obscurs, des comédiens spécialisés, qui officiaient paisiblement sur les plateaux de superficie réduite. Fini tout ça, l'esprit de chapelle, les distributions parallèles dans des officines obscures. Comme ses illustres camarades de chambrée, le loup-garou, moins gracieux que la créature de Frankenstein et le Prince des Ténèbres pourtant, se débat aujourd'hui sous les sunlights d'Hollywood, devant la caméra d'un réalisateur au sérieux irréprochable.

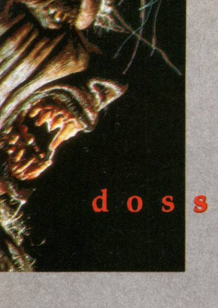
En 1957, Jack Nicholson avait tout juste vingt ans, et déjà un visage qui n'appelait pas des rôles de jeune premier. Fils du producteur James Nicholson, acolyte de Roger Corman dans la confection de séries B variablement désopilantes, il aurait déjà pu être un lycanthrope. Par exemple en adolescent dansant un twist endiablé dans **I Was a Teenage Werewolf** de Gene Fowler Jr., lequel réalisateur subit en silence le choix contestable du producteur Herman Cohen : le rôle du poilu ira à Michael Landon, futur papa gâteau de ***La Petite Maison dans la Prairie***. Une entrée en scène ratée pour Jack Nicholson qui allait devoir attendre plus de trente-cinq ans pour se voir offrir une proposition identique. Entre temps, Jack Nicholson s'est prédestiné au rôle du lycanthrope, à travers des personnages aussi folkloriques, aussi véhéments et hauts en couleurs que le Joker (de **Batman**), que le diable polygame des **Sorcières d'Eastwick**, que le gardien d'hôtel possédé de **Shining**.

Pas possible de se montrer plus expressif, plus cabotin que lui dans l'expression du Mal grimaçant, exubérant, cependant séduisant et incroyablement roublard. Inconsciemment, en presque quatre décennies de carrière bien remplie, Jack Nicholson (comme Wolfman Jack, l'animateur radio le plus célèbre des Etats-Unis) s'est préparé, entraîné pour hurler à la pleine lune. A ses côtés, Michelle Pfeiffer, Kate Nelligan (remplaçante de Mia Farrow au dernier moment), Christopher Plummer et James Spader assurent les rôles majeurs. Et Mike Nichols la mise en scène ! Une option suprenante car ce réalisateur, très porté sur le drame psychologique, n'est pas franchement accro de fantastique, ou même de fantaisie. A l'exception du **Jour du Dauphin**, complot contre le Président des Etats-Unis où un cétacé intelligent tient la vedette, sa filmographie inclut **Qui a Peur de Virginia Woolf ?, Le Lauréat, Ce Plaisir qu'on dit charnel, Le Mystère Silkwood, A Propos d'Henry**... Toutefois, l'initiateur principal de **Wolf**, le scénariste-romancier Jim Harrison, connaît sur le bout des doigts le genre dans lequel il opère. "*Jim Harrison est un remarquable écrivain. Pour travailler, il s'installe dans une cabane perdue dans les bois d'une péninsule du Michigan. Il s'y trouve, isolé, en hiver, même durant les nuits de pleine lune. Cet environnement, allié au fait qu'il se passionne pour la lycanthropie depuis des années, a motivé la naissance de **Wolf**. Il a bâti son scénario sur un principe très simple : comment réagiriez-vous si un une force inconnue, une puissance primitive naissait en vous ? Comment essaieriez-vous de l'endiguer pour ne pas la révéler à la face du monde ? Nous avons veillé, malgré une base originale, à ne pas trop nous écarter du genre, de toutes les traditions qui font son aura. Personne n'a envie d'assister à un dîner en tête-à-tête, dont les convives seraient un intellectuel et un loup-garou. Cependant, **Wolf** ne raconte pas vraiment les déboires sanglants d'un type se baladant avec un masque dans les rues de New York*" explique le producteur Doug Wick.

Non, Bill Randall, le personnage incarné par Jack Nicholson, après qu'il ait été mordu par un loup percuté par sa voiture, ne sautille pas sur le pavé entre deux agressions sauvages. C'est l'employé d'une grande maison d'édition new-yorkaise, un type lassé par son boulot et dont le mariage bat de l'aile. Un bonhomme ordinaire en somme, pas très bien dans sa peau, sans perspective d'avenir intéressante, volage. Mordu par la bête, il ne se métamorphose pas immédiatement en créature hirsute. Dans un premier temps, à l'image du Seth Brundle de **La Mouche**, il développe d'incroyables pouvoirs sensoriels, une redoutable force physique, de soudaines qualités qui lui permettent d'améliorer le quotidien. Il devient même un amant parfait, celui de la fille de son patron (Michelle Pfeiffer). "***Wolf** contient des séquences somptueuses. Notamment les instants où Bill Randall, ne trouvant pas le sommeil, part se promener dans les bois. Là, il se lance dans une chasse au chevreuil. Des instants d'une grande sauvagerie, mais aussi empreints d'émotions réelles. Lorsqu'il se réveille le lendemain matin, le sang de l'animal le recouvre, mais il est toutefois incapable de se souvenir des événements de la nuit précédente. Il existe des tas de films qui mettent en scène ce type d'amnésie, mais ils l'expédient en quelques secondes. **Wolf** pose sans cesse cette question à Jack Nicholson : "Comment vous sentez-vous après ça ? ". La réponse est : "Mais sacrément bien !*" poursuit Doug Wick. La lycanthropie : un excellent moyen de libérer l'homme moderne de ses tensions, de son stress, de ses soucis d'ordre affectif et moraux ! "*Vous avez également une scène où Bill Randall stationne face à la vitrine d'un boucher de Manhattan. La façon dont il regarde la viande rouge au travers de la vitre, l'étrange lueur qui passe dans son regard résume en un éclair tout **Wolf***".

Qu'en est-il exactement des effets spéciaux ? Jack Nicholson n'appréciant pas qu'on lui beurre le visage de matières envahissantes, les maquillages de Rick Baker (**Greystoke, Gorilles dans la Brume**), malgré les cinq à six heures d'application quotidienne, donnent dans le sobre, épargnant les traits du comédien et, par la même occasion, les émotions ressenties. "*Dans les vieux films de loup-garou, après que le héros se soit totalement métamorphosé en monstre, vous ne le reconnaissez plus, vous perdez tout contact avec le personnage, tellement le latex et les poils synthétiques le masquent. Par contre, Rick Baker a conçu un maquillage expressif, qui s'etend sur tout le faciès, mais qui souligne aussi les nuances des traits, laisse les sentiments s'épanouir. Rick Baker a façonné les standards physiques du loup-garou aux normes des années 90*" termine Doug Wick. Ce qui signifie que Jack Nicholson en lycanthrope ne sera certainement pas un diable de Tasmanie, une boule de poils riboulant des yeux rouges et arborant une truffe humide.

Marc TOULLEC



dossier

LE MYTHE ET SES MITES

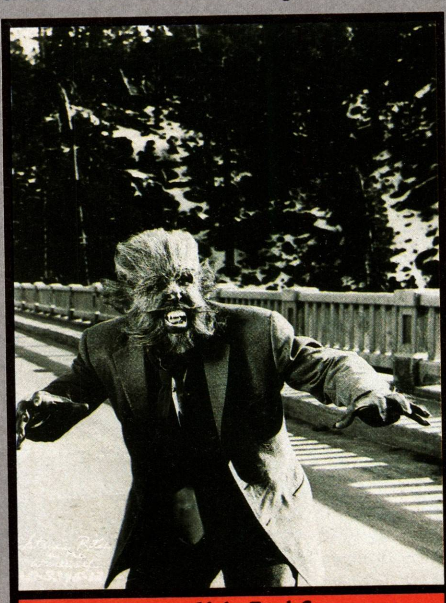
Pas toujours chanceux, les loups-garous au cinéma, pas toujours servis par les meilleurs artisans. Certains prennent de surprenantes libertés avec eux, les utilisant comme simples accessoires de train fantôme. Heureusement, une poignée de chefs-d'oeuvre baroques ont définitivement installé les lycanthropes sur l'Olympe des ténors du genre, entre Dracula et la créature de Frankenstein...

Quels sont vraiment les premiers films de loup-garou de l'histoire du cinéma ? Ils remontent à **The Werewolf** d'Henry McRae (1913) et **The White Wolf** (1914), deux courts métrages adaptés de légendes indiennes selon lesquelles guerriers et squaws auraient le pouvoir de se changer en loup, une imagerie qu'on retrouvera dans **Wolfen**. Sept ans plus tard, la France apporte sa petite contribution à la naissance du mythe avec **Le Loup-Garou** de Jacques Boullet et Pierre Bressol. Son funeste héros devient lycanthrope après avoir assassiné un prêtre. Autant dans les deux films américains que dans **Le Loup-Garou**, aucune transformation à vue, aucun effet spécial. Une dizaine d'années après, cette métamorphose, passage obligé de l'homme à la bête, trouvera un écho spectaculaire, lancement officiel du mythe.

En 1934 donc, **Werewolf of London**, sur la lancée de **Frankenstein** et **Dracula**, entre dans la sarabande des grands monstres de *Universal*, une compagnie qui génère en quelques films un cachet unique. **Werewolf of London**, au caractère gothique néanmoins moins affirmé, place le loup-garou dans la mouvance des autres créatures du bestiaire, créatures pathétiques, tragiques. Le loup-garou possède ces mêmes qualités, souffrant de sa condition comme Dracula s'attendrissant sur la douceur de la mort. Le virus, le Docteur Glendon (Henry Hull) le contacte au Tibet. Cet éminent botaniste est griffé par un monstre. De retour à Londres, les nuits de pleine lune, il ne peut contrôler les pulsions qui le gagnent. Son seul antidote : la sève d'une fleur, la mariphasa, dont le trop onctueux Docteur Yogami lui substitue les deux seuls exemplaires. Dès lors, Glendon, horrifié, devient "le loup-garou de Londres", un tueur qui sera abattu d'une balle toute ordinaire. **Werewolf of London**, réalisé par Stuart Walker, définit d'emblée la constante de tout film de loup-garou dans la tradition : l'impossibilité de l'humain à juguler la partie animale qui le submerge les nuits de pleine lune.



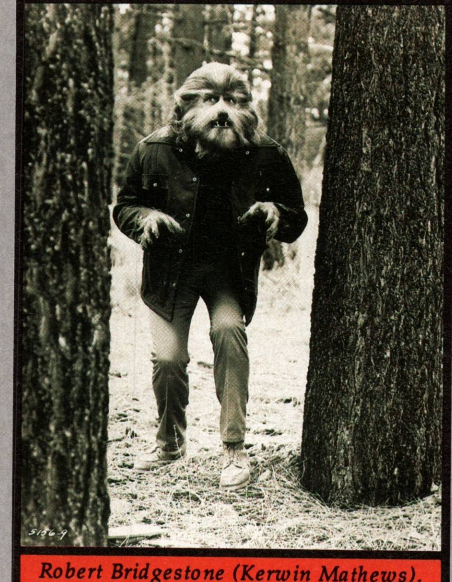
Le Loup-Garou de George Waggner : du pain sur la planche pour Lon Chaney Jr. qui reprendra quatre fois le personnage de Larry Talbot.



The Werewolf de Fred Sears, une conception purement scientifique du thème et signifiante des fifties.

Le Loup-Garou de George Waggner fonctionne sur ce même déchirement, sur cette invasion de l'intellect par des pulsions bestiales. Ainsi, Larry Talbot, en portant secours à sa femme agressée par un loup, contracte la "maladie" qui le métamorphose en créature du démon. Seule la mort peut le délivrer, un trépas libérateur assené par son père à coups de canne à pommeau d'argent. Mais, à l'image de Dracula, Frankenstein et l'homme invisible, le loup-garou ne peut réellement mourir. Commercialement parlant du moins. Le film de George Waggner ayant obtenu un beau succès, le public réclamant à nouveau Lon Chaney Jr. sous le maquillage de Jack Pierce, la compagnie ordonne à ses

scénaristes d'exhumer le cadavre de Larry Talbot. La résurrection s'effectue deux ans plus tard dans le beau **Frankenstein Rencontre le Loup-Garou** de Roy William Neill. Là, Larry Talbot, uniquement préoccupé d'échapper au mal qui le ronge, s'adresse à la tzigane Maleva qui, impuissante, conduit le malheureux au château de Frankenstein, le dernier espoir. L'aventure se conclut sur une empoignade très musclée entre le lycanthrope et le monstre de Frankenstein fraîchement libéré d'un bloc de glace. La rencontre des monstres est une formule payante pour *Universal*. Plus ceux-ci sont nombreux au même générique, plus le film gagne en suffrages.
L'expérience **Frankenstein Rencontre le Loup-Garou** ayant porté des fruits juteux, le studio jette Larry Talbot dans **La Maison de Frankenstein**, puis dans **La Maison de Dracula**, deux manoirs tenus par le cinéaste Erle C. Kenton. Toujours désireux de contrarier une bonne fois pour toutes les hormones indisciplinées qui le transforment en loup-garou, Larry Talbot, réanimé par un savant givré (Boris Karloff, taulier de cette **Maison de Frankenstein**), périt sous l'effet d'une balle d'argent, fabriquée et tirée par sa bien aimée.
Le film suivant, **La Maison de Dracula**, l'extirpe logiquement du royaume des morts. Le personnage pesamment interprété par Lon Chaney Jr. connaît enfin un prompt rétablissement. Il guérit de sa lycanthropie galopante grâce à un savant fou gravement atteint par le sang de Dracula qu'il s'est injecté dans les veines. L'imagination des scénaristes connaissant certaines limites et les combats homériques opposant les grands monstres risquant fort de tourner soit à la caricature soit au vaudeville de l'épouvante, *Universal* abandonne le filon. Un filon tari, surexploité. Le studio hollywoodien sonne, comme il se doit lorsque les modes souffrent du désintérêt croissant du public, le glas du genre par l'incontournable parodie. Il s'agit de **Deux Nigauds contre Frankenstein**, réalisé en 1948 par Charles T. Barton. Tout bouffon qu'il est, mené par ces ersatz pas franchement légers de Laurel et Hardy que sont Abbott et Costello, **Deux Nigauds contre Frankenstein** respecte à ce point le genre pilonné qu'il s'offre de grands moments de pur fantastique. Entre Dracula et la créature de Frankenstein,



Robert Bridgestone (Kerwin Mathews), un paternel fréquentant assidument les lisières dans ***The Boy who Cried Werewolf.***

Larry Talbot effectue un ultime come-back, toujours sous les traits de Lon Chaney Jr. Ses adieux aux brumes artificielles d'*Universal*, aux cimetières expressionnistes, aux forêts de studio visuellement si belles se bouclent par une lutte endiablée contre Dracula, au sommet d'une falaise de laquelle chutent les deux monstres belligérants... Quelques années plus tard, en 1958, Lon Chaney Jr., dont la carrière décline depuis un moment déjà, tourne au Mexique **La Casa del Terror** de Gilberto Martinez Solares. Son rôle : un loup-garou momifié ressuscité par un scientifique dément depuis une pyramide du Yucatan. Ce monstre hybride meurt dans un incendie après avoir kidnappé la farouche jeune première de service !

Le loup-garou n'est pas demeuré longtemps la propriété exclusive d'*Universal*. Dès 1942, soit un an après le premier **Loup-Garou** de Lon Chaney Jr., la *20th Century Fox* réplique par **The Undying Monster** de John Brahm. Cela ressemble à du *Universal*, mais ce n'est pas du *Universal* pur souche. Toutefois, mis en images gothiques par cet esthète méconnu qu'est John Brahm, **The Undying Monster** tient la distance. Il traite d'un cas de malédiction remontant aux Croisades et affectant une honorable famille britannique. Un de ses membres est un loup-garou. Lequel ? Après quelques assassinats et l'enlèvement d'une jeune femme dans la forêt, le coupable lycanthrope révèle son visage. Il aura tout de même fallu patienter une heure de métrage !
Si **The Undying Monster** préserve l'intégrité du mythe du loup-garou, la plupart des films qui découleront de la série *Universal* vont le cuisiner à toutes les sauces, d'après des recettes souvent indigestes. Ainsi, **The Mad Monster** de Sam Newfield présente une victime devenue lycanthrope par suite d'une transfusion avec du sang de loup ! Dans **The Werewolf** de Fred Sears (1956), peut-on encore parler de loup-garou malgré l'apparence du monstre vedette ? Il s'agit d'un cobaye humain, testé pour résister aux radiations après l'holocauste. Rien de plus qu'une créature atomique au même titre que les insectes géants qui quadrillent le cinéma de science-fiction des années 50. C'est également sous l'action d'un sérum injecté par son psychiatre pour qu'il puisse survivre à un cataclysme atomique que le pseudo James Dean de **I Was a Teenage Werewolf** se couvre brutalement de poils et adopte un comportement animal. Voilà un des meilleurs nanars de l'époque, signé Gene Fowler Jr. en 1957. Aussi folklorique dans sa façon de récupérer un mythe est **How to Make a Monster** d'Herbert Strock. Un maquilleur de cinéma, fâché de son remerciement, se venge en mêlant une substance infernale au masque de deux comédiens. L'un se transforme comme par enchantement en monstre de Frankenstein, l'autre en loup-garou ringardissime mais néanmoins belliqueux. Pour amateurs de grimaces exclusivement !
Pauvre loup-garou broyé dans la moulinette du n'importe quoi. Serviteur d'un vampire (Bela Lugosi) sous les bombes lâchées sur

■■■



Le duel au sommet de ***Frankenstein Rencontre le Loup-Garou*** *(Lon Chaney Jr. et Bela Lugosi). L'héroïne attend, stoïque, la fin du combat.*



Pleine lune et décors de studio dans cette ***Maison de Frankenstein*** *ouverte aux grands monstres de la Universal.*



▪▪▪

Londres en 1940 dans **Return of the Vampire** de Lew Landers (1943), garde du corps de la directrice d'un pensionnat pour jeunes filles dans le nudie **House of Bare Mountain** de Robert Lee Frost (1962), larbin du Prince des Ténèbres dans **Orgy of the Dead** du grand Ed Wood Jr. (1965)... Pire encore, le loup-garou tombe à deux reprises entre les mains d'un pilier de la série Z, le défunt Andy Milligan. En 1972, dans **Blood**, ce dernier donne au loup-garou de la légende un fils marié à la progéniture de Dracula. L'année suivante, dans **The Rats are Coming ! The Werewolfes are Here**, une jeune femme découvre que tous les membres de la famille de son époux sont des lycanthropes, lesquels s'entre-déchirent pour conclure honorablement un film qui vaut essentiellement par son titre !



*Leon (Oliver Reed) dans **La Nuit du Loup-Garou** : le plus beau et le plus pathétique des lycanthropes à l'écran.*

Rayon recyclage de monstres, **Werewolves of Wheels** (1971) dépeint un Hell's Angel hurlant à la pleine lune, **Bikini Beach** (1961) case le monstre entre deux chansonnettes de Frankie Avalon... Une liste éprouvante pour les puristes. Heureusement, quelques films, dans le domaine de la série B américaine, manifestent tout de même un certain respect vis-à-vis à de cette créature souvent malmenée. **La Fille du Loup-Garou**, alias **Cry of the Werewolf** de Henry Levin (1944), rassemble quelques unes des données essentielles du mythe, à savoir une lourde hérédité, la contagion via un loup, la traque finale du monstre... Fait original au sein de ces précieux poncifs, le loup-garou vedette est une femme, Tchékova Latour, héritière du "mal de lune" contacté par sa mère ! **The Boy who Cried Werewolf** de Nathan Juran (1972) s'élabore également autour d'un schéma classique. Un gamin prévient partout que son paternel, mordu par un loup-garou à la lisière d'un bois, se métamorphose occasionnellement en monstre. Personne ne veut le croire, y compris sa maternelle, avant que son géniteur lycanthrope ne commette l'erreur de s'exposer au grand jour.

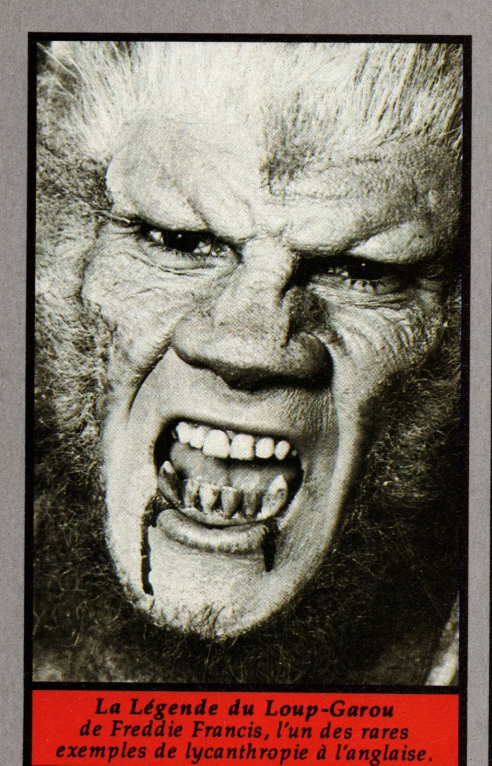
Bizarrement, en Angleterre où s'épanouissent les vampires et autre monstre de Frankenstein sous la bannière *Hammer*, le loup-garou reçoit un accueil mitigé de la part des artisans du genre. Les films de loup-garou britanniques se comptent sur les doigts d'une main. Le plus célèbre, de très loin le meilleur (sans doute le meilleur film du genre tout simplement), demeure **La Nuit du Loup-Garou** que Terence Fisher, grand illustrateur des mythes, réalise en 1961. Transplanté dans l'Espagne du XIXème siècle, **La Nuit du Loup-Garou** s'inspire du roman

La Nuit du Loup-Garou de Terence Fischer : sous le maquillage de Roy Ashton, un Oliver Reed bouleversant.

"Le Loup-Garou de Paris" de Guy Endore. Le film, après le livre, réinvente le concept même du lycanthrope. Le loup-garou porte l'identité de Leon, fils d'une servante violée par un mendiant tombé à l'état primitif au terme de plusieurs décennies de cachot. L'enfant né, comme pour stigmatiser l'abomination de sa conception, connaît dès ses premières années des crises d'hystérie animale dès que pointe la pleine lune. Adulte, il devient un véritable monstre, une créature invincible que seule une balle d'argent fondue dans un crucifix parvient à abattre. **La Nuit du Loup-Garou** est un grand film, non seulement parce qu'il insuffle à un mythe passablement limité un regain de vitalité, mais aussi par sa puissance dramatique, sa splendeur picturale. Rarement loup-garou n'aura été aussi aussi convaincant que Oliver Reed, au visage originellement dessiné pour accueillir le maquillage de Roy Ashton. Un maquillage qui traduit, plus que les travaux de Jack Pierce, souffrance, haine et férocité animale.

La réussite formelle de **La Nuit du Loup-Garou** ne suscite guère de suites lycanthropiques au sein du cinéma fantastique britannique. Après la louve-garou victime d'une malédiction ancestrale dans le sketch **Werewolf** du **Train des Epouvantes** (Freddie Francis, 1965), il faut attendre 1973 pour que le jeune Paul Annett s'intéresse de nouveau au mythe dans **Le Mystère de la Bête Humaine**. L'année suivante, Freddie Francis enchaîne sur **La Légende du Loup-Garou**, remake vaguement déguisé de **La Nuit du Loup-Garou**. Entre **L'Enfant Sauvage** et le chef-d'œuvre de Terence Fisher, cet avatar retardataire prend pour héros une sorte de Mowgli agressif. Enlevé par une louve, il témoigne, adulte, d'une férocité sans pareille. Gardien de zoo, Etoile (c'est son nom), brave garçon au demeurant, amoureux d'une prostituée, ne contient pas ses accès de rage les soirs de pleine lune. C'est l'incontournable Peter Cushing, médecin légiste à la solde de la police parisienne, qui le confond avant que sa balle ne l'abatte. Un destin tragique pour un film qui accuse mal le poids des ans. La fourrure du loup-garou de Terence Fischer ne déplore pas, quant à elle, l'invasion de mites qui a déferlé sur la majorité des exemples de lycanthropie cinématographique.

Marc TOULLEC



La Légende du Loup-Garou de Freddie Francis, l'un des rares exemples de lycanthropie à l'anglaise.

PAUL NASCHY
l'accro de la pleine lune

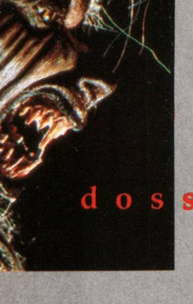


*Waldemar Daninsky (Paul Naschy), le loup-garou traqué des **Vampires du Dr. Dracula**.*

Tout petit, Jacinto Molina tombe en pamoison devant les loups-garous de *Universal*, devant Lon Chaney Jr. dont il devient le plus inconditionnel des admirateurs. Son engouement tient du traumatisme puisque devenu adulte, la passion des lycanthropes le poursuit imperturbablement. Tandis qu'il fait ses premiers pas dans le monde du cinéma, Jacinto Molina, qui a adopté le pseudonyme de Paul Naschy, rédige un scénario, une histoire de loup-garou bien sûr, dans le style des années 40. Les producteurs espagnols lui claquent la porte au nez. Leur argument : les films d'horreur, ça fonctionne uniquement lorsque ce sont Anglais et Américains qui s'y collent. Pas dégonflé pour autant, Paul Naschy présente son manuscrit à des Allemands. L'Allemagne de l'Ouest ayant même produit des westerns (la série **Winnetou**), la proposition ne pouvait paraître saugrenue. Paul Naschy tape dans le mille ; il a désormais les moyens de concrétiser un rêve. Ne manque plus que la vedette. Naturellement, le fan pense à son idole, Lon Chaney Jr. Flatté, celui-ci doit refuser l'offre de son admirateur numéro 1. Il lui écrit pour lui avouer que son âge et son appréciable tour de taille lui interdisent désormais de courir frénétiquement dans les bois, le visage recouvert d'une épaise toison. Confrontés à ce refus aimable, les producteurs allemands suggèrent à Paul Naschy d'interpréter lui-même le loup-garou de **La Marca del Hombre Hobo**, alias **Les Vampires du Dr. Dracula**. Une audition concluante et l'affaire est dans le sac, le loup-garou dans les bois. Paul Naschy se lance dans l'aventure, devant la caméra et dans les coulisses, à la rédaction de douze scripts signés de son véritable nom, Jacinto Molina. A douze reprises, cette encyclopédie vivante du fantastique va interpréter le loup-garou polonais Waldemar Daninsky. Douze fois, il va affronter la malédiction qui pèse sur lui, le métamorphose en bête furieuse et sanguinaire. Douze fois, il va affronter des créatures démoniaques (des vampires en pagaille, même un yéti). Douze fois, il va mourir, presque inévitablement des mains de sa bien aimée. Douze fois, il va tirer sa révérence à Lon Chaney Jr. et à *Universal*, dans des œuvrettes parfois maladroites, mais toujours fidèles au serment de base. Des **Vampires du Dr. Dracula** à **El Aullido del Diablo** en passant par **La Furia del Hombre Lobo**, **Dans les Griffes du Loup-Garou** et **L'Empreinte de Dracula**, Paul Naschy aura permis au cinéma fantastique espagnol d'exister. Et au loup-garou de soigner sa fourrure !



*Encore un soir de pleine lune pour Paul Naschy dans **La Bestia y la Espada Magica**.*



dossier

HURLEMENTS en série

Une série qui part d'une perle de la série B et que boucle, à ce jour, une autre épatante série B. Entre les deux, le Hurlements de Joe Dante et The Freaked de Hope Perello, quatre nanars de haute volée, ringards, poilants, tournés dans des conditions souvent cataclysmiques. Un calvaire pour le producteur Steven Lane, plein de bonne volonté, mais associé à des partenaires qui ne sont pas des modèles d'honnêteté.

Si chaque épisode des séries **Freddy, Vendredi 13** et **Halloween** suscite sinon l'intérêt, au moins un brin de curiosité, les **Hurlements,** le premier hors-jeu, ne suscitent que sourires ironiques et plaisanteries dédaigneuses. Il y a de quoi à vrai dire, tellement la ringardise et l'exploitation mercantile furent les mots d'ordre de cette poilante saga partie cependant d'un bon pied en 1980. En 1980 justement, Steven Lane, propriétaire d'une chaîne de cinémas sur la côte Ouest des Etats-Unis et lecteur vorace d'ouvrages fantastiques et de science-fiction, jette son dévolu sur le livre de Gary Brandner, "The Howling". *"Depuis un moment déjà, j'envisageais de me lancer dans l'aventure cinématographique. Naïvement, je pensais qu'il suffisait d'acheter les droits d'un bouquin et de l'adapter à l'écran"*. Steven Lane déchante amèrement lorsqu'il s'aperçoit que "The Howling" est, depuis deux ans, propriété de *Warner Bros*. Pas abattu, il négocie auprès du studio, s'acoquine avec un associé dans la transaction, Jack Conway. *"Je l'ai littéralement poursuivi et nous sommes devenus partenaires. Jack a pris en charge la partie créatrice, le processus filmique. De mon côté, vu mon background dans les affaires, je me suis occupé de la production, de la partie financière"*. Le manuscrit de **Hurlements** sous le bras, les deux hommes débarquent à *Avco-Embassy*, une société de production aujourd'hui défunte et dont les ambitions étaient alors de damer le pion aux titans hollywoodiens. *"Cela s'est très mal passé pour nous. Les patrons d'Embassy ont ignoré tout notre boulot de préparation, ont repris l'ensemble à zéro pour confier le projet à Joe Dante. Même si Jack Conrad et moi-même figurons au générique, nous n'avions quasiment rien en commun avec cette nouvelle mouture d'**Hurlements**"*. Un **Hurlements** s'éteint, un autre s'élève, beaucoup plus sonore, orchestré par Joe Dante dont l'ersatz des **Dents de la Mer, Piranhas**, venait tout juste de recueillir les louanges de Steven Spielberg en personne.

*"Peu avant **Hurlements**, je travaillais sur la suite des **Dents de la Mer 2**, alors intitulée **Jaws 3 People 0**, qui coula finalement pendant la préparation. En poste à* Embassy, *mon pote Mike Finnell m'a demandé de reprendre un projet du nom de **Hurlements** que le scénariste-réalisateur Jack Conrad venait de laisser tomber. Adorant les vieux films de loup-garou, j'ai bondi sur sa proposition. Après une première version par Terrence H. Winkless, j'ai appelé mon ami John Sayles à la rescousse. Il est arrivé avec des idées remarquables de satire, le camp de vacances pour loups-garous par exemple. Tout est parti de là"*. John Sayles imagine donc l'histoire de Karen White, une journaliste de télévision au bord de la dépression. Suivant les conseils d'un psychiatre, elle décide de se reposer dans sa clinique privée, "La Colonie". En fait de clinique, il s'agit d'un repaire de loups-garous qui ambitionnent de dominer le monde par prolifération.
*"A l'aube des années 80, les films de loup-garou se faisaient rares. Les derniers en date étaient **Le Mystère de la Bête Humaine** et **The Boy who Cried Werewolf**. Le thème paraissait quelque peu désuet. Pour le dépoussiérer, nous avons décidé de situer le mythe dans un univers contemporain. Notre idée motrice consistait à installer nos personnages dans un lieu dont tous les habitants savent qu'ils sont des loups-garous. Pas*

*Le loup-garou au terme de sa métamorphose. Des effets spéciaux signés Rob Bottin (**Hurlements**).*



Loup-garou citadin et psychopathe, le premier lycanthrope de **Hurlements**.

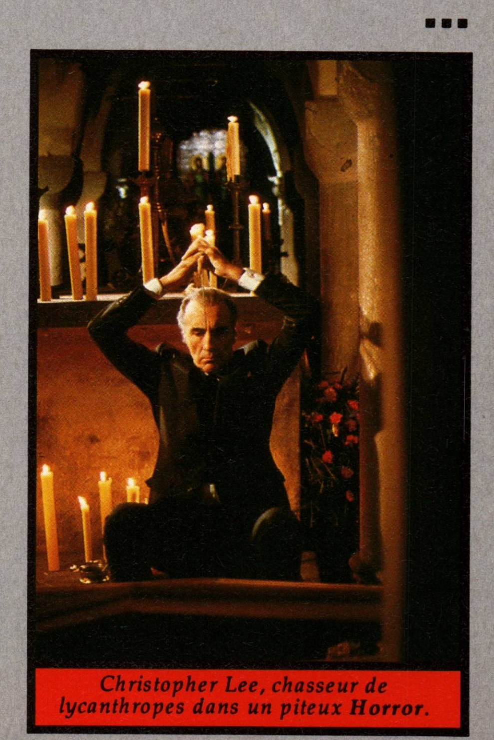
question de recourir au vieux professeur sortant son grimoire pour expliquer l'identité du lycanthrope, comment on parvient à l'exterminer. Dans ***Hurlements****, tous les protagonistes connaissent cette légende, mais aucun ne la prend au sérieux. Dans la première partie de* ***Hurlements****, nous nous sommes volontairement éloignés du genre. Nous désirions faire un thriller réaliste orienté vers le fantastique, à la manière de* ***L'Exorciste****, un film meublé par des passages très ancrés dans la vie quotidienne, un rien rébarbatifs*". Le résultat donne parfaitement raison à Joe Dante ; en une heure trente, il ravale totalement la façade du film de loup-garou, installe la bête dans des endroits aussi insolites qu'un studio de télévision, un camp de vacances, un sex-shop. Dans **Hurlements**, le lycanthrope quitte les forêts épaisses pour le macadam de la mégalopole. Une petite révolution dans le genre. A l'image des effets spéciaux de Rob Bottin. "*Au départ, c'était Rick Baker qui devait les prendre en charge. Depuis des mois, il évoquait avec John Landis la possibilité de tourner un film de loup-garou. Comme rien ne paraissait se concrétiser, Rick se décida à s'engager sur notre projet. Lorsque John Landis l'a appris, il s'est dépêché de lancer la production du* ***Loup-Garou de Londres****. Rick n'avait pas d'autre choix que de le suivre. Il nous a cependant présenté son protégé, Rob Bottin*". Bottin qui relooke les lycanthropes, ramène au musée les techniques de maquillages enseignées par Jack Pierce dans les années 30/40. L'atmosphère de **Hurlements** fait une large place à la peur, aux frissons. Néanmoins, Joe Dante caviarde le film de clins d'œil cinéphiliques. Les personnages portent les noms de George Waggner (réalisateur du **Loup-Garou** avec Lon Chaney), Jack Molina (pour Jacinto Molina/Paul Naschy), Roy William Neill (**Frankenstein contre le Loup-Garou**), Terence Fisher (**La Nuit du Loup-Garou**)... Mais l'ironie sous-jacente, en filigrane, ne pervertit jamais le mythe soudain régénéré. C'est seulement après que les choses vont tourner au vinaigre.

"*On m'a proposé la réalisation de* ***Hurlements II, Horror****. Ne trouvant aucun terrain d'accord avec Gary Brandner, j'ai quitté le projet. Je pense que, de toute façon, j'aurais abandonné la partie car je ne comprenais absolument pas la nécessité d'une séquelle. Pour se venger, mes anciens partenaires ont baptisé un chien Dante dans le script original de cette suite. La vision de* ***Horror*** *m'a atterré ; ses responsables ont agi comme si* ***Hurlements*** *n'existait pas. Sur le plateau de* ***Gremlins 2****, Christopher Lee n'arrêtait pas de s'excuser auprès de moi pour avoir tenu un rôle dans cette suite*". Le rôle ? Celui de Stefan Crosscoe, enquêtant sur la disparition de la journaliste métamorphosée en lycanthrope dans les derniers instants du film de Joe Dante. L'investigation le conduit en Transylvannie, refuge de Stirba (Sybill Danning), reine plusieurs fois centenaire des loups-garous.

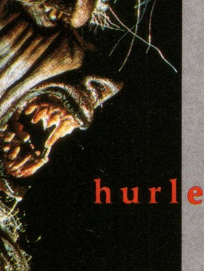
Joe Dante et Mike Finnell out, voici de retour la vieille équipe après que Norman Lear, nouveau big boss d'*Embassy*, ait vendu les droits du film dont l'image paraissait nuire à la l'honorabilité de la compagnie. Seul maître à bord, Steven Lane s'associe avec *Hemdale*. "*Ne pouvant légalement produire une séquelle directe de* ***Hurlements****, j'ai opté pour un scénario détaché du premier. Tout s'engageait à merveille*, Hemdale *faisant promesse sur promesse. C'était vraiment trop beau pour être vrai*". Steven Lane aurait dû se pencher attentivement sur la trésorerie de son partenaire, au bord de la banqueroute. Les pontes de *Hemdale* commandent plusieurs réécritures du scénario de Gary Brandner, déplacent le tournage de Los Angeles à Mexico, d'Espagne en Tchécoslovaquie. Ils cherchent coûte que coûte les tarifs les plus bas, les plus avantageux, même en ce qui concerne le choix du réalisateur. "*Philippe Mora venait de tourner* ***Une Race à Part****, avec Kathleen Turner et Rutger Hauer, ceci pour un budget appréciable, mais il n'avait pas encore été payé. Hemdale lui a alors proposé de réaliser* ***Horror****, après quoi il serait rétribué pour les deux films. Je crois qu'en fait de salaire, il n'a pas encaissé un seul chèque ! Si* ***Horror*** *porte la signature de Philippe Mora, le blâme en ce qui concerne l'échec du film ne lui incombe pas. Il travaillait au mieux, mais les circonstances étaient épouvantables*" commente Steven Lane. "*Le scénario de* ***Horror*** *étant carrément mauvais, j'ai ajouté tout ce que je pouvais pour m'en sortir, l'humour bien sûr, mais surtout l'érotisme, ce côté sexy lors des transformations. Le tournage de l'autre côté du Rideau de Fer fut calamiteux. Hemdale m'imposa Prague alors que je désirais Los Angeles où je devais mettre en scène des athlètes lycanthropes. J'avais sous mes ordres une équipe de 180 Tchèques, dont seulement quelques uns parlaient anglais. Le plus stupide dans l'affaire consista à tourner à Prague les séquences se déroulant, dans l'histoire, à Los Angeles. Une séquence prévoyait la présence d'une centaine de hooligans. Parce que les réunions de plus de sept personnes étaient rigoureusement interdites, la police et l'armée nous surveillaient étroitement. Après les prises de vues, les figurants ont dû repartir progressivement par groupes de deux ! Autre détail très cocasse : il fallait importer des tonnes d'ordures, y compris des milliers de canettes de Coca Cola, des Etats-Unis pour que les rues de Prague ressemblent à celles de Los Angeles ! La douane communiste tchèque fouillait scrupuleusement le moindre mètre cube d'immondices*". Même le maquilleur Steve Johnson y va de son coup de sang contre *Hemdale*. "*Ils ne m'ont jamais versé mon salaire. Sur le plateau, c'était l'enfer. Le calendrier de tournage était sans cesse sujet à des bouleversements, parfois d'une heure sur l'autre. Il n'y a pas plus mauvaises conditions de travail. Pas d'argent, pas de temps, rien sinon un script cent fois réécrit, une histoire qui changeait si vite que les effets spéciaux ne pouvaient s'y conformer. Logique, dans ces circonstances, que nos loups-garous ressemblent comme des frères aux gorilles de* ***La Planète des Singes***". La misère totale. Mais ce n'est pas tout puisque les guignols-margoulins d'*Hemdale* se jettent comme la vérole sur le bas-clergé sur la version d'**Horror** assemblée vaille que vaille par Philippe Mora. "*Ils ont tronçonné*

■■■

Elisabeth Brokks, louve-garou sexy portée sur le cuir (**Hurlements**).



Christopher Lee, chasseur de lycanthropes dans un piteux **Horror**.



■■■

les séquences érotiques, d'orgie. Le comble : pour terminer en beauté le film, ils ont monté en boucle la séquence où Sybill Danning dévoile ses seins" soupire Philippe Mora, piteux de s'être laissé ainsi piégé. Rigolade pour rigolade, autant que celle-ci soit intentionnelle, d'où sa décision d'orienter **Hurlements III** vers la parodie avouée.

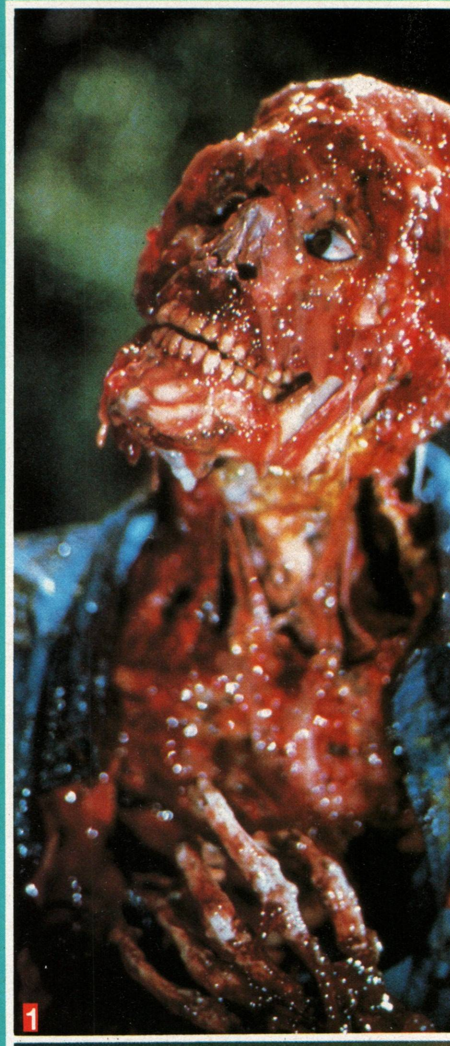
"Horror est un très mauvais film, mais il a tout de même rapporté de l'argent" avoue Steven Lane. Feu vert donc à la mise en chantier d'un **Hurlements 3**. Sous des auspices plus favorables, *Hemdale* n'étant pas de la fête ! Tombé amoureux de l'Australie à l'occasion de **The Return of Captain Invincible**, Philippe Mora décide d'y installer l'histoire de **Hurlements III**. *"Même si le scénario n'est pas génial, le concept du croisement entre les loups-garous et les marsupiaux est vraiment drôle. **Hurlements III** étant une parodie, l'idée valait le coup qu'on la tente. Occupant également le poste de producteur associé, j'ai pu agir à ma guise"* se félicite Philippe Mora. Il porte donc l'entière responsabilité de cette pantalonnade, de cette grosse farce, irrésistible pour les uns, consternante pour les autres. Elle met en scène une tribu de loups-garous marsupiaux installée dans le bush australien, paisible communauté menacée par des chasseurs et des agents du gouvernement. Un très sérieux scientifique défend leur cause ; il convole même avec une louve-garou ballerine classique. Celle-ci choisit mal son moment pour se métamorphoser, en pleine rotation sur la pointe des chaussons. Ce sera également le cas pour sa consœur, vedette de cinéma, qui, mitraillée par les flashes des appareils photo, se recouvre de poils en pleine cérémonie des Oscars. Steven Lane se satisfait lui aussi de cette séquelle presque illégitime, kitsch, néanmoins battue sur le terrain de l'humour par l'anthologique **Horror**.

En 1988, soit une année après **Hurlements III**, un opus quatre naît des succès des précédents. Philippe Mora part pour d'autres horizons cinématographiques, Steven Lane reste à bord. *"Un producteur œuvrant en Afrique du Sud m'a contacté pour produire **Hurlements IV**. Il proposait un package très enviable, et surtout des avantages fiscaux considérables"*. Identité de cet entrepreneur providentiel : Harry Alan Towers. Un nom qui renvoie à une cargaison impressionnante de nanars calamiteux, des **Fu Manchu** avec Christopher Lee à quelques Jess Franco assez corsés. En résumé, en trente ans de carrière, Harry Alan Towers n'a pas produit un seul bon film. *"Je ne comprends pas comment un type dans son genre peut rester dans le business. Harry Alan Towers est une sorte de Dino De Laurentiis aux petits pieds, faisant profession de foi de ne produire que des navets et d'égrainer les faillites. Je pensais au début que **Hurlements IV** serait parfait pour lui. Lorsque nous sommes arrivés en Afrique du Sud, il avait disparu de la circulation et rien de ce qu'il avait promis ne se trouvait sur place. La suite fut à l'avenant"* confesse Steven Lane, décidément coutumier des galères de cet ordre. Mais cette fois-ci, le cinéaste engagé ne se démène pas pour sauver ce qui peut l'être. En effet, le vétéran John Hough (**La Maison des Damnés, Incubus**) patine dans la choucroute. *"J'étais particulièrement heureux de m'être offert ses services avant que le tournage commence. Sur le plateau, ce fut une autre paire de manches. Il était complètement perdu, incapable de filmer les effets spéciaux, de placer la caméra. **Hurlements IV** se limite à d'interminables conversations. Seuls les maquillages de Steve Johnson viennent de temps à autre vous sortir de votre torpeur"*, notamment la liquéfaction d'un personnage qui, sous forme de squelette dans une mare de sang huileux, se métamorphose en lycanthrope. *"L'histoire revient en quelque sorte au concept que Jack Conrad et moi avions développé pour le premier **Hurlements**"*. A quelques détails près, elle est même identique. Remplacez la journaliste télé surmenée par une écrivain dans le même état, le camp de vacances par une communauté bucolique de loups-garous rassemblés autour d'une église, la louve Elizabeth Brooks par sa sœur jumelle Lanya Derval qui charme également le mari de l'héroïne... Et vous obtenez la version Z, à peine rigolote, du chef-d'œuvre de Joe Dante.

Quasiment nul, **Hurlements IV** est néanmoins un hit en vidéo. Le marché demande tout naturellement un cinquième épisode de la saga des lycanthropes. Pas question de reprendre John Hough. Steven Lane se rabat sur Neal Sundstrom, réalisateur de la seconde équipe du précédent, où malgré le bordel ambiant, il a fait bonne figure. Le producteur de la série lui offre donc de mettre en images cette histoire de loup-garou très inspirée de "Dix Petits Nègres" d'Agatha Christie. Tourné en Hongrie, **Hurlements V** présente un chatelain ténébreux invitant dans son château médiéval une dizaine de personnages d'horizons différents, de la vamp au photographe libidineux. Tandis que sévit à l'extérieur une tempête de neige, un loup-garou, entrevu, décime méthodiquement les convives. Cherchez le coupable... Il ne se passe pas grand chose dans ce **Hurlements V** sinon que le réalisateur, épaulé par le patrimoine historique du pays d'accueil, s'évertue à recréer l'atmosphère gothique des films *Hammer* de l'âge d'or. L'immobilisme de l'action sape ses efforts.

Il aura fallu attendre 1991 et **Hurlements VI, The Freaked**, pour que la série enfante à nouveau d'un film honorable. Fort d'une société de production dans le capital de laquelle rentre l'éditeur musical *Allied Music*, Steven Lane monte le curseur de quelques crans. Confié à Kevin Rock, le scénario de **The Freaked** se réfère ouvertement au glorieux passé du genre, aux vieux classiques de Lon Chaney Jr., au mythique **Freaks** de Tod Browning. *"J'ai tendance à parler de **The Freaked** comme s'il s'agissait d'un roman de Dostoïevski. C'est parce que j'aime profondément ses personnages. Parmi eux, le loup-garou est un héros pathétique, une créature au destin tragique, victime d'une malédiction. Contrairement à Harker, le vampire, qui tente de l'asservir, il ne se satisfait pas de sa condition ; il lutte contre les pulsions que sa nature lui impose"* décrit sa réalisatrice, Hope Perello, productrice du premier **Puppetmaster**. Vraiment motivée par le script de Kevin Rock, elle injecte à **The Freaked** un joli sens esthétique et tragique, une volupté baroque assez rare. Son héros errant, rattrapé par un monsieur Loyal disciple de Nosferatu et enfermé dans une galerie de monstres dont il constitue l'attraction principale, renvoie directement au calvaire des meilleurs lycanthropes du cinéma. Un beau film qui rachète les mauvaises actions de quatre navetons.
Après cette réussite, un **Hurlements VII** en perspective ? Assurément. Kevin Rock se charge de la rédaction du scénario, lequel devrait se dérouler au Far West et mettre en scène des cow-boys loups-garous. Pour disputer leur pitence aux chacals à l'ombre des cactus de la Vallée de la Mort ?

Marc TOULLEC


1


2



*1 - Un passage obligé - et crémeux ! - avant la métamorphose (**Hurlements IV**).*

*2 - Le seigneur des bois pas vraiment majestueux de **Hurlements IV**.*

*3 - Un loup-garou pour rire dans **It Came from Uranus**, un film dans le film (**Hurlements III**).*

*4 - L'art et la manière d'alimenter le comédien sous les poils (**Hurlements III**).*

*5 - La vraie lycanthrope et le loup-garou d'opérette (**Hurlements III**).*

*6 - Un loup-garou dans son élément naturel (**Hurlements IV**).*

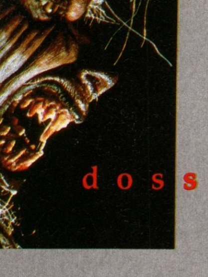
*7 - La seule manière de convertir un humain à la cause lycanthropique (**Hurlements IV**).*

*8 - Un loup-garou champêtre, du genre à perturber une aire de tranquilité (**Hurlements IV**).*

*9 - Une apparition furtive dans un film mou (**Hurlements V**).*

*10 - Une des victimes de la bête de **Hurlements V**.*

*11 - Harker (Bruce Payne), un Nosferatu très accro de lycanthropie (**Hurlements VI**).*



dossier

DES LOUPS-GAROUS DE BON POIL !

Les loups-garous ne pètent pas vraiment la forme dans les années 70. La santé, ils la retrouvent brutalement 10 ans plus tard. Dans des pastiches à tendance sociale, dans des illustrations conventionnelles remplies de balles d'argent et de pleine lune... Mais également à travers la petite lucarne, à travers quelques innovations qui feront date dans le genre. Tout loup-garou qu'on est, on peut néanmoins s'adapter à son époque !



Le Loup-Garou de Londres : le faciès peu engageant d'un lycanthrope partagé entre le rire et les frissons.

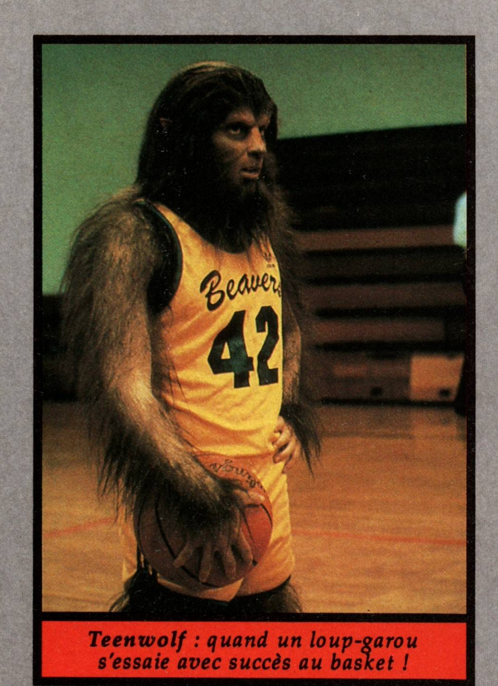
Plus encore que Dracula et le monstre de Frankenstein, le loup-garou supporte mal le cap des années 80. Les illustrations du mythe se font rares. Si l'espagnol Paul Naschy s'évertue à perpétuer l'œuvre des années 30/40, d'autres cherchent de nouvelles parades. L'anglais Paul Annett, par exemple, dans **Le Mystère de la Bête Humaine/The Beast Must Die**, en 1974, décèle dans le concept des "Dix Petits Nègres" d'Agatha Christie matière à une espèce de "Cinq Dernières Minutes" de l'épouvante. Qui est donc le lycanthrope parmi ces rupins rassemblés dans un château ? Un milliardiaire, disciple soft du Comte Zaroff, appuyé par un appareillage électronique sophistiqué, tente de le découvrir par sportivité. Selon lui, le loup-garou est l'ultime gibier, une proie qu'il tente de piéger par tous les moyens que lui donne les superstitions. L'inévitable docteur ès-lycanthropie (Peter Cushing) le conseille dans son occulte investigation. Amusant, mais **Le Mystère de la Bête Humaine** n'apporte fondamentalement rien au genre.

Au début des années 80, **Hurlements** (voir page 20) et **Le Loup-Garou de Londres** secouent sérieusement une lycanthropie cinématographique exangue. Si les morts-vivants, via George Romero et la série B italienne, se portent comme des charmes, les fils de la pleine lune piquent de la truffe dans l'humus. Conjointement, Joe Dante et John Landis leur redressent le poil. **Hurlements** par une vraie dévotion au mythe et John Landis par une ironie, une cocasserie que les effets spéciaux de transformation à vue de Rick Baker n'atténuent guère. Fidèle à lui-même, le réalisateur des **Blues Brothers** rigole doucement du calvaire de David Kessler, un auto-stoppeur américain mordu par un loup tandis qu'il traversait la lande. Tandis que son ami Jack Goodman, désormais zombie, se décompose mollement, David, les nuits de pleine lune, ne peut réfréner une anthologique métamorphose prédite par des cauchemars hantés par des loups-garous nazis armés de mini-uzis ! Alors que Joe Dante préserve le fantastique pur et ne rend accessible l'humour qu'à une élite cinéphilique, John Landis batifole, détourne l'horreur de la situation et les débordements des effets spéciaux par un goût trop marqué pour le gag iconoclaste. Lorsque monte l'adrénaline, John Landis l'arrête net par un bon mot, une réaction cocasse, y compris de la part du malheureux David Kessler qui finira abattu par la police de la perfide Albion. Le triomphe du **Loup-Garou de Londres** aurait, logiquement, dû entraîner une suite. Celle-ci, sur le papier, prenait pour héroïne Debbie Klein, la petite amie de Jack Goodman prévenue par courrier du drame. Enquête faisant, elle retrouve David Kessler, pas définitivement refroidi donc, à Paris... *Polygram* détestant le script de John Landis, assez glauque et salace, "An American Werewolf in Paris" n'a jamais connu les nuits de pleine lune sur celluloïde. John Landis se console en tournant à la demande de Michael Jackson le long vidéo-clip **Thriller** où le chanteur, commandant une escouade de zombies, se transforme en lycanthrope adepte de la moonwalk.



Vampire, vous avez dit Vampire ? : quand Peter Vincent (Roddy McDowall) terrasse Evil Ed !

Un loup-garou, en principe, ce n'est vraiment pas drôle, ça souffre, ça vit fort mal le déchirement entre sa partie animale et son humanité brusquement refoulée les nuits de pleine lune. Mais en 1973, le loup-garou souffre et se prête à la rigolade en même temps. Milton Moses Ginsberg, dans

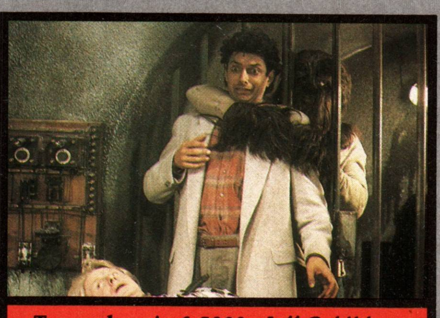


Teenwolf : quand un loup-garou s'essaie avec succès au basket !

Waxwork : dans le musée de cire, un loup-garou pas aussi rigide qu'il le devrait...

Le Loup-Garou de Washington, s'adonne au jeu du pastiche dans les bureaux douillets de la Maison Blanche. Le lycanthrope est Jack Wattier, attaché de presse du Président en personne, mordu en Hongrie par un gitan. Il s'attache en priorité aux rombières qui écument les réceptions avant de susciter la pitié très paternaliste de son employeur. Celui-ci, devant la menace, ordonne "coucouche panier" à un Jack Wattier pileux prêt à frapper. Le loup-garou comme vecteur principal d'un portrait peu flatteur de Richard Nixon ? Pourquoi pas après tout ! Le film, malgré de tous petits moyens, est souvent drôle, virulent vis-à-vis des locataires de la Maison Blanche. Le plus sincère, le plus honnête, le plus intègre reste encore Jack Wattier.

Comique, **Full Moon High** de Larry Cohen l'est également, avec la même volonté de parodie touchant au social, donc à la politique américaine. Le héros, un étudiant, est bien sûr contaminé en Europe de l'Est, en Roumanie. De retour aux Etats-Unis, soit 20 ans plus tard, il garde la même jeunesse, se fait passer pour son propre fils, ce qui le plonge dans des situations vaudevillesques délirantes. Mais son psychiatre, chasseur de loups-garous, l'attend au tournant, armé d'un pistolet dont le barillet contient quelques balles d'argent.
Deux ans après **Full Moon High**, en 1985, **Teen Wolf** installe lui aussi sa vedette sur un campus. Fait notable de cette comédie assez épaisse, la lycanthropie n'est pas une tare, mais un avantage, une aubaine. Ainsi, l'étudiant Scott Howard (Michael J. Fox) profite d'une lourde hérédité (dans la famille on est loup-garou de père en fils depuis la nuit des temps) pour stimuler ses capacités sportives. Sous son impulsion, l'équipe de basket dont il est le pilier vole de victoire en victoire. Coqueluche du campus et tombeur insolent, Scott Howard s'aperçoit finalement que la petite condition humaine surpasse les artifices de la lycanthropie narcissique qu'il pratiquait avec zèle. **Teen Wolf 2** de Christopher Leitch répète scrupuleusement la même intrigue pour arriver à la même morale. Cette séquelle, aussi peu spirituelle que son modèle, n'assure que le service minimum, Scott Howard étant remplacé par son cousin et le basket par quelques combats de boxe.
Maman est un Loup-Garou de Michael Fischa n'est pas loin d'adopter le même point de vue que les **Teen Wolf**. Une ménagère, la quarantaine sportive, s'ennuie au foyer, de son conjoint gras du bide. La rencontre d'un Don Juan énigmatique (John Saxon !) et loup-garou hypnotiseur la transforme radicalement en femme désirable, vive. Seuls inconvénients : du poil dru aux jambes et des crocs trop proéminents que la roulette du dentiste ne réussit pas à tailler. Mais, socialement, le statut de loup-garou constitue une promotion. Sans doute fier de la portée du scénario de **Maman est un Loup-Garou**, Mark Pirro récidive la même année (1989) avec **Curse of the Queerwolf**, comédie "campy" dont le héros, un horrible macho, est mordu par une créature. Sa lycanthropie à lui consiste tout bêtement à perdre sa virilité exhubérante au profit de tendances nettement plus efféminées !



Transylvania 6-5000 : Jeff Goldblum victime d'un loup-garou aux faux airs de grosse peluche.

Dans les années 80, la tendance parodique ambiante réduit souvent le loup-garou à des prestations peu avouables. Dans **Transylvania 6-5000** à l'affiche duquel il arbore une pilosité crânienne très Woodstock, dans **Le Club des Monstres** de Roy Ward Baker dont il est l'un des figurants carnavalesques, dans **Monster Squad** de Fred Dekker où il gigote frénétiquement auprès d'un monstre de Frankenstein et un Dracula qui lui volent la vedette, dans **Waxwork** de Anthony Hickox dont il décore, au même titre que le Marquis de Sade et la Momie, le musée de cire... Des loups-garous, il y en a aussi dans **Vampire, Vous avez dit Vampire ?** de Tom Holland, et sa séquelle signée Tommy Lee Wallace. Dans le premier, Evil Ed, un passionné de cinéma fantastique, meurt du trépas des buveurs de sang, un pieu dans le cœur. Une manière de dire que tous les vampires sont des lycanthropes en puissance comme le montre, assez maladroitement d'ailleurs, le **Dracula** de Francis Coppola.
Ces apparitions de vedette invitée, brèves et souvent loufoques, valent tout de même mieux que le pitoyable **Peur Bleue** de Daniel Attias, adaptation d'un livre de Stephen King. Intervenant après les performances techniques de **Hurlements** et du **Loup-Garou de Londres**, les maquillages de Carlo Rambaldi

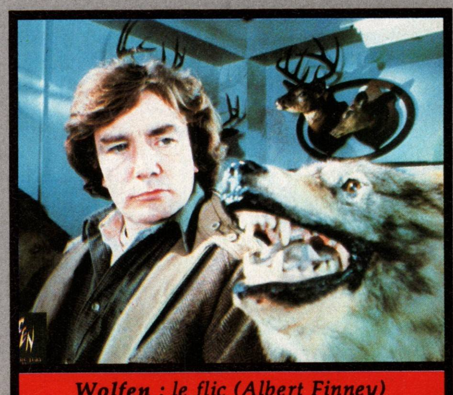
■■■

La Compagnie des Loups : une étape d'une mémorable métamorphose signée Christopher Tucker.

■■■

ramènent le lycanthrope au rang de boule de poil aussi grincheuse qu'un caniche nain. Ces "monstres" qu'on ne saurait prendre au sérieux, paroissiens fervents, obéissent à un prêtre converti à la cause des ténèbres. Un gamin handicapé circulant sur un bolide baptisé "balle d'argent" affronte le curé-garou et le terrasse. Un film vraiment réducteur pour les loups-garous, respectueux des archétypes par obligation car manquant totalement d'imagination pour leur trouver de nouvelles parades. Moins velu, épuré, le loup-garou du segment **Le Mal de Lune** de **Kaos, Contes Siciliens** de Paolo & Vittorio Taviani, gagne en crédibilté ce qu'il perd en spectaculaire. Les deux cinéastes italiens rationalisent le parcours de ce jeune homme souffrant du "mal de lune". Mais son épouse dévouée calme sa douleur en demandant à l'un de ses soupirants de lui tenir compagnie durant les nuits terribles.

Là où **Peur Bleue** brandit une pathétique incapacité à participer au renouvellement d'un mythe, **Wolfen** et **La Compagnie des Loups** balaient les clichés, les artifices vieillots, poussiéreux. Le premier par la psychanalyse des contes de fées, l'autre par l'expression de la mauvaise conscience américaine. Dans **La Compagnie des Loups**, l'anglais Neil Jordan avoue se sentir plus proche de Luis Bunuel que du **Loup-Garou de Londres**. Usant de la symbolique, il s'immerge dans l'imagerie d'Epinal du Petit Chaperon Rouge Rosaleen, une adolescente en fleur. Dans ses songes, elle arpente l'épaisse forêt des légendes, refuge de la confrérie des loups dont elle devient membre dès qu'elle cède



Wolfen : le flic (Albert Finney) et le résultat d'un massacre, un loup empaillé.

La Compagnie des Loups : un banquet où les convives ont décidé de mettre les pattes sur la table !

aux avances d'un beau chasseur. La métamorphose, orchestrée avec des moyens artisanaux par Christopher Tucker, n'a de sens que dans la mesure où elle signifie le passage, forcément douloureux, de l'enfance à l'âge adulte. Elémentaire mais énoncé avec élégance. Si **La Compagnie des Loups** s'épanouit dans un univers claustrophobique, clos, onirique, **Wolfen** de Michael Wadleigh s'enracine fermement dans le Bronx de 1980. C'est dans cet environnement décadent que surgit le fantastique, sous forme de loups dont le terrain de chasse est menacé par la rapacité des politiciens et des promoteurs immobiliers. D'une espèce éteinte depuis longtemps, ces animaux sont la réincarnation des Indiens, premiers habitants de l'Amérique. Mené façon thriller, angoissant, d'une réelle beauté plastique, **Wolfen** se prive de toute séquence de métamorphose ; il suggère avec force l'irruption des légendes au quotidien, là où elles pourraient faire figure de reliques d'un autre âge. De l'art et la manière d'intégrer le loup-garou ou assimilé à une époque tendant à lui rire au museau.

Marc TOULLEC

dossier

LA TÉLÉ A LES CROCS

Mis à part deux séries américaines toute récentes, **Love and Curses** *et* **Werewolf (La Malédiction du Loup-Garou** *sur M6), pas beaucoup de gros poilus à la télé. Reste trois solutions pour mater un loup-garou sur le petit écran : avoir l'œil, aimer les séries anthologiques, ou bien supporter les dessins animés pour enfants !*

Paradoxalement, c'est dans dans la catégorie des dessins animés que l'on trouve le plus de lycanthropes. La créature cauchemardesque a souvent été reléguée au rang de grosse peluche rigolote ou de super-héros. Les studios *Hanna Barbera*, grands consommateurs de mythes en tout genre, ont été les premiers à s'intéresser aux loups-garous. Leur mascotte, Scoubidou, en a affronté un dans un épisode avant que les studios ne lancent, en 1979, **Fangface**, un des cartoons de la série ***Plastic Man Comedy*** regroupant moult super-héros un peu ringards. Le héros ? Un adolescent, collégien le jour et gentil loup-garou les nuits de pleine lune. Autre production *Hanna Barbera*, **The Drack Pack**, datant de 1980. Durant 13 épisodes, Drak Jr., Frankie et Howler (descendants de Dracula, Frankenstein et du loup-garou) affrontent diverses forces maléfiques. Les studios *Hannah Barbera* sont également responsables de l'adaptation animée de **Teen Wolf**. On retrouve Scotty, le teenager loup-garou idole de son collège dans des aventures passionnantes. Dans un épisode, il prête un disque à sa copine. Dans un autre, il libère son grand-père de la fourrière. Passionnant, je vous dis ! Les dessins sont d'une laideur à faire peur et la séquence de transformation que l'on ne voit qu'une seule fois par épisode est encore pire que celle du film. Vous pouvez jeter un œil à la chose le mercredi matin sur *France 3* (**Bonjour les P'tits Loups-Garous**). Signalons encore au rayon animation un cartoon en deux parties, **The Adventures of a two-minutes Werewolf** (une production *ABC* de 1985 à but éducatif), l'adaptation très réussie en dessins animés des X-Men où Serval, le super-héros lycanthrope, se taille la part du... lion, et, enfin, une toute nouvelle série produite par *Universal TV*, ***Monster Force***, où tous les monstres qui ont fait la gloire du studio dans les années 40 s'unissent face aux ennemis de la planète. Les premiers dessins aperçus du loup-garou sont prometteurs.

Eric Cord, le jeune héros de **La Malédiction du Loup-Garou** un soir de pleine lune. Un maquillage superbe de Rick Baker.

Pour ce qui est du "live", le loup-garou fait souvent office de guest-star. On en voit ainsi apparaître un dans des séries aussi diverses que ***Dark Shadows, Voyage au Fond des Mers, Route 66***, ou même des sitcoms comme ***Gigget***. On en admire également un très beau dans **ça**, où le clown maléfique se métamorphose en un lycanthrope tout droit sorti du film **I was a teenage Werewolf** pour terroriser le jeune Richie. Les séries avec un loup-garou dans un rôle régulier sont plus rares. ***The Monster Squad***, une série de 1976 en 13 épisodes présente un criminologiste en herbe donnant vie par mégarde à des statues de cire (dont, bien sûr, un loup-garou) qui vont l'aider dans ses enquêtes. Il y a aussi Eddie, le gamin aux crocs bien aiguisés des ***Monstres***, la série comique récemment diffusée sur *Canal Jimmy*. Un autre loup-garou figure dans ***13, Thirteen Avenue***, une série *Paramount* qui ne franchira pas le cap du pilote.

Par contre, toutes les séries anthologiques affichent leur épisode loup-garou. ***Tales from the Darkside***, la série *Laurel*, fait coup double avec **The Circus**, écrit par George Romero et réalisé par Michael Gornick, avec un très beau maquillage d'Ed French, et **The Family Reunion** mis en scène par Tom Savini, avec toute une famille de loups-garous grimés par Savini lui-même. Deux épisodes poilus pour ***Monsters*** (**Werewolf of Hollywood** et **One Wolf Family**), et deux autres sketches enfin pour ***Tales from the Crypt***, la série de Joel Silver pour *HBO* : **The Werewolf Concerto**, "whodunit" traditionnel avec un loup-garou pour meurtrier, et **The Secret**, l'histoire d'un gamin qui se rend compte que ses parents adoptifs sont des lycanthropes. Dirigé par Michael Riva, ce dernier épisode passe pour un des meilleurs de la série. Dans les archives lycanthropiques, on trouve également trace d'un téléfilm de 1972, **Moon of the Wolf**. Signé Daniel Petrie, il met en scène David Jansen (héros du ***Fugitif***) dans le rôle d'un shérif d'une petite ville de Louisiane qui enquête sur une série de meurtres particulièrement sauvages. Le coupable est un loup-garou, mais celui-ci n'apparaît que dans les dernières minutes du film lors d'une poursuite dans le bayou.

Love and Curses et ***La Malédiction du Loup-Garou*** sont donc les deux seules séries avec des loups-garous pour vedette. La première a été créée par deux jeunes loups du fantastique, Tom McLoughlin et Mick Garris, et raconte les aventures d'une jeune californienne qui ramène de ses études londoniennes une belle morsure de loup-garou. Initialement intitulée ***She-Wolf of London***, cette "comédie" produite par *Universal* n'a pas fait rire grand monde. Débutée en septembre 90, elle ira difficilement au bout de sa première saison.



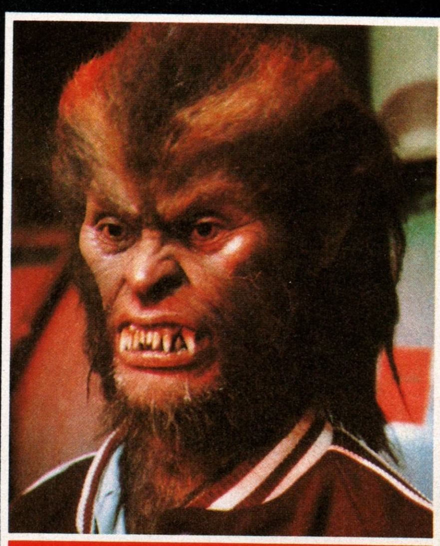
Le loup-garou, membre de l'escouade Monster Force dans la série animée du même titre.



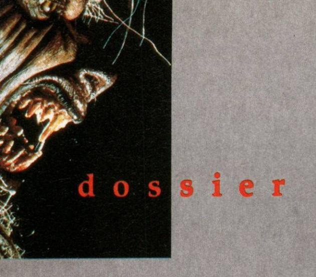
Le loup-garou, l'un des "freaks" formant la ménagerie très spéciale d'un cirque étrange (**Tales from the Darkside**, épisode **The Circus**).

On ne rigole pas du tout dans ***La Malédiction du Loup-Garou***. Sérieux de rigueur. Le héros de cette série est Eric Cord, un étudiant loup-garou. Sa seule chance d'en finir avec cette malédiction est de tuer le "père" de tous les loups-garous, le mystérieux capitaine Janos Skorzeny (Chuck Connors, impeccable), un lycanthrope terriblement cruel et sadique. Eric, lui, est bien plus gentil. Quand il se transforme, il fait bien attention de ne tuer que d'autres loups-garous ou de sombres crapules. Le problème, c'est que tous les crimes de Skorzeny lui sont attribués et un chasseur de primes s'est juré de lui faire la peau. Les analogies avec ***Le Fugitif*** sont évidentes, mais les producteurs ont la mauvaise idée de tuer Skorzeny au milieu de la seconde saison, ce qui doit logiquement sonner la fin de l'histoire. En fait, incroyable bouleversement, Skorzeny n'était pas le dernier loup-garou et Eric doit de nouveau poursuivre sa quête pour se disculper. Pas pour longtemps. Déçu par ce retournement de situation, le public lache la série à la fin de la deuxième saison, laissant Eric avec sa malédiction. De cette série, on retiendra surtout les extraordinaires maquillages et effets de transformation créés par Rick Baker, des effets aussi beaux que ceux du **Loup-Garou de Londres**. On retiendra aussi la façon très spéciale dont la chaîne *Fox* a promotionné sa diffusion aux USA, en lançant un numéro de téléphone gratuit demandant à tout ceux qui avaient vu un loup-garou de se manifester. Sur le répondeur, plus de 400.000 personnes ont témoigné !

Didier ALLOUCH



Pennywise terrifie le jeune Richie en se transformant en un loup-garou tout droit sorti de **I Was a Teenage Werewolf** dans **ça** (**It**).



FULL ECLIPSE

Une nouvelle race de loup-garou vient de naître : les lycanthropes flics doués de pouvoirs dignes des super-héros des bandes dessinées, des capacités démentielles qu'ils mettent à profit pour punir les repris de justice. Ceux-là, commandés par le bien nommé Capitaine Garou, se désolidarisent des instincts bestiaux de leurs ancêtres, s'affranchissent des hurlements et des pilosités abondantes... Des traîtres à la cause de Lon Chaney Jr., en somme !



L'unité spéciale du LAPD nommée "The Pack" : une équipe de loups-garous luttant sans ménagement contre la criminalité.

Dans la course au loup-garou qu'entraîne le **Wolf** avec Jack Nicholson, **Full Eclipse** arrive premier. Une bonne place sur le podium pour cette épatante série B diffusée directement sur le réseau câblé de *HBO*. **Full Eclipse** n'est décidément pas un film de loup-garou comme les autres, à l'ancienne. Il respecte certes les règles, la pleine lune, les balles d'argent, mais, à partir de clichés archi-rabâchés, le scénariste Richard Christian Matheson insuffle un sang neuf à des créatures essoufflées. *"Pour ne pas mentir, je dois avouer que je n'ai jamais été un grand fan des loups-garous au cinéma. La transformation d'un homme en monstre de ce type ne m'impressionne pas. Pourquoi ? Parce ce qu'en se métamorphosant, tous les détails morphologiques propres à l'homme disparaissent sous des touffes de poil ou derrière un museau envahissant. Ce sont les détails purement humanoïdes qui effraient chez un monstre. Trop éloignés de l'homme, ils n'inspirent pas vraiment la peur. En écrivant* ***Full Eclipse****, j'ai donc veillé à ce que les transformations n'entraînent pas trop mes personnages du côté du loup. Cela renforce l'efficacité des effets spéciaux".* Pas de métamorphoses à vue façon **Hurlements** ou **Le Loup-Garou de Londres** dans **Full Eclipse**, excepté un violent coup de morphing qui change le pourtant très sobre Capitaine Adam Garou en grosse peluche agressive. L'unique faute de goût du film. *"Je ne pense pas que* ***Full Eclipse*** *soit vraiment un film de loup-garou. Même si la légende du lycanthrope lui fournit son élément de base,* ***Full Eclipse*** *se consacre davantage à la toxicomanie et aux dégâts que provoque l'usage de certaines drogues, à l'incroyable puissance qu'elles peuvent donner. Sous l'effet de substances illicites, un type peut bondir hors d'une voiture en pleine course et se relever ou encore encaisser deux ou trois balles en continuant d'avancer vers le policier qui le canarde".*



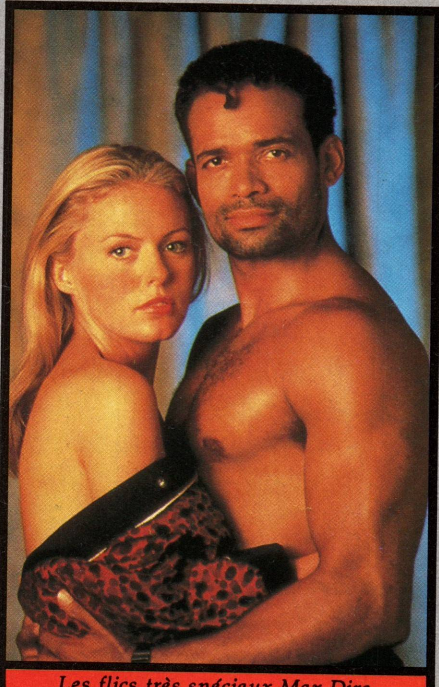
Le Capitaine Garou (Bruce Payne) dans ses mordantes oeuvres !

Conclusion : les loups-garous de **Full Eclipse** sont des junkies, des accros d'une seringue qui leur envoie dans les veines une potion miracle. Sous l'action de celle-ci, le simple mortel se transforme en surhomme, aussi coriace que le Terminator. Ce concept, pas vraiment révolutionnaire puisque déjà appliqué aux vampires, fait tilt chez Anthony Hickox, fan de fantastique toujours en quête de nouvelles idées pour requinquer les vieux mythes en perte de vitesse. Richard Christian Matheson et lui partagent les mêmes goûts. *"Je suis un fervent amateur de bandes dessinées, des* Marvel Comics. *Voir des créatures douées d'incroyables pouvoirs surnaturels péter les plombs m'a évidemment beaucoup séduit. Ne pouvant m'offrir les droits d'adaptation des X-Men par exemple, j'ai choisi de les pirater et de me payer à bon compte une version détournée de leurs exploits. Ainsi, le personnage de Mario Van Peeples s'apparente au Wolverine des X-Men. C'était intentionnel de ma part"* annonce clairement Anthony Hickox. *"De plus, lorsque* HBO *me proposa de réaliser* ***Full Eclipse****, j'étais en pleine guerre contre la censure pour sauver ce qui pouvait encore l'être de* ***Warlock II****. J'ai demandé aux gens de la chaîne s'ils me soumettraient à des restrictions en matière de violence, jusqu'où je pouvais aller. Ils m'ont donné carte blanche. J'avais donc parfaitement le droit de mettre en images la mort des 500 types*

Le vilain Capitaine Garou (Bruce Payne) : l'efficacité de son escouade passe par des méthodes brutales.

déjà tués dans le scénario. Aux Etats-Unis, on arrive à un point où les téléfilms pour le câble obtiennent des permissions que les films de cinéma ont perdues. C'est fou, non ?".

Motivé, enthousiaste en signant le contrat le scellant à **Full Eclipse**, Anthony Hickox trouve la même énergie sur le plateau et honore le script de Richard Christian Matheson d'une mise en scène musclée, énergique, rapide, surtout dans des gunfights homériques très loin des tirs de baraque foraine des séries télé. *"Deux semaines avant le tournage, j'ai découvert l'incroyable **A Toute Epreuve**. Un choc. J'ai ensuite enchaîné sur tous les autres films de John Woo. Il m'a enseigné une autre manière de régler les séquences d'action. J'avais étudié Sam Peckinpah et, sincèrement, je pensais qu'il n'était pas possible d'aller plus loin. En visionnant **The Killer**, **Le Syndicat du Crime** et quelques autres, j'ai ravalé toutes mes convictions. J'ai aussitôt repris le story-board de **Full Eclipse** pour traiter les gunfights à la mode de Hong Kong, pour les chorégraphier avec une infinie minutie. Evidemment, cette nouvelle option a considérablement compliqué le travail, vu que le calendrier de production était incompressible".* Et voilà un film de loup-garou (quoi qu'en dise Richard Christian Matheson) dont les volées de plomb renvoient à un **Inspecteur Harry** survitaminé, sous l'emprise d'une surdose de crack. Tous les flics de **Full Eclipse** deviennent des Inspecteur Harry en puissance dès qu'on leur injecte une drogue révolutionnaire. Ainsi, après avoir été abattu lors d'une prise d'otages, un flic, pourtant bien refroidi, réapparaît en grande forme après une piqûre. Désormais, dans une poursuite, il peut courir aussi vite que l'homme qui vaut trois milliards, faire des bonds à la Spiderman, réceptionner des projectiles comme le T-1000 de **Terminator 2**. Mais la drogue qui circule dans ses veines n'est pas sans effet secondaire. Résultat : il se fait sauter le caisson. Après lui, c'est au tour de Max Dire d'intégrer la brigade spéciale mise en place par le Capitaine Adam Garou (Bruce Payne), le grand vizir de cette confrérie de loups-garous. En guerre contre le crime, cette escouade nettoie Los Angeles de ses malfrats. Drogué lui aussi, Max Dire constate cependant que la méthode Garou n'a pas que des avantages. Ainsi, cet officier n'hésite pas à liquider sommairement des innocents, à mordre l'un de ses sbires récalcitrants...



Les flics très spéciaux Max Dire (Mario Van Peebles) et Casey Spencer (Patsy Kensit) : une love-story qui ne va rester très longtemps imberbe !

*"J'ai tenu à ce que les comédiens aient à la fois l'aspect du premier lycanthrope du **Loup-Garou de Londres** et de Oliver Reed dans **La Nuit du Loup-Garou**. Cependant, il fallait également qu'ils possèdent leur identité propre, surtout dans les deux phases essentielles de leur mutation. La première étape les montre surhumains, adoptant la même attitude que les loups-garous des vieilles gravures, moitié-loup, moitié-humain. Puis, durant le final, les hommes du Capitaine Garou atteignent le point terminal de leur métamorphose, lorsqu'ils régressent au stade de l'animal. J'ai insisté auprès du responsable des effets spéciaux de maquillage, Tony Gardner, afin que les comédiens ne soient pas couverts de poils et de latex, que leurs traits soient perceptibles. Nous avons ainsi apposé des prothèses discrètes. J'apprécie tout particulièrement le principe des griffes qui poussent démesurément, qui provoquent des saignements abondants durant leur croissance accélérée. C'est exactement ce qui se passerait si des ongles de dix centimètres venaient à émerger au bout de vos doigts".* Pragmatique Anthony Hickox, autant que Richard Christian Matheson à propos de Garou, un "vilain" pas si répréhensible que cela après tout. *"Garou n'a nullement l'intention de s'afficher en tant que monstre. Au contraire, il fait le maximum pour se fondre à la communauté des hommes. Il tente même de la rendre plus sûre, meilleure. Garou essaie également de maîtriser totalement sa condition de lycanthrope. La plupart des monstres cultivent une immense rancune vis-à-vis des hommes ; ce n'est pas le cas de Garou. Il s'impose avant tout en défenseur de la loi, de la justice. Cela le rend considérablement plus intéressant que la moyenne des loups-garous"* ajoute le scénariste. Pourrait-on suggérer à monsieur Charles Pasqua, ministre de l'Intérieur, de recourir aux services de flics aussi zélés que le Capitaine Garou ? Garou : en français dans le texte.

Marc TOULLEC

Une machine de guerre particulièrement vindicative.

DEATH MACHINE

En Angleterre, sur des plateaux qui accueillent régulièrement les décors géants des James Bond, s'ébranle une impressionnante et brinquebalante masse métallique, un monstre guidé par la peur des hommes. C'est le carnassier infernal de Death Machine, une mécanique artisanale dont la parenté avec les prédateurs d'Aliens n'échappera à personne.

La mère de tous les robots psychotiques rugit dans les coursives des studios Pinewood à Londres, avant que le débonnaire Robbie du remake de **Planète Interdite** ne vienne adoucir une ambiance pour le moins tendue. Vingt pieds de diamètre, des câbles partout, une gueule béante dont la puissance équivaut à celle d'une pelleteuse... L'amas de ferraille de **Death Machine** a fière allure, malgré sa ressemblance frappante avec les extraterrestres de la saga **Alien**. *"C'est en quelque sorte une réplique métallique de l'Alien de Giger, mais il ressemble également à RoboCop, au Terminator et au Mark 13 de* ***Hardware****. C'est grâce à ces traits communs que j'ai réussi à financer* ***Death Machine****. Même si le film marche sur leurs plates-bandes, il en émerge un humour et un style si particuliers qu'il acquiert une identité qui lui est propre"* appuie le jeune réalisateur Stephen Norrington, 29 ans, un novice jusqu'alors enfermé dans le carcan des effets spéciaux. D'abord assistant de Rick Baker sur **Greystoke**, Stephen Norrington accumule les titres de gloire, dans l'ombre des ténors du métier toutefois. **Aliens** (tiens donc !), **Oz : un Monde Extraordinaire**, **Le Secret de la Pyramide** jalonnent une filmographie riche. *"Après ma collaboration à* ***Gremlins 2****, mon intérêt pour les effets spéciaux s'est quelque peu atténué. C'est devenu répétitif. Frustré, j'ai alors commencé à travailler sur un scénario intégrant de nombreux effets spéciaux. A la troisième tentative, j'ai abouti à* ***Death Machine****"*. Mais son script ne motive guère les financiers, lesquels ne prennent pas un seul instant en considération le succès de **Hardware**. *"En désespoir de cause, je me suis retrouvé sur* ***Alien 3*** *avant d'enchaîner sur* ***Split Second*** (**Killer Instinct** en vidéo, NDLR)*"*, une combinaison ésotérique entre **Predator** et **Alien**. Sur le plateau, la productrice Laura Gregory s'intéresse à l'un des manuscrits de Stephen Norrington, "Speeder". De ce scénario dément, une sorte de croisement entre **Terminator** et **Les Griffes de la Nuit**, la dame désire trouver un nouveau véhicule pour Rutger Hauer, vedette de **Split Second**. Le projet en reste là et Stephen Norrington s'impatiente sérieusement. Lassé de coller des morceaux de latex et d'articuler des marionnettes géantes, Norrington rencontre heureusement Dominic Anciano (**Les Frères Krays**), un producteur ayant eu vent du script dantesque "Speeder". Interdit d'y toucher à celui-là, Laura Gregory l'ayant bloqué. Stephen Norrington propose alors **Death Machine**, l'histoire édifiante d'une machine infernale qui n'aurait pas volé une figuration dans les prologues de **Terminator 1 & 2**.



Jack Dante (Brad Dourif) face aux mâchoires de son molosse d'acier.

Le monstre de métal de **Death Machine** se nomme Warbeast, un robot géant destiné à servir dans les rangs d'une armée du

futur. Cette "bête de guerre", mieux qu'une vulgaire mécanique télécommandée, se dirige d'après l'intensité de la peur de ses ennemis. La trouille des hommes lui sert de moyen de guidage. Plus performant qu'un radar. Son inventeur : Jack Dante (Brad Dourif). Employé de la Chaank Corporation, une firme spécialisée dans l'armement, Dante est un psychopathe pur sang, un vrai de vrai incapable de discerner le Bien du Mal. N'inspirant que de la crainte à ses supérieurs, il est viré sans ménagement. Du genre rancunier, Dante laisse un petit souvenir dans les combles de la Shaank Corporation, le Warbeast. Sa remplaçante, la toute jolie ingénieur Hayden Cale, souffrira de la soudaine réactivation de la "chose". Comme sa comparse artiste de **Hardware**, prisonnière de son appartement, elle devra affronter seule le monstre de métal...

*"Death Machine est la combinaison d'un millier de choses que j'aime à l'écran : le maniaque représenté par Dante, le robot échappant à tout contrôle et particulièrement vicieux, une société future cauchemardesque, de l'action musclée à la **Piège de Cristal** et de gigantesques décors high-tech. Et ce n'est pas tout. Bien que **Death Machine** contienne du gore, ce n'est pas pour autant un film d'horreur traditionnel. Derrière cette façade, j'adore le thème de la déshumanisation, de la responsabilité des fabricants d'armes. Il s'agit là d'une de mes grandes convictions idéologiques. Si vous construisez une arme, vous êtes également responsable de l'usage que l'on en fait. Les inventeurs de ce genre ne réfléchissent-ils jamais aux implications meurtrières de leur joujou ? Ne ressentent-ils pas une certaine culpabilité ? Ce sont des questions que pose **Death Machine**, qui pousse bien sûr le débat dans des extrêmes horrifiants"* condamne Stephen Norrington. Einstein est-il coupable ?

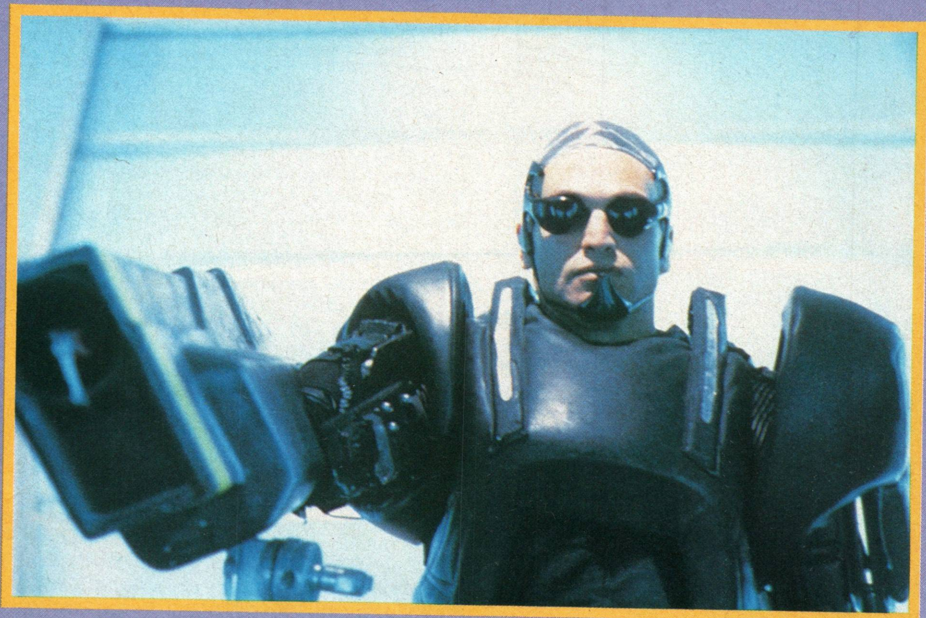
Coutumier du cinéma fantastique (**Jeu d'Enfant, L'Exorciste la Suite, Body Parts, Trauma**), Brad Dourif se prend d'une certaine affection pour cet inventeur génial, mais définitivement cinglé. Un bonhomme attachant en fait. *"Le côté cartoon du scénario de **Death Machine** m'a frappé. Si Jack Dante se déconnecte à ce point de la réalité, s'il ne possède plus aucune morale, c'est pour avoir ingurgité des milliers d'heures de dessins animés violents. Il réagit non plus aux gens, mais à la seule télévision. Il reproduit à travers son invention tous les trucs violents auxquels il assiste face à son écran. Si Jack Dante est le grand méchant de cette histoire, il est toutefois difficile de le haïr réellement. Il ressemble tant à Stephen Norrington ! Ils ont les mêmes références culturelles, les mêmes passions. Mais **Death Machine** délivre prioritairement un message sur les dangers de la sur-industrialisation des sociétés futures"* témoigne Brad Dourif.



Hardman (John Sharrian), l'une des innovations guerrières de Dante.

Dans le camp des gentils, entre le robuste Hardman et une donzelle en débardeur héritée de la Vasquez de **Aliens**, il y a la comédienne Ely Pouget dans le rôle très physique d'Hayden Cole. *"Je suis en quelque sorte la Ripley de **Death Machine**. Mon personnage souffre d'un profond traumatisme. Par le passé, elle fut responsable de la mort d'un enfant. Elle tente d'exorciser ce douloureux souvenir symbolisé par les attitudes enfantines de Dante. Au-delà de la violence de leurs rapports, le scénario laisse naître cependant une certaine tendresse entre ces personnages, de la douceur, une tristesse sous-jacente. De ce point de vue, **Death Machine** se rapproche davantage de **King Kong** et de **Frankenstein** que des thrillers technologiques que vous connaissez"*. L'indispensable touche féminine, intimiste, au déchaînement des forces du mal. *"La finesse du jeu d'Ely Pouget et de Brad Dourif fait de **Death Machine** un film moins déviant, moins destroy que celui que j'avais en tête. Je ne le déplore pas car les comédiens lui ont donné une dimension supplémentaire. Grâce à eux, **Death Machine** repose sur autre chose que des effets spéciaux et des spéculations sur les dangers de la tehnologie. Sous leur influence, il s'est orienté vers un compromis entre les comédies horrifiques de Sam Raimi et le cinéma d'action de James Cameron"*. A ce point accro de références, Stephen Norrington baptise ses protagonistes Scott Ridley, Carpenter, Dante... *"Faut comprendre, j'ai écrit le scénario du film lorsque je n'étais qu'un un fan boutonneux. Malheureusement, j'ai ensuite découvert que Fred Dekker avait lui aussi utilisé les noms des cinéastes célèbres du genre dans **Night of the Creeps/ Extra-Sangsues**. Quelle déception ! Du coup, j'ai sucré de **Death Machine** de nombreuses private jokes !"*.

Niveau effets spéciaux, **Death Machine** promet du gratiné. Stephen Norrington appelle à la rescousse les compères de l'atelier CFX, à savoir Dave Elsey, Cliff Wallace, Alan Hedgecock et Brendan Lonergan dont les travaux précédents incluent **Roger Rabbit, Cabale, Split Second**. *"Pour **Death Machine**, ils ont imaginé une nouvelle matière synthétique en remplacement du latex. Cette matière, plus flexible, translucide, nous a permis des explosisons de têtes et de thorax comme jamais vous n'en avez vues jusqu'à présent. Nous avons ainsi abouti à des effets spéciaux d'un réalisme incroyable, comme Ridley qui est littéralement hâché menu par les mâchoires métalliques du robot"*. Mais l'attraction principale de **Death Machine** n'est pas dans les débordements sanguinolents des équarisseurs de CFX, elle est dans les évolutions du Warbeast, un titan, mariage plutôt harmonieux d'un gros chaudron et d'une morphologie à la Giger. *"J'ai choisi Daniel Parker et Nick Williams parce qu'ils savent ce qu'ils font. Ils ont construit le robot d'après mes propres dessins, ont assemblé les pièces comme s'il s'agissait d'un jeu de mécano géant. Avec le budget et les délais que nous disposions, cela relève de l'exploit. A son stade terminal, notre colosse était si lourd, si imposant qu'il fallait douze personnes pour manoeuvrer sa carcasse"*. Reste que Stephen Norrington ne se console guère de n'avoir bénéficié que de la modique somme de trois millions de dollars pour animer son colosse d'acier devant les caméras. Rêvant d'un producteur généreux en gros chèques, il ne se lasse pas de citer les propos de son idole, James Cameron. *"Mettre en scène est criminellement facile. Le seul problème tient au manque de temps et d'argent, à demeurer dans le haut de gamme avec des moyens et un calendrier réduits. Croyez-moi, si j'avais obtenu 100 millions de dollars, réaliser **Death Machine** aurait été aussi plaisant qu'un pique-nique"*. Une partie de campagne en compagnie d'un convive dont l'appétit porte dangereusement vers les pleutres et autres peureux.



Carpenter (William Hootkins) réduit en bouillie par la "death machine".

Alan JONES
(adaptation : **Cyrille GIRAUD**)

BOD

Body Melt coiffera-t-il Brain Dead au poteau dans la course au dégueulasse ? C'est bien possible. Moins drôle mais plus virulent que le néo-zélandais Peter Jackson, l'australien Peter Brophy rentre dans le lard, au sens propre, des chochottes qui vénèrent leur reflet dans la glace. Body Melt, ou quand la chirurgie esthétique tourne à la boucherie !

Yeux exhorbités, mâchoire décharnée : ou quand la drogue du Dr. Carrera a des ratés !



Un "body snatcher" en pleine action ? Non, un patient étranglé par ses propres cordes vocales !

S'il y a encore un continent qui parvient à concurrencer les Etats-Unis dans la production fantastique, c'est bien l'Australie. Des films comme **La Dernière Vague**, **Long Week-End**, **Patrick**, **Mad Max**, **Harlequin** ou **Razorback** ont quand même révélé des réalisateurs tels que Peter Weir, Colin Eggleston, Richard Franklin, George Miller, Simon Wincer ou Russel Mulcahy qui évoluent tous aujourd'hui à Hollywood, à temps plus ou moins partiel. Royaume de l'étrange, de l'onirisme, de l'esthétisme naturel et d'une violence souvent hardcore, le fantastique australien compte depuis peu dans ses rangs un vilain rejeton, **Body Melt**, lequel doit plus au gorissime **Brain Dead**, en provenance de la voisine Nouvelle-Zélande, qu'à ses illustres représentants nationaux. Le but du réalisateur, Philip Brophy : scandaliser les rares blasés que **Brain Dead** avait laissé indifférents ! Universitaire donnant des conférences sur les effets sonores au Royal Melbourne Institute of Technology, Philip Brophy, avec l'aide de son partenaire Rod Bishop et du producteur Daniel Scharf, parvient à financer son film auprès de l'Australian Film Commission et de Victoria Film, deux agences gouvernementales habilitées à investir l'argent des contribuables dans des projets risqués. *"Il a fallu beaucoup de temps pour les convaincre que* ***Body Melt*** *ne serait pas un simple film de série B à l'exploitation douteuse. Jusque là, ils semblent rassurés et satisfaits du résultat. C'est très important dans le sens où l'argent du gouvernement est directement investi dans la production. Et si tout se passe bien avec* ***Body Melt****, ils donneront le feu vert à d'autres projets similaires"* explique le réalisateur, qui regrette l'époque où les films d'horreur connaissaient une plus large diffusion. *"La voiture est un élément essentiel de la culture australienne, et des films comme* ***Evil Dead*** *tenaient l'affiche pendant plusieurs semaines dans les drive-ins. Ces cinémas à ciel ouvert ont véritablement lancé ici la vague des films d'horreur. Mais leur disparition progressive a réduit le genre à des sous-produits trash conçus directement pour la vidéo"*. On avait remarqué aussi..., malheureusement.

Avec **Body Melt**, le jeune Australien compte bien redorer le blason de l'Horreur. *"****Body Melt*** *n'est pas une révolution dans le genre même s'il se permet de le bousculer, de le pervertir. Je voulais plus spécialement balayer le plancher, attirer de nouveau l'attention sur le genre horrifique et transposer ses traditions dans la culture populaire et con-*

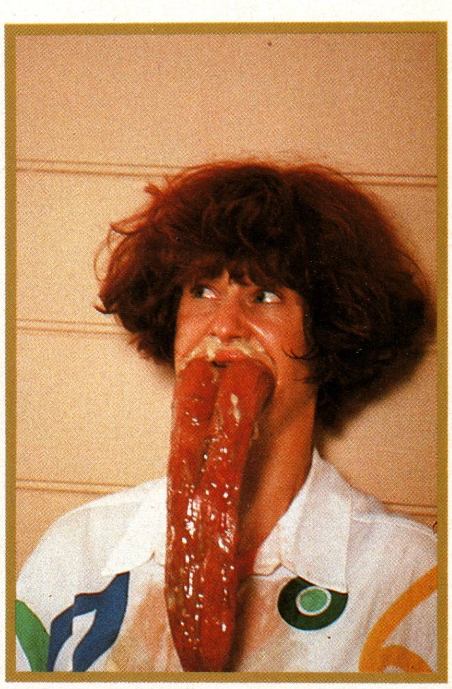
Y MELT

temporaine. En somme, je voulais que **Body Melt** *soit le premier véritable film d'horreur australien".* Pour relever le défi, Philip Brophy met toutes les chances de son côté, à commencer par un scénario qui ouvre grand la porte à toutes les abominations.

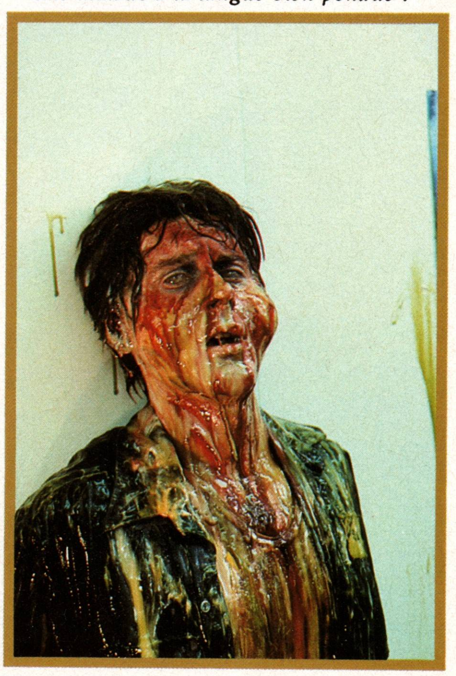
Dans la banlieue de Homesville, le Docteur Carrera (Ian Smith, un acteur de soap-operas) transforme une ferme abandonnée en mystérieux Centre de Santé. Là, il invente une drogue qui exauce tous les voeux corporels de ses patients. Celui-ci veut des muscles ? La substance les développe comme par magie. Cet autre désire une expérience sexuelle limite ? La potion agit comme un aphrodisiaque surpuissant. Cette dernière souhaiterait une peau superbe ? Pas de problème, la drogue élimine les rides. Tout se passe miraculeusement jusqu'au jour où le docteur décide de tester son invention sur les résidents d'un paisible cul-de-sac, et découvre des effets secondaires peu ragoûtants : un homme est étranglé par ses propres cordes vocales, un autre subit une explosion de pénis, une femme enceinte s'aperçoit avec effarement que son bébé est dévoré de l'intérieur par du placenta cannibale ! Parmi les victimes de la potion miracle, on reconnaîtra le vétéran Vince Gill, inoubliable interprète du suicidaire Nightrider de **Mad Max**, qui joue ici le bras droit de Carrera, régnant sur la colonie des mutants.

*"**Body Melt** est une satire de la vie dans les balieues australiennes, une comédie d'humour noir réservant quelques scènes très effrayantes. On y parle de santé, de bonne forme physique, de vitamines, et du style de vie que cela implique. Avec Rod Bishop, qui a écrit le scénario avec moi, nous voulions que **Body Melt** ressemble à ces magnifiques publicités qui envahissent le petit écran, et nous espérions que ce monde parfait dépeint à longueur de journées tombe en décrépitude dans notre film !".* Bien qu'il s'empare du thème archi-connu du savant fou, **Body Melt** est bien un film solidement ancré dans les années 90, qui pousse la culture du corps - un néo-phénomène obsessionnel - dans ses derniers retranchements. *"La politique du corps n'a rien de bien neuf. David Cronenberg a abordé la question sous un angle astucieux, George Romero aussi : la place du corps dans la société, assimilé au cancer. Les films ont depuis toujours parlé de corps : Marlon Brando fut littéralement le premier "corps" au cinéma, Mickey Rourke l'a copié sans succès, et de façon plus évidente, Stallone et Schwarzenegger sont des "corps" parfaits"* surenchérit Philip Brophy qui, avant de passer derrière la caméra, fut l'un des critiques australiens les plus influents du genre horrifique, et l'auteur d'un pavé intitulé "Horrorality". Cet article fleuve sur les films d'horreur modernes a servi de base de travail à Bob McCarron, magicien des effets spéciaux qui compte déjà à son actif des réussites comme **Razorback** ou **Brain Dead**. Sur **Body Melt**, McCarron et son équipe ont planché sur plus de cinquante effets. Les plus croustillants : une langue géante vomie par sa propriétaire, une boulette rampante de morve, une ablation des côtes sans anesthésie, un kangourou cannibale... Difficile de faire plus dégueulbif !

"L'horreur et la pornographie sont absolument identiques : les deux genres s'axent sur les corps et génèrent de fait les mêmes sonorités. Si vous regardez un film d'horreur en fermant les yeux, vous entendrez les mêmes flic-flac, les mêmes crachotements, les mêmes sons visqueux que dans un film porno" explique David Brophy, qui connaît son sujet sur le bout des doigts. En 1987 il avait déjà réalisé un court métrage intitulé **Sel, Salive, Sperme et Sueur** (des produits du corps) et montrant, entre autre, un homme vomissant sur une table au plateau de verre (la caméra ? Sous la table, évidemment !). Pour David Brophy, **Body Melt** est une terre vierge pour assouvir ses fantasmes d'intello bizzare dévoué au Dieu Horreur. *"Un adepte du body-building baise comme un lapin et s'adonne tellement à la gonflette que sa bite explose et que ses muscles du dos lézardent sa peau pour laisser apparaître une anatomie frémissante. En fait, je rêve que de telles choses arrivent. De toute façon, lorsque je regarde un body-builder, j'ai toujours l'impression qu'il va éclater comme une bulle !".* Philip Brophy n'aime donc pas les culturistes. On peut sans danger élargir son champ de haine aux vieilles rombières croûlant sous les liftings, aux californiennes silliconnées, aux blondes décolorées, aux macho-men en short moule-burnes, à Michael Jackson, Jane Fonda, Zsa Zsa Gabor... Que cette grande famille du "corpus ex machina" subisse les pires abominations dans **Body Melt** est un délice auquel on ne peut résister. Le mieux sera toujours l'ennemi du bien !



Une malade à la langue bien pendue !



Le meilleur moyen de perdre quelques kilos : fondre !



Une ablation des côtes sans anesthésie : est-ce bien raisonnable ?

Alan JONES
(adaptation : **Vincent GUIGNEBERT**)

THE FU

Un nouveau tueur en provenance de l'au-delà marche sur les plates-bandes de Freddy Krueger. Affichant des rictus pas croyables, aimant les plaisanteries macabres, c'est le Funny Man. Cadeau bonus de cette production britannique, le légendaire Christopher Lee dans un rôle diabolique comme il les affectionne...

Le Funny Man (Tim James) : aussi perfide que son cousin, le Joker adversaire de Batman.

Pour attirer Christopher Lee dans son premier film, le jeune réalisateur britannique Simon Sprackling l'a joué au culot. Il a tout simplement téléphoné à la star en lui proposant de jeter un œil au scénario qu'il venait à peine de terminer. Son rôle ? Celui d'un industriel flambeur qui perd une vieille demeure au poker. Le joueur verni découvrira rapidement qu'en gagnant cette maison, il hérite aussi de son esprit malveillant qui apparaît sous la forme d'un bouffon. *"Lee m'a rappelé très vite, et on s'est rencontré au bar d'un hôtel dans la banlieue de Londres. On est resté là des heures. Il m'a raconté des millions d'anecdotes : il avait refusé le rôle tenu par Donald Pleasence dans* **Halloween** *par exemple. Puis il s'est épanché sur les lamentables scénarios de films d'horreur qu'il recevait. En ajoutant qu'il aimait bien le mien et que pour cette raison, il acceptait ma proposition. A une seule condition : que je sucre dans ses dialogues tous les mots grossiers. Le gore ne le dérange pas, mais pas question qu'il prononce un seul "fuck" ! On a longuement parlé de son rôle dans le film. Il y est une sorte de grand manipulateur. Il passe la plus grande partie du film dans une pièce blanche, entouré de châteaux de cartes. Dès son apparition, on sait qu'il représente le danger. C'est pour cela qu'il me fallait une figure aussi représentative que lui. Christopher Lee a été emballé par toutes mes explications"* explique radieux, Simon Sprackling.



En blanc, Christopher Lee. Une partie de poker qui amorce le retour du croquemitaine bossu.

Christopher Lee au générique, c'est l'assurance pour Simon Sprackling et son producteur Nigel Odell de trouver plus facilement le financement du film. Pourtant la pré-production de **The Funny Man** est des plus inhabituelles. Tout commence par la rencontre de Sprackling et Odell avec un ancien camarade de classe, Neill Gorton, lequel vient juste de quitter *Image Animation*, une société de maquillage qui compte à son palmarès des titres comme **Hellraiser 2**, **Cabal** ou **The Unholy**. Gorton veut changer d'air. Il a dans la tête un court métrage intitulé **Family Meal** : le scénario tourne autour d'une fille au pair qui n'est pas exactement ce à quoi elle ressemble. Il donne le script à lire à Sprackling et Odell. Enthousiastes, ceux-ci, décident de produire **Family Meal**. *"Nous avons tout de suite aimé l'histoire compacte et pleine d'esprit de Neill"* explique Odell. *"Nous avons trouvé dans le Surrey une vieille maison bien flippante, un décor parfait. Du coup, Simon a décidé d'accorder une place bien plus grande à l'atmosphère de la demeure que dans le script*

UNNY MAN

original". Deux semaines plus tard, ils réussissent à réunir les 16.000 dollars nécessaires à un court métrage de 30 minutes. "*La mauvaise nouvelle*", se souvient Gorton, "*c'est qu'ils avaient changé de titre et envoyé balader ma fille au pair.* ***Family Meal*** *était devenu* ***Hand of Fate****. Cela ne m'embêtait qu'à peine car les idées de Nigel et Simon étaient amusantes et j'étais heureux de pouvoir enfin retravailler après une longue période de chômage. Après trois jours de tournage, le titre a changé et est devenu* ***The Funny Man***". Avec sa bobine sous le bras, Odell part au Marché du Film de Milan, le Mifed, et essaie de trouver des investisseurs pour pouvoir transformer le court en long métrage. Sans succès. Pas découragé, Odell fait appel à des fonds de particuliers et profite de l'engagement d'une équipe technique qui accepte de ne recevoir comme salaire qu'un pourcentage sur les éventuels bénéfices du film. La participation de Christopher Lee pour deux jours de tournage très concentrés était en quelque sorte la cerise sur le gâteau...

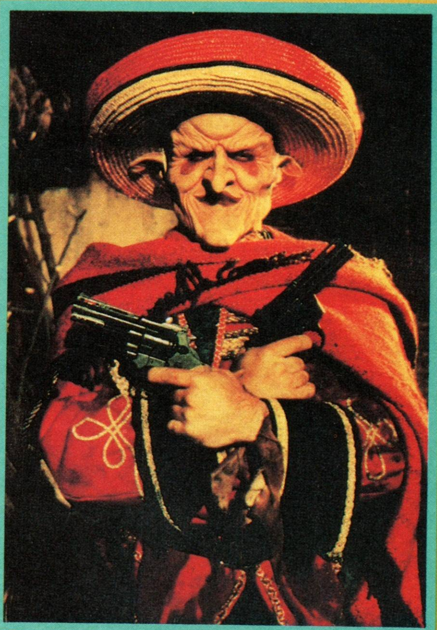
Le tournage de **The Funny Man** débute mi-juillet 93 dans un ancien asile d'aliénés à Henley-on-Thames. Aucune scène du court métrage ne figurera dans le long. Simon Sprackling décrit **The Funny Man** comme "*la folle rencontre des Monty Python et de Freddy Krueger dans la Quatrième Dimension. En même temps, le Funny Man ne ressemble pas du tout à Freddy : pas de réplique cinglante avant de trucider un ado. Mon film fait plus dans la violence quotidienne. Si j'étais Freddy, au lieu de sortir des vannes, je violerais les filles avant de les tuer ! J'ai évité également les fausses fins à répétition comme dans la série des* ***Freddy****. Ici, personne ne peut tuer le Funny Man. Point final. La question n'est pas de savoir si les victimes du Funny Man ont une chance - elles n'en ont aucune - mais pourquoi il agit ainsi. La réponse ? Eh bien, en gros, c'est pour se foutre de la gueule de tout le monde*". Attention, **The Funny Man** n'est pas pour autant un film empreint de sinistrose aiguë. Bien au contraire. Simon Sprackling a rempli son scénario de gags et d'un humour beaucoup plus fin que n'importe quel "splasher". Tim James, l'interprète du joker meurtrier déjà à l'œuvre dans le court métrage, donne quant à lui à son personnage une dimension carrément hilarante. Sur le plateau, il a tellement impressionné l'équipe que Sprackling a considérablement allongé son rôle à l'écran.

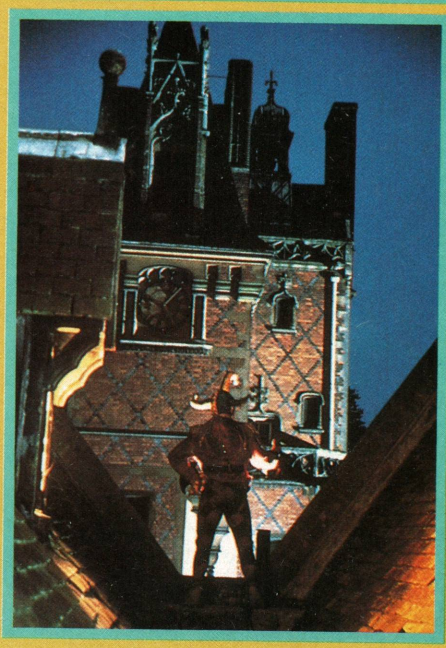
"*En fait, quand je mets mon masque, je deviens une toute autre personne*", avoue Tim James. "*Avec mon déguisement, je peux tout me permettre. A vrai dire, je ne suis pas capable de savoir ce que j'ai fait avant d'avoir vu les rushes. Et c'est vrai que c'est plutôt drôle*". La source d'inspiration du Funny Man paraît évidente : nous sommes là en présence du Joker d'un jeu de cartes. "*Exact, mais ce n'est pas tout*", ajoute Gorton, qui s'est occupé également des effets spéciaux du film. "*On a aussi un côté Harlequin fort prononcé et une ressemblance directe avec le personnage de BD pour enfants, Mr. Punch, surtout dans son costume. Mais le costume ne serait rien sans la performance remarquable de Tim. Il a véritablement donné vie au Funny Man. De plus, il a fait exploser le record du nombre d'heures avec un maquillage sur le visage. Il est resté avec son masque 28 heures d'affilée sans broncher !*". Belle performance en effet...

Aussi horribles soient-ils, les meurtres commis par le Funny Man sont tous conçus pour soutirer à la fois frissons et fous rires. L'une des victimes est assommée, puis découpée, et ses membres sont exposés dans la galerie "humoristique" du Funny Man. Un autre voit son corps scindé petit à petit en deux parties égales. Le pire (ou le mieux, à vous de voir) : une barbe à papa confectionnée avec le cerveau d'une des victimes encore vivante. La tige tourne lentement dans la tête à moitié ouverte de la donzelle, provoquant de belles giclées de cervelle sur les murs de la cuisine. Appétissant ! "*Soit, tout cela est bien violent*", admet Gorton. "*Mais on reste dans les limites du cartoon, du surréalisme. Je crois que cela fera plus rire qu'autre chose*". Drôles aussi sont les apparitions du Funny Man en travelo, en strip-teaseur, en crooner ou en héros de western spaghetti. "*On peut tout se permettre avec un tel personnage, sans altérer en aucune façon la terreur qu'il procure*" explique le réalisateur. "*Au contraire, cela le rend encore plus imprévisible. On ne sait jamais à quel moment il passera du bouffon au violent psycho-killer. C'est un peu comme un "hooligan" bourré typiquement anglais qui peut sortir son couteau n'importe quand*". Heureusement, on n'a pas encore vu de hooligan avec une pareille tronche dans un stade de foot !

Alan JONES
(adaptation : **Didier ALLOUCH**)



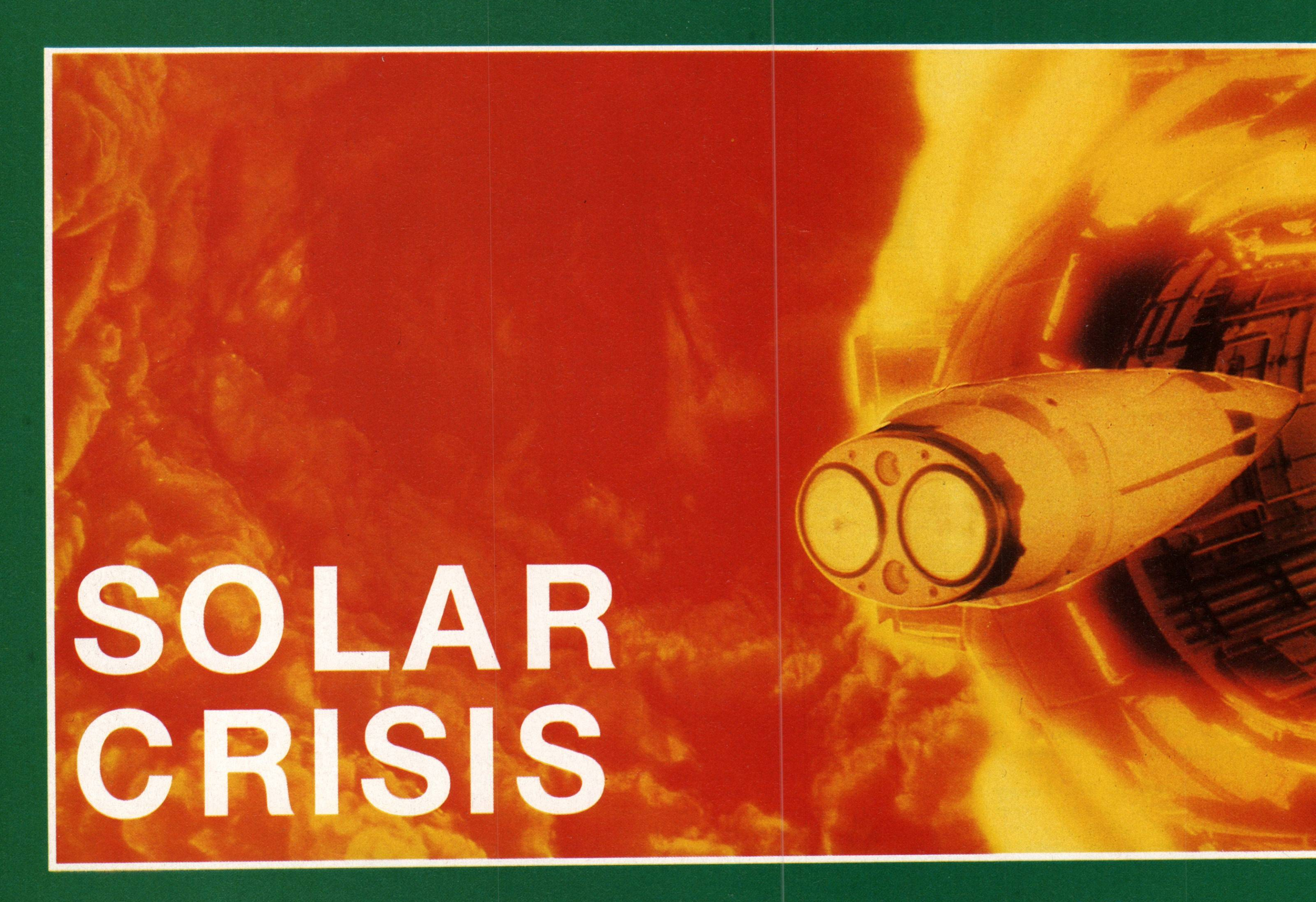




Le Funny Man en trois poses : un meurtrier très photogénique comme tout monstre qui se respecte !



Le Funny Man, spécialiste du lancer de tête tranchée !

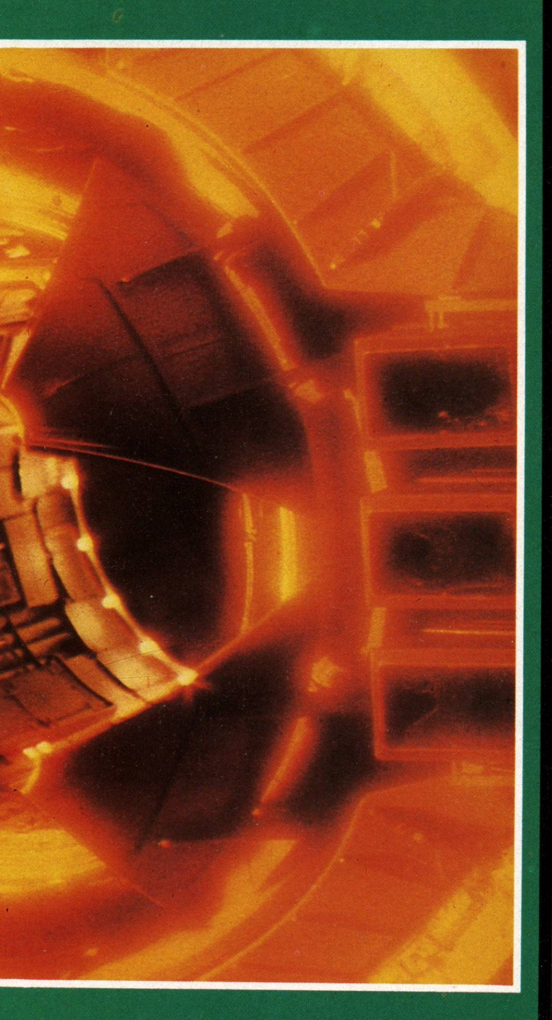


SOLAR CRISIS

Quand le soleil menace la Terre, ne reste plus qu'une seule solution : neutraliser le soleil ! *Solar Crisis* (ex-*Starfire*) raconte tant bien que mal l'odyssée d'un vaisseau spatial vers l'étoile incandescente. Des effets spéciaux hallucinants de vérité camouflent mal la nullité de cette grosse production japonaise datant de 1989 et dont le tournage fut sujet à de nombreuses tensions. On peut mesurer l'ampleur des dégâts ici-même, et en avril chez TF1 Vidéo...

Marché du Film de Cannes, mai 1991. Les fantasticophiles habituels se retrouvent à une projection de **Starfire**, une grosse production de science-fiction dixit le programme. Comme cela arrive parfois, la bande annonce précède le film lui-même, et devant une assistance médusée défilent des plans d'effets spéciaux d'une perfection stupéfiante. Navettes spatiales et fusées resplendissantes, planète incandescente, voix off caverneuse, bande son intense... Après deux trois séries Z ingurgitées la mort dans l'âme, on se réjouit : **Starfire** semble avoir du répondant !
Le film débute... "Directed by Alan Smithee" annonce le générique. Mauvais signe. Alan Smithee, pourtant réalisateur de **Gipsy Angels**, **Backtrack**, **Stiches**, et scénariste de **Horror Show**, n'existe pas ! C'est un nom fantôme proposé à Hollywood à tous les professionnels qui désirent, pour une raison ou pour une autre, garder l'anonymat. Rob Holcomb n'a pas tourné le film qu'il voulait avec **Stiches** ? Il signe Alan Smithee. Idem pour Dennis Hopper avec **Backtrack**... Mauvais signe vous dis-je...
Retour à **Starfire**. En effet, il ne faut pas plus d'un quart d'heure pour que les premiers journalistes et acheteurs sortent de la salle, laissant leurs confrères devant ce qu'il faut bien appeler... un navet. Avec de l'argent, sûr. Un mega-navet, donc !

L'histoire possède pourtant un potentiel certain. En l'an 2050, le soleil est sur le point de trahir la Terre. De cataclysmiques orages sur la surface de l'étoile ont provoqué de graves brûlures sur l'écorce terrestre et rendu la vie cauchemardesque. Un éclat solaire, sous la forme d'une gigantesque flamme, menace bientôt de tuer des milliards d'humains, voire de détruire entièrement le monde. Les nations décident alors de rassembler leurs forces et imaginent une bombe anti-matière susceptible d'éviter la catastrophe. L'équipage cosmopolite du vaisseau Helios est chargé de s'approcher du soleil, où Alex, un androïde femelle expérimental aux capacités exceptionnelles, devra larguer avec toute la précision requise la bombe. Mais le Capitaine de l'Helios, Steve Kelso, découvre que Alex a été reprogrammée par Teague, un homme d'affaires cruel, pour que la mission échoue et qu'il puisse ainsi accroître son pouvoir sur la Terre dévastée... Mike Kelso, le fils du Capitaine resté au sol, est averti par un homme à l'agonie du plan de Teague, et réalise qu'il lui faut trouver son grand-père au plus vite pour sauver la Terre. Un nomade rencontré dans le désert se joint à sa quête...
Ne survivent à ce script, qui aurait mérité d'être simplifié, qu'une quinzaine de minutes d'effets spéciaux sensationnels, plus vrais que nature. Le **Jurassic Park** du Space Opera en somme. Le reste se partage entre des discussions cafardeuses à bord du vaisseau Helios et des décors désertiques de la Terre où les personnages font ce qu'ils peuvent - soit presque rien - pour éviter la comparaison avec les séries Z italiennes post-apocalyptiques... Un ennui radical pour un flop magistral. Des effets spéciaux à la pointe de la technologie signés Richard Edlund (**La Guerre des Etoiles**), un casting de has-been pour le genre (Charlton Heston, Jack Palance, Peter Boyle), une production japonaise (le conglomérat *Gakken*, la chaîne TV *NHK*, *Nippon Steel*), un réalisateur masqué (le vétéran Richard C. Sarafian) : **Starfire** est un sacré bordel ! La preuve, il s'appelle aujourd'hui **Solar Crisis** et ne connaîtra même pas en France les honneurs d'une distribution en salles. Aux Etats-Unis, **Solar Crisis** est sorti tellement confidentiellement que les chiffres sont introuvables, et poursuit une triste carrière en vidéo. De même dans son pays géniteur, le Japon, où une sortie salles plus événementielle n'a pas récolté les fruits espérés. On ne calcule pas la valeur d'un film à son rendement au box-office mondial, mais là, quand même !
Comment détruire un projet viable, c'est ce que nous avons voulu découvrir en interrogeant deux des principaux protagonistes de **Solar Crisis**, à savoir Richard C. Sarafian et Richard Edlund. Sans souci de choquer, dirait Jacques Pradel ! Et pourtant... Lisez.



Entre des producteurs japonais ignorants des règles cinématographiques en vigueur, un réalisateur respectable perdu dans l'aventure, et un brillant spécialiste des effets spéciaux dans les mains duquel circule beaucoup d'argent, les plateaux de **Solar Crisis** regorgent de coupables en puissance. Alors, whodunit ?

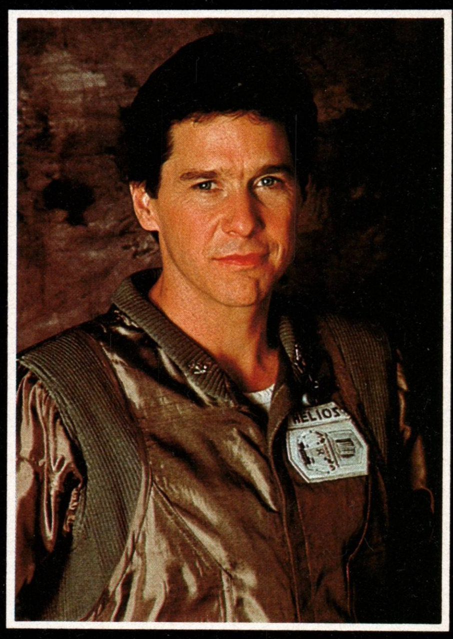
Vincent GUIGNEBERT

***Solar Crisis** (ex-**Starfire**, ex-**Crisis 2050**). Réal.: Alan Smithee (Richard C. Sarafian). Int.: Charlton Heston, Jack Palance, Tim Matheson, Peter Boyle, Annabel Schofield, Corin Nemec... Dist.: TF1 Vidéo.*

interview

RICHARD C. SARAFIAN

A 67 ans, Richard C. Sarafian est ce qu'on peut appeler un réalisateur maudit. Auteur d'au moins deux chefs-d'oeuvre dans les années 70 (**Point Limite Zéro** et **Le Convoi Sauvage**), Richard C. Sarafian, à travers une œuvre très personnelle, n'a jamais vraiment connu le succès. Ses films récents sont restés inédits et il travaillait surtout ces derniers temps pour la télévision. **Solar Crisis** lui offrait à priori l'occasion de réaliser un film à gros budget promis à une distribution internationale. Cela ne s'est pas passé comme prévu...



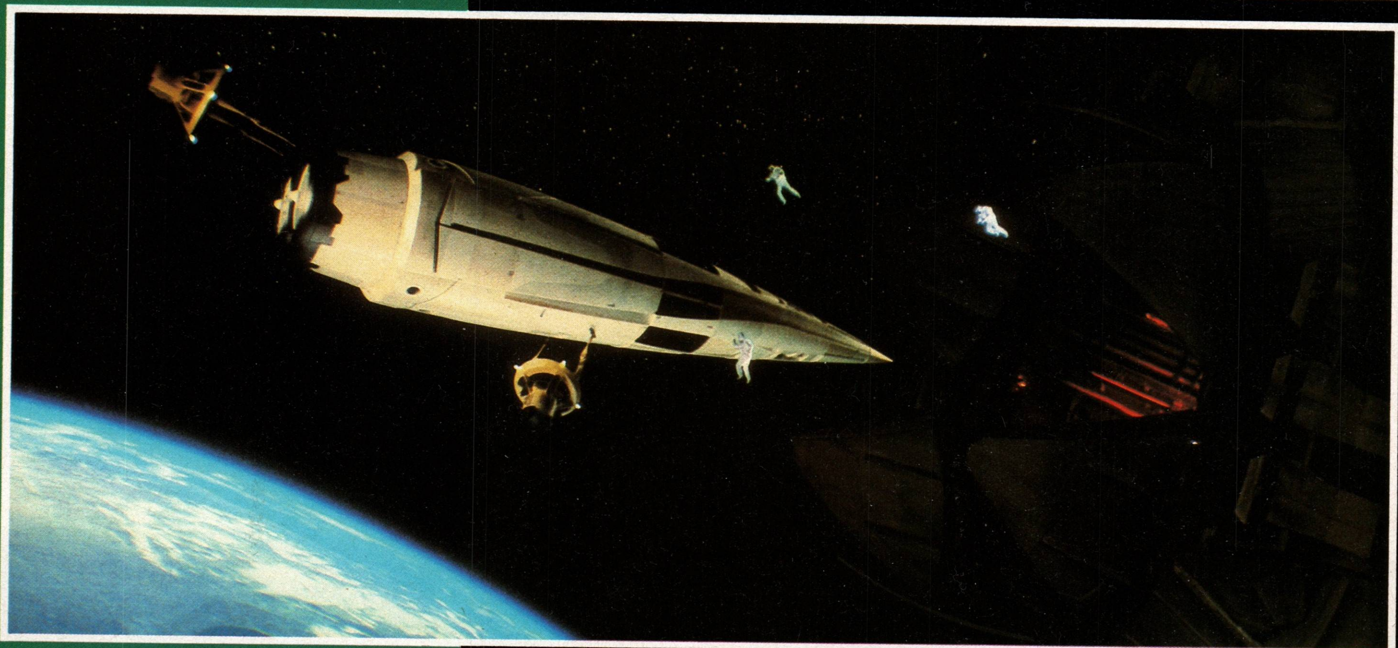
Le Capitaine de l'Helios Steve Kelso (Tim Matheson) et, ci-dessous, l'androïde traître Alex (Annabel Schofield).



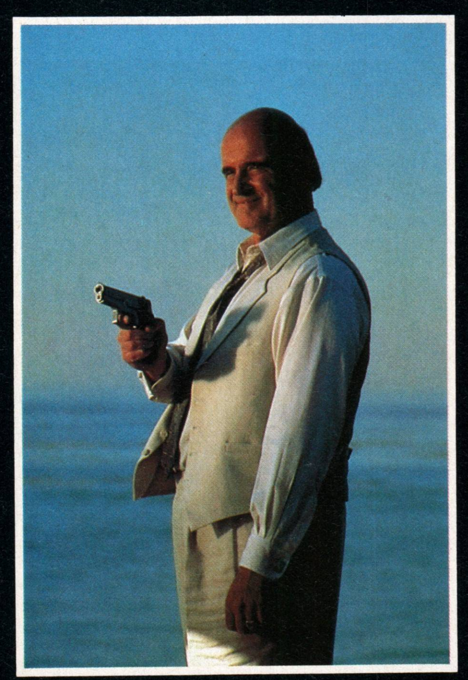
On ne sait pas trop ce qui vous a attiré dans un premier temps vers *Solar Crisis*, qui n'a pas grand chose à voir avec vos précédents films...

J'avais promis aux producteurs japonais que je ne parlerai plus jamais du film, mais bon... A l'origine, le propos de **Solar Crisis** allait bien au-delà de ce qui reste aujourd'hui. Tel que je le voyais, le film avait une dimension spirituelle. Le soleil y était montré comme faisant partie intégrante de notre vie, comme une image divine. J'abordais le thème de la connection de l'homme et de la nature, de la survivance de la race humaine dont le soleil est le symbole. Ces notions étant sans doute abstraites pour l'esprit japonais, les producteurs ont viré toutes les subtilités du film, sans jamais me donner la moindre explication. Pourtant, le Président de *Gakken* était plutôt bon gars. Il était pour l'aspect spirituel du film, voulait en quelque sorte faire quelque chose d'important avant de mourir. Je l'ai écouté et j'étais assez ému par ce qu'il avait à me dire. Mais la communication s'est arrêtée là. On marchait à la confiance. Je me suis aperçu plus tard qu'en rentrant dans le sytème hollywoodien, le but des Japonais - "faire un film important" - était devenu "faire

...



La navette de l'Helios appareille. A bord, la bombe anti-matière, seul remède au mal qui ravage la surface de la Terre.



Teague (Peter Boyle) : pour s'enrichir, il sabote la mission de sauvetage de la Terre.

■■■

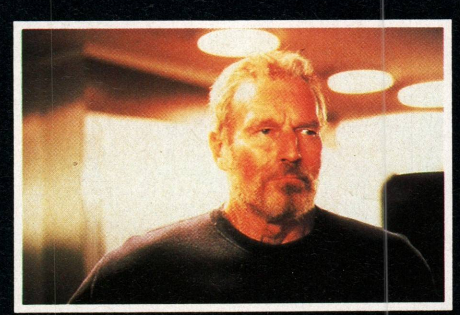
de l'argent". Au départ, le budget se montait à 16 millions de dollars, dont 5 pour les effets spéciaux. Finalement, ceux-ci en ont coûté 12 ! Un gaspillage énorme. Je ne pouvais pas faire grand chose, j'étais tout seul. John Huston m'a dit un jour : "Malgré les meilleures intentions, il arrive parfois que tu ne puisses rien faire d'autre que regarder ton projet s'écrouler petit à petit". J'ai fini vaille que vaille le tournage, puis enchaîné sur 10 semaines de montage, un délai très court pour un tel film surtout quand les effets spéciaux n'arrivent pas à temps... Ce qui intéressait par dessus tout les Japonais, c'est que **Solar Crisis** soit terminé pour l'anniversaire de l'Empereur.

Et vous avez connu d'autres problèmes ensuite...

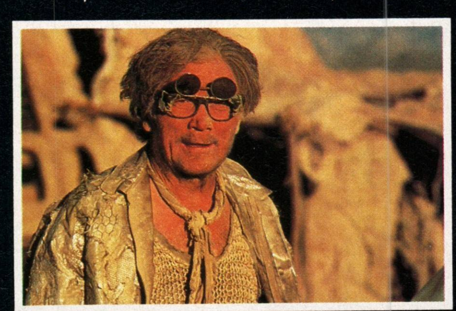
Le film monté par mes soins me plaisait bien. Mais les Japonais sont arrivés et, devant le résultat, ont fait appel à un nouveau réalisateur. Ce dernier, Larry Marx je crois, a retouché des gros plans et tourné de nouvelles scènes qui sont abominables. Toutes les petites histoires, toutes les séquences plus intimistes ont été virées, et je n'ai même pas pu lire le scénario retouché. Quand j'ai découvert que la production avait commandé ces nouvelles scènes, j'ai couru à la Director's Guild et demandé à ce que mon nom



Steve Kelso réconforte l'androïde Alex, troublée par sa reprogrammation.



L'Amiral Kelso (Charlton Heston) : l'expérience au service de la planète.



Travis le fou (Jack Palance), un nomade au passé secret.

soit retiré du générique. En apprenant cela, les Japonais ont tenté d'acheter ma signature. Je leur ai répondu qu'un nombre à 6 ou 7 chiffres ne serait pas suffisant. Je tenais absolument à quitter **Solar Crisis**...
Un jour, sur le plateau, un des producteurs japonais m'a glissé à l'oreille : "Pourriez-vous réduire un peu la note ?". Pendant ce temps, tout le monde se sucrait sur leur dos. On volait tout sur le plateau, des accessoires aux pièces de plomberie, tout ce qui valait quelque chose. C'était un cauchemar !

Certains prétendent que c'est Richard Edlund qui a réalisé le film...

Ce sont les Japonais qui font courir ce bruit. Ils ont beaucoup de respect pour lui. S'ils savaient... A part fumer sa pipe et livrer ses effets spéciaux, Edlund n'a pas fait grand chose. Ah si, il venait de perdre 2 ou 3 contrats importants et grâce à **Solar Crisis**, à la somme allouée pour les effets et à l'argent volé, il a sauvé sa compagnie !

Vous avez bien dit "volé" ?

Honnêtement, croyez-vous ques les effets spéciaux que vous avez vus dans le film valent les 12 millions de dollars dépensés ? Edlund a facturé beaucoup plus qu'il ne le fallait et il n'a pas livré les effets que le film méritait. Les Japonais sont des gens trop polis et n'avaient pas la connaissance nécessaire en matière de technique cinématographique pour ne pas gober tout ce que leur racontait Edlund... Idem pour Maurice Jarre qui a demandé 600.000 dollars pour composer la musique du film, en fait une improvisation sur son synthétiseur. Pour le même prix, on aurait pu se payer un orchestre philarmonique !
Ma grosse erreur est d'avoir accepté la mise en scène de **Solar Crisis** en croyant à la pureté du projet. De tout ce que j'ai tourné et que vous ne verrez sans doute jamais, il ne reste qu'un concept : un voyage vers le soleil. Cela aurait dû être une expérience audiovisuelle incroyable et ça ne l'est pas, mais alors pas du tout... J'aurais dû me rendre compte que je n'étais pas fait pour ce système. **Solar Crisis** m'a effacé des tablettes hollywoodiennes. Je n'ai rien tourné depuis. J'aurais dû m'en tenir aux petits films comme je les aime.

Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH**

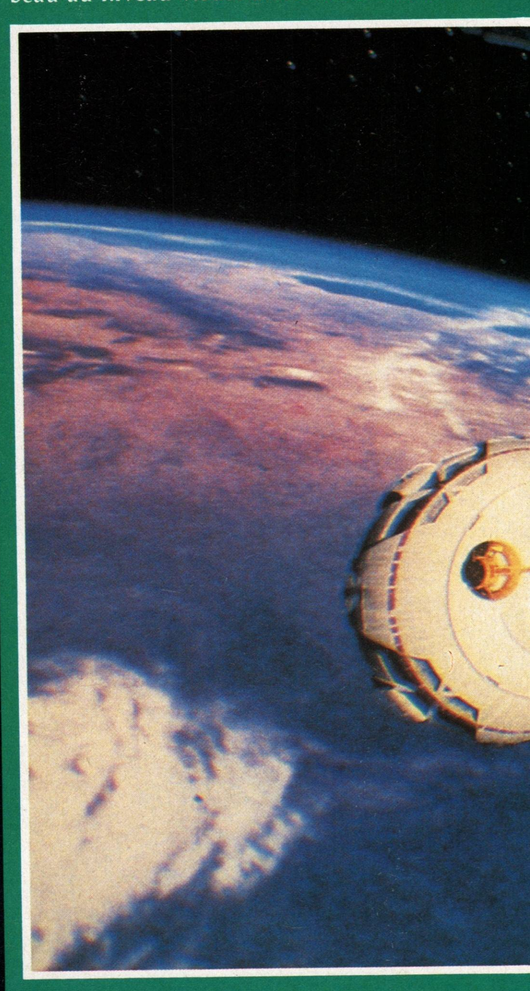
interview

RICHARD EDLUND

Pièce essentielle des effets spéciaux à Hollywood, Richard Edlund a eu la chance de passer à la postérité grâce à **La Guerre des Etoiles**. Fondateur avec George Lucas de *Industrial Light and Magic* en 1975, il choisit huit ans plus tard de créer sa propre société, *Boss Film*, accrochant à son tableau de chasse des films comme **Elvira**, **Piège de Cristal**, **Les Maîtres de l'Univers**, **Batman le Défi**, **Alien 3**...
Travaillant énormément depuis quelques années pour la télévision et la publicité, Richard Edlund a appris à produire, via *Boss Film* (concurrent direct d'*ILM*), les effets spéciaux qu'on se contentait de lui rémunérer auparavant. Désormais gérant de l'argent investi dans les films, téléfilms et pubs, il s'est logiquement retrouvé co-producteur de **Solar Crisis** pour lequel il a peut-être signé ses effets les plus impressionnants. Richard Edlund donne ici sa version du sac de nœuds...

Comment vous-êtes vous retrouvé sur *Solar Crisis* ?

C'est simple. Les responsables japonais de *Gakken* ont visionné une centaine de films de science-fiction et ont décidé que le plus beau au niveau visuel était **2010**. Comme



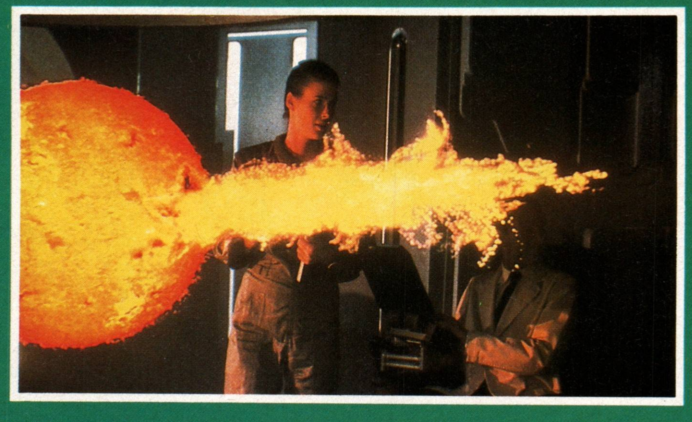
j'avais réalisé les effets spéciaux, ils m'ont embauché. A cette époque, le projet était vraiment vague. Mr. Furoka, le Président du conglomérat, un vieil homme de 80 ans dont le fantasme consistait à faire un film à Hollywood, désirait juste développer un projet autour d'un voyage vers le soleil. A part cette idée, il n'y avait rien, pas même une ligne de script. Personnellement, j'étais un peu perplexe quant à ce voyage vers le soleil. Il fait quand même un peu chaud là-bas ! Il me fallait donc donner naissance à une série de vaisseaux spatiaux capables de résister à de telles températures. Nous parlions des effets spéciaux, et je me rendais déjà compte que les Japonais avaient mis la charrue avant les bœufs. Ils imaginaient que les effets spéciaux étaient essentiels. Ce qui n'est pas faux. Des effets ratés dans un film de science-fiction, c'est une catastrophe. De là à commencer par les problèmes techniques... Bref, les producteurs ont lancé une sorte de concours auprès des scénaristes pour trouver la meilleure histoire possible. Le gagnant devait d'abord travailler sous forme de roman... Puis cela a été écrit pour le cinéma, réécrit et réécrit encore...

Etrange comme façon de développer un projet ! On raconte également que tout n'a pas été rose sur le plateau...

En même temps que le film, *Gakken* développait une série télévisée documentaire et éducative sur le cosmos, qui utilisait mes effets spéciaux. Une partie de cette série pour la chaîne *NHK* a d'ailleurs été tournée sur les plateaux de **Solar Crisis** où une équipe télé travaillait à nos côtés avec un casting différent ! Il a également été question que l'on tourne en même temps un film destiné aux salles équipées du système de projection *Imax*, mais heureusement cela ne s'est pas fait !

En fait, pourquoi avez-vous accepté la proposition de Gakken **?**

Quel spécialiste des effets spéciaux résisterait à un film sur un voyage vers le soleil ? Même si **Solar Crisis** n'a pas eu la distribution qu'il méritait, il reste visuellement très beau. Je crois que si le film avait été distribué proprement, on aurait obtenu une nomination aux Oscars. **Solar Crisis** avait besoin d'un réalisateur important et d'une star pour attirer l'attention d'un gros distributeur. Nous concernant, il fallait finir le film pour une date fixée de sortie japonaise qui correspondait à un événement dont je ne me rappelle plus. Ce rush a occassionné des dépenses supplémentaires, et d'un budget initial de 16 millions de dollars, on est passé à 26 millions. Une somme négligeable par rapport à ce que l'on voit à l'écran.



A bord de l'Helios, l'équipage observe, via un hologramme, l'éclat solaire qui menace de détruire la Terre.

Ici et là, on peut pourtant lire que ***Solar Crisis*** **a coûté entre 35 et 43 millions de dollars...**

C'est ridicule ! Le film a coûté 26 millions de dollars.

Avec les scènes additionnelles ?

Absolument.

Quelle a été la partie du budget consacrée aux effets spéciaux ?

Environ 10 millions de dollars. Cet aspect budgétaire du film est intéressant. Quand j'étais au Japon pour travailler avec le premier scénariste pressenti, *Gakken* a organisé une grosse fête pour le lancement du film. Toute la presse était invitée, et les responsables ont annoncé que le budget de **Solar Crisis** serait de 60 millions de dollars. Je savais qu'ils n'alloueraient jamais cette somme pour la réalisation du film, mais l'info a évidemment été reprise aux Etats-Unis par le magazine *Newsweek*, qui comparait les 60 millions de **Solar Crisis** aux 20 millions nécessaires à Steven Spielberg pour **Rencontres du Troisième Type**. Comme les responsables de *Gakken* m'avaient demandé de produire **Solar Crisis**, cette annonce a eu le don de m'énerver : on n'annonce pas 60 millions lorsqu'on n'en investi que 16. J'ai donc obtenu une rallonge de 10 millions de dollars.

Il est très dur de savoir qui a fait quoi sur ***Solar Crisis.*** **On a même lu que vous aviez réalisé le film...**

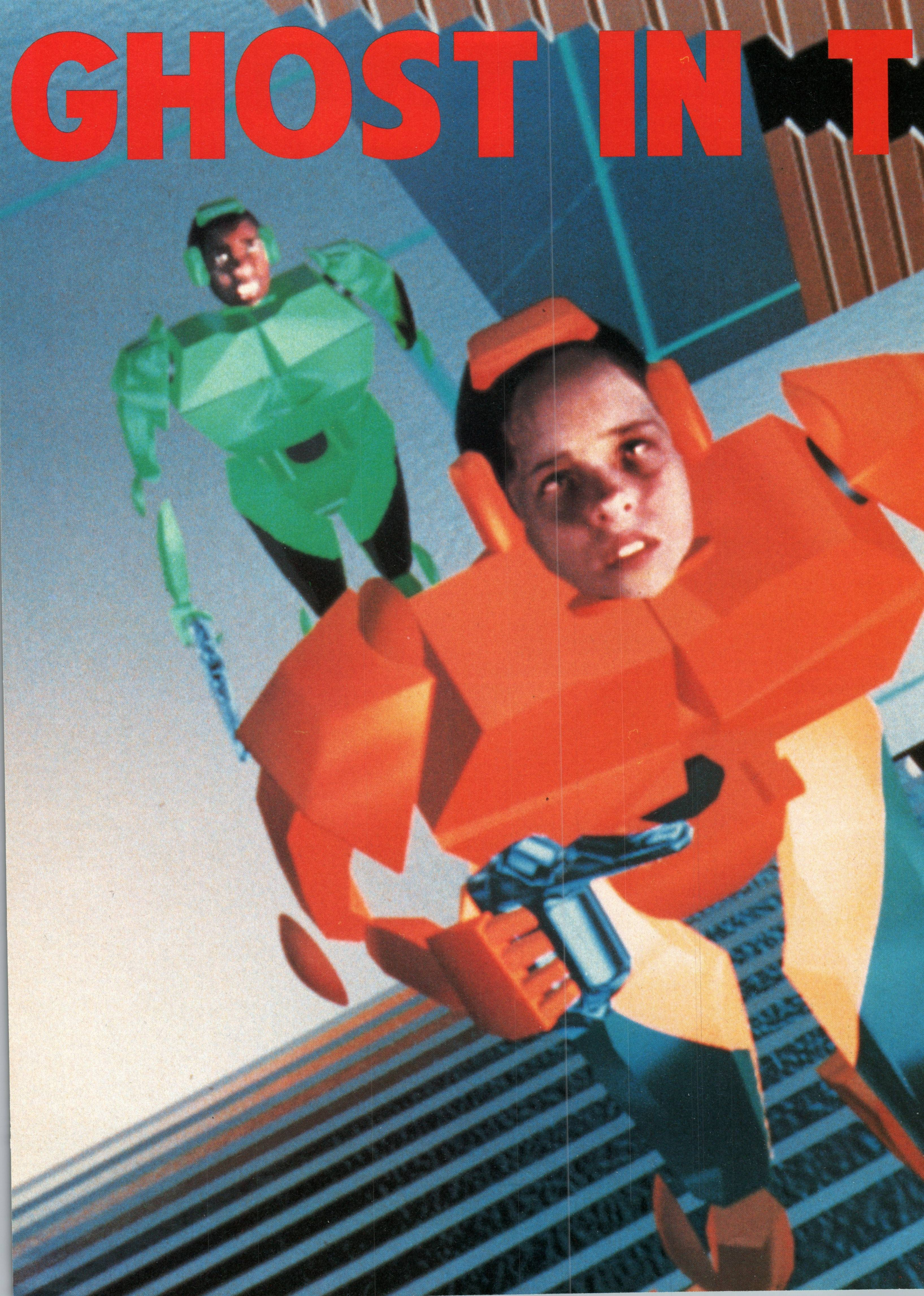
C'est faux ? Où avez-vous lu ça ?... **Solar Crisis** est un film bizarre. Le réalisateur a demandé à ce que son nom ne soit mentionné nulle part, il y a eu beaucoup de disputes...

Et ?...

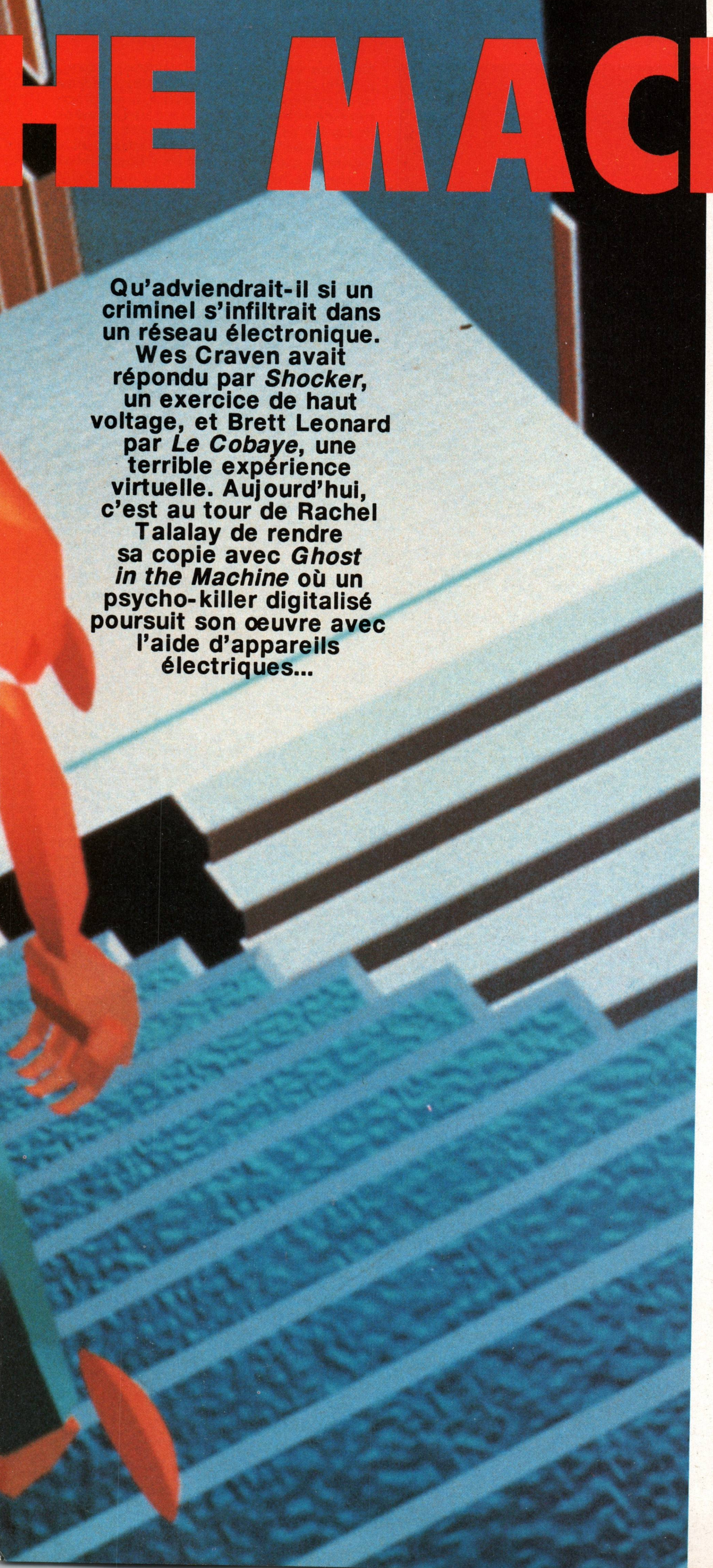
Ecoutez, chaque film a son linge sale, et parfois on n'a pas envie de le sortir du placard.

Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH**

GHOST IN T



HE MACHINE



Qu'adviendrait-il si un criminel s'infiltrait dans un réseau électronique. Wes Craven avait répondu par *Shocker*, un exercice de haut voltage, et Brett Leonard par *Le Cobaye*, une terrible expérience virtuelle. Aujourd'hui, c'est au tour de Rachel Talalay de rendre sa copie avec *Ghost in the Machine* où un psycho-killer digitalisé poursuit son œuvre avec l'aide d'appareils électriques...

Le cinéma américain demande sans cesse de nouveaux méchants, surtout le fantastique dont les psychopathes constituent l'inépuisable fonds de commerce. Le cybernétique Job du **Cobaye** ayant titillé les imaginaires par la nouveauté de ses formes virtuelles et un psyché tenté par une identification avec Dieu en personne, les producteurs concurrents ne peuvent demeurer inertes. Selon eux, dans le courant électrique, dans les puces des ordinateurs, dans les circuits intégrés se trouvent la relève de Freddy, Jason et autre Michael Myers, c'est-à-dire des vilains high-tech méprisant ouvertement les armes dont abusaient leurs méritants aînés. Exit donc les couteaux, haches, intruments contondants, exit les machettes, pelles, râteaux. Des outils préhistoriques en comparaison des possibilités de la nouvelle génération. Possibilités aussi infinies que l'informatique s'est répandue. Dans le **Cobaye**, CyberJob en fait l'éclatante démonstration. Au tour maintenant de Karl Hochman, alias le tueur à l'agenda. Secoué et brutal, celui-ci utilise les calepins pour dresser la liste de ses victimes. Méthodiquement, il barre les noms. Ses motifs ? Pour le moins nébuleux, le scénario de **Ghost in the Machine** se montrant évasif sur la question. Employé dans un magasin d'informatique, spécialisé dans la réparation du matériel, Karl Hochman sort comateux d'un spectaculaire accident de la circulation. Immédiatement hospitalisé, en piteux état, il est placé, pour diagnostic, dans un scanner dernier cri. Au moment même où les rayons doivent faire leur office, un violent orage frappe la centrale électrique située non loin de là. Le gigantesque court-circuit se répercute sur le scanner au sein duquel Karl Hochman repose. Littéralement digitalisé, avalé par la machine, le psychopathe agonisant survit. Mieux, il gagne en vitalité. Désormais détenteur d'un pouvoir illimité, il peut sans restriction parfaire son oeuvre. Il reprend donc les coordonnées des relations amicales et professionnelles de Terry Monroe (Karen Allen), une divorcée essayant d'endiguer la passion trop dévorante de son fils pour les jeux vidéo...

"*L'idée de **Ghost in the Machine** nous est venue après la lecture d'un article dans un magazine essentiellement consacré aux ordinateurs. Il évoquait un programme du nom de "Skeletton Crew" qui permettrait de pirater les computers des médias, d'entrer dans les consoles individuelles et d'en voler toutes les informations. Evidemment, les personnes ainsi piratées ne peuvent se rendre compte de cette violation de leur vie privée*". Qui tient ces propos ? William Davies, rédacteur d'un des scripts les plus calamiteux de ces dernières années, **Jumeaux**, dont la responsabilité revient également à son comparse William Osborne. "*Nous avons commencé à étudier le concept d'un virus informatique qui serait l'essence même du Mal, l'esprit d'un tueur psychopathe. Ainsi introduit à l'intérieur des ordinateurs, celui-ci tirerait le bénéfice des informations accumulées dans toutes les mémoires artificielles. Il pourrait également, via l'électricité, traquer ses victimes, les tuer comme il le souhaite, là où il le souhaite*". Là, du moins, où un appareil électrique fonctionne. Un four à

■■■



Le "dataman" Karl Hochman (Ted Marcoux) dans une de ses attaques électriques contre Terry Monroe (Karen Allen) et son fils.

■■■

micro-ondes, la bâche recouvrant une piscine, un simulateur d'accident de la route, un jeu d'arcade, une console... En fait, le moindre objet constitue une menace en puissance, autant d'atouts pour une horreur ménagère qui aura fait ses preuves dans **Le Démon dans l'Ile** de Francis Leroi et **Maximum Overdrive** de Stephen King.

"Nous avons toujours aimé la science-fiction et le fantastique. La possibilité de combiner quelque chose de nouveau, de moderne aux indéracinables histoires de fantômes nous a fascinés". On aimerait partager cet enthousiasme. Mais excepté ce mariage entre le traditionnel et le nouveau, le script de **Ghost in the Machine** ne vole vraiment pas très haut. Il accumule toutes les péripéties attendues, y compris les plus rébarbatives. Est-ce pour cela que le film traîne depuis un bon moment à l'état de projet sur le calendrier des producteurs ? *"Mon agent m'a envoyé le scénario de* **Ghost in the Machine** *après que j'aie tourné* **La Fin de Freddy**. *Il était alors la propriété de Gale Ann Hurd. J'ai bien aimé le script, malgré le fait qu'il paraisse daté : l'utilisation de l'ordinateur relevait tout simplement du pac-man. Peut-être est-ce pour cette raison que Gale Ann Hurd a cédé les droits du script de* **Ghost in the Machine***"* explique la réalisatrice Rachel Talalay. *"Si* **Ghost in the Machine** *n'a pas pris forme à l'époque, c'est également du fait de la sortie de* **Shocker** *de Wes Craven. A cause des quelques similitudes entre les deux histoires, nous ne sommes pas parvenus à convaincre un producteur. Pourtant, lorsque vous y regardez de plus près,* **Shocker** *et* **Ghost in the Machine** *partent dans deux directions différentes. Dans* **Ghost in the Machine**, *le tueur obéit dans ses agissements aux lois de l'informatique. Il n'est pas capable de sauter, de parler ; son seul moyen de rentrer dans une maison est d'utiliser une ligne téléphonique. Plus que* **Shocker**, *notre film décrit le dérèglement de ce que nous maîtrisons encore, la paranoïa de voir des objets usuels, banals, se retourner contre nous"* ajoute William Davies, justifiant ainsi le fossé qui sépare **Ghost in the Machine** de **Shocker**, vibrante histoire d'un condamné à la chaise électrique littéralement aspiré par les lignes à haute tension dont il devient le dangereux passager.

Voilà donc Rachel Talalay, précédemment chargée d'enterrer Freddy dans un final provisoire, aux commandes de ce thriller mêlant science-fiction et psycho-killer. Elle revoit d'emblée le script de manière à ne pas dépayser totalement les spectateurs de **Terminator 2**. Influencée par le personnage de John Connor, elle transforme radicalement le gamin de **Ghost in the Machine**. De 7 ans, trouillard et pleurnichard dans le manuscrit original, Josh devient un téméraire génie en herbe de l'informatique âgé de 13 ans. Un vrai duplicata de John Connor ! Mais ce sont surtout les multiples détails concernant l'informatique qui mobilisent l'intérêt de Rachel Talalay. *"Il y a trois ans, vous dépensiez des sommes considérables pour aboutir aux effets spéciaux de* **Terminator 2**, *aujourd'hui, vous avez votre programme de morphing à domicile pour 600 francs.* **Ghost in the Machine** *prend en compte cette spectaculaire évolution des choses. Il prolonge également de manière extrême la colère que vous éprouvez lorsque votre carte bancaire est avalée par un distributeur. Lorsque vous téléphonez pour manifester votre mécontentement, vous avez affaire à un ordinateur. Et si jamais vous parvenez à obtenir une personne en ligne, celle-ci vous répondra : "Mais l'ordinateur dit que..." ! Cette situation, Terry Monroe la vit à plusieurs reprises dans* **Ghost in the Machine**". Ah, les vicissitudes du monde moderne, de la technologie en roue libre... A croire que Rachel Talalay aimerait rendre un grille-pain aussi terrifiant que le tyrannosaure de **Jurassic Park** ! En fait, le film voudrait être aux ménagères de l'an 2000 ce que **Les Dents de la Mer** fut pour les petits baigneurs. Le producteur, Paul Schill, remonte quant à lui plus loin dans le comparatif. *"Selon moi,* **Ghost in the Machine** *est la version électronique des* **Oiseaux** *d'Alfred Hitchcock qui parvient à rendre tout pigeon suspect !* **Ghost in the Machine** *reprend les mêmes principes à la base du film d'Hitchcock. Après, vous ne rentrerez plus dans votre cuisine avec la même insouciance. Four à micro-ondes et grille-pain prennent tout particulièrement une nouvelle signification"*. Seuls moyens de circonscrire la menace à la source : revenir à la bonne vieille gazinière de mémé et aux grillades au coin du feu. Les charmes de **La Guerre du Feu** contre les débordements virtuels de la technologie !

"Le principal défi de **Ghost in the Machine** *tient à l'invention totale d'un monde qui n'existait jusqu'à présent que dans l'imagination des cinéastes"* annonce Paul Schiff. Ce "monde" passe par les effets spéciaux, point fort du film de Rachel Talalay, pour ne pas dire son seul et unique intérêt. *"C'est à Richard Hollander et à sa compagnie,* VIFX, *que nous avons confié la tâche d'élaborer un univers artificiel totalement neuf, et surtout l'aspect de Karl Hochman devenu virus informatique. Je me suis assuré les services de VIFX car la séquence du jeu vidéo de* **La Fin de Freddy** *était une vraie réussite"* ajoute Rachel Talalay. Exact, cette scène avait le mérite de sauver les meubles ! Dans **Ghost in the Machine**, c'est une tout autre paire de manches : de la réussite du tueur avalé par l'ordinateur dépend la viabilité du film. A ce niveau, Richard Hollander et son équipe se surpassent, donnant au psychopathe, dans l'ultime étape de sa métamorphose, un look inédit à l'écran, y compris dans **Le Cobaye**. *"Dataman, car c'est ainsi que nous le nommons, est un corps en constant mouvement, un corps fait de milliers de particules, roulant sur elles-mêmes, se heurtant. Nous avons tenté, à travers lui, de réinventer la texture du fantôme tel qu'il apparaît généralement à l'écran, son côté impalpable, translucide. Ainsi, en suivant cette logique, lorsque vous frappez Karl Hochman violemment, les particules de son corps se dispersent pour se réunir quelques secondes après le choc. Cette créature-là n'est absolument pas un solide"* précise Richard Hollander. Pas plus solide que le T-1000 de **Terminator 2** dont Karl Hochman se rapproche énormément. Il en est la version granuleuse, des espèces de gellules rouges remplaçant le métal liquide. *"Ces effets spéciaux, nous les avons intégrés dans* **Ghost in the Machine** *de la même façon que les oiseaux dans le film d'Hitchcock, où il n'y a que deux ou trois scènes les mettant en scène. En adoptant cette stratégie, en ne dévoilant pas trop votre jeu, vous obtenez un bien meilleur résultat, la tension est d'autant plus forte. Ainsi,* **Ghost in the Machine** *n'est pas vraiment un film d'horreur : c'est un film incluant quelques séquences horrifiques"*.

Que les mères de famille se rassurent donc, le film de Rachel Talalay se montre relativement soft rayon horreur. Soucieuse d'épaisseur psychologique, la réalisatrice veille au grain pour ne pas sombrer dans le travers qu'elle reproche à **La Fin de Freddy**, à savoir une overdose d'effets spéciaux et des personnages rachitiques. *"Sur le plateau de* **Ghost in the Machine**, *j'ai vraiment passé du temps à diriger les comédiens. Rien à voir avec* **La Fin de Freddy** *où je devais impérativement mettre en images 6 ou 7 pages de dialogues par jour. Ici, le chiffre tombe à 3. Il y a vraiment moyen de faire du bon boulot, de surveiller le pourcentage de scènes à effets spéciaux"*. Bon boulot réellement ? Petit budget pour une major hollywoodienne (13 millions de dollars), **Ghost in the Machine** n'est sûrement pas le grand thriller high-tech qu'il souhaitait être. Conçu comme un croisement entre **Wargames** et un **Freddy** quelconque, avec une large rasade de **Cobaye** pour que la mayonnaise prenne, **Ghost in the Machine** se court-circuite dans les stéréotypes, les clichés, les scènes de meurtres voulues originales mais guère impressionnantes. Finalement, ce croquemitaine new-age, ce Hannibal Lecter électronique, ne se hisse jamais au niveau de ses illustres prédécesseurs, plus rustiques sans doute, mais autrement plus effrayants. Moralité : il ne suffit pas de bombarder un script insignifiant de puces informatiques pour que naissent les archétypes du psychopathe de l'an 2000 !

Cyrille GIRAUD

USA. 1993. Réal.: Rachel Talalay. Scén.: William Davies et William Osborne. Dir. phot.: Phil Meheux. Mus.: Graeme Revell. Effets spéciaux : VIFX (optiques), Tony Gardner (maquillages). Prod.: Paul Schiff pour 20th Century Fox. Int.: Karen Allen, Chris Mulkey, Ted Marcoux, Will Horneff, Jessica Walter, Nancy Fish... Dist.: 20th Century Fox. Dur.: 1 h 44. Sortie prévue en avril 1994.



Vampirisé, Shagal (Alfie Bass) continue de courtiser la servante Magda (Fiona Lewis).

le film décrypté

LE BAL DES VAMPIRES

Avant **Frankenstein Junior**, **Le Bal des Vampires** s'essaye déjà en 1967 à l'exercice parodique. Coupant les ponts avec le sérieux de ses premiers courts et longs métrages, Roman Polanski se rit des productions *Hammer* de l'époque. Encore une fois, le respect des conventions permet l'explosion du genre...

"*Avec mon ami scénariste Gérard Brach, dès le début, avant même d'inventer l'histoire, il y a eu l'idée de la neige... C'est venu en faisant du ski. A part le cinéma, le ski est la seule chose qui m'intéresse, je pourrais ne jamais m'arrêter d'en faire, c'est une fascination qui doit remonter à mon enfance. Il y a ce contact magique, nostalgique avec la nature, et cette sensation de liberté, l'ivresse de la vitesse, l'impression de presque voler*". Ainsi parle Roman Polanski de la prime genèse du **Bal des Vampires**, un film qui marie donc avec bonheur les deux passions du réalisateur. Au cinéma en général et au ski, il faut évidemment ajouter les **Dracula** de la *Hammer* avec Christopher Lee et Peter Cushing, que Roman Polanski et Gérard Brach se sont amusés à fustiger à l'époque. "*Il y avait longtemps qu'avec Gérard nous voulions faire un film sur les vampires, depuis l'époque où nous allions voir tous ces films anglais qui se voulaient horrifiants et qui faisaient hurler de rire des salles entières. On se disait : "Pourquoi ne pas faire un film d'horreur volontairement comique ?". J'avais envie de faire* ***Le Bal des Vampires*** *en tant que spectateur*". Les films évoqués par Polanski ? Notamment **Le Cauchemar de Dracula** (1958), **Les Maîtresses de Dracula** (1960) et **Dracula, Prince des Ténèbres** (1965), tout trois signés Terence Fisher... Des classiques paraît-il aujourd'hui intouchables : avouez que vous les trouvez sympathiques quoique passablement ennuyeux, plutôt répétitifs, assez poussiéreux, solidement plaqués à leur date de réalisation, et les gardiens de la mémoire fantastique vous lanceront un "petit con" coupant court à toute discussion (entre Gipépé et votre serviteur, c'est en tout cas à peu près comme ça que ça se finit !). Bref, au beau milieu de cet âge d'or du fantastique anglais, Roman Polanski ose une parodie qui oscille entre l'hommage (discret) et la farce (énorme). Le culot monstre du réalisateur jouera autant pour lui - âgé de 27 printemps, **Le Bal des Vampires** est toujours rafraîchissant - qu'il lui jouera de mauvais tours - le film fut massacré par le distributeur américain !

"Homme de science d'une vaste érudition, théoricien génial mais hélas méconnu, le professeur Abronsius avait tout abandonné pour se consacrer corps et âme à ce qu'il considérait comme une mission sacrée. Il avait même perdu sa chaire à l'Université de Koenigsberg où, pendant longtemps, ses collègues l'avaient surnommé : le cinglé !". Voilà comment Alfred, en voix off, définit son mentor, le professeur Abronsius, alors qu'il se dirigent vers une auberge transylvanienne. Leur traîneau parcourant des paysages enneigés ne tarde pas à rameuter des loups qu'Alfred écarte difficilement à coups de parapluie pendant qu'Abronsius dort. Le vieil homme de science a bien du mal à supporter la température ambiante : en fait, il est littéralement congelé ! Cette visite en Europe centrale ne s'annonce pas sous les meilleurs auspices.
Après un générique où le célèbre lion de la *Metro Golwyn Mayer* cède sa place dans le logo à un malicieux vampire crayonné, et un plan jouissif partant d'un cratère de lune et englobant progressivement tous les éléments du paysage (une technique encore utilisée dans le dessin animé), cette première scène pose les bases du **Bal des Vampires**. Elles sont inébranlables. Il y a d'abord une histoire simple, vieille comme le genre, une épure en deux parties : l'auberge et le château. Dans l'auberge tenue par le coureur Shagal et sa lourde femme, le Professeur Abronsius remarque entre autre des centaines de gousses d'ail. Une preuve de l'existence des vampires que vient conforter l'arrivée de Koukol, le bossu du château voisin venu faire provision de cierges ! Pendant ce temps, Alfred courtise avec la timidité qui le caractérise la fille de Shagal, Sarah. Lorsque celle-ci est enlevée par le vampire Von Krolock, Abronsius décide d'agir. Alfred et lui se rendent au château, à ski bien sûr (retour à la case départ !).
Là, accompagnés par Koukol, ils font la connaissance du Comte Von Krolock et de son fils Alfred (un vampire de la jaquette). Malgré leur accueil poli, Abronsius est déterminé à anéantir les vampires, mais le pleutre Alfred ne se résoud pas à leur transpercer le cœur, préférant partir à la recherche de Sarah. Alors que l'heure du bal des vampires est proche, Abronsius et Alfred doivent convaincre Sarah de s'échapper en leur compagnie...
A l'image de Gene Wilder et Mel Brooks dans **Frankenstein Junior**, Polanski et Brach se garde bien de "jouer les malins" dans l'écriture, la structure et la progression dramatique du **Bal des Vampires**. La parodie, c'est du cinéma. La bonne parodie, c'est du bon cinéma. Le bon cinéma, c'est d'abord une bonne histoire. Un air connu !

Seconde base solide du **Bal des Vampires**, un humour souvent à plat qui puise ses gags dans les productions *Hammer* et les prolonge avec une logique de spectateur blagueur. Des blagues de potache, de cancre qui ne peut s'empêcher à la vision d'un film pas captivant d'imaginer instantanément sa propre parodie et de le souffler dans l'oreille de son pote. "*Un film de spectateur*" expliquait Polanski, avec un humour de spectateur donc. Selon le degré d'amour porté aux **Dracula** de la *Hammer*, on appréciera donc un humour d'une parfaite cohérence, avec sourires complices à la clé, ou on grognera devant cette suffisance certaine dans l'art d'être supérieur à son modèle !

Car voilà, malgré ses personnages caricaturaux (versant drôle des caricatures de la *Hammer*), malgré ses gags "à la con" (le vampire homo, le vampire juif, les dialogues à double sens...), malgré sa décontraction insolente, **Le Bal des Vampires** est un grand film... de vampires ! Dernière base du film, la plus importante : une maniaquerie et une richesse visuelles que jamais film du genre n'avait pu se payer. "*Le scénario du* ***Bal des Vampires*** *décrivait très précisément les décors, par rapport au mouvement des scènes, à l'action. Pour la première fois, j'avais les moyens nécessaires et, en face de moi, un grand artiste, Wilfrid Shingleton* (aux décors donc, NDLR). *En voyant ses esquisses, les aquarelles qu'il me présentait, je voyais déjà ce que serait l'atmosphère du film. On faisait des maquettes avec une absolue logique topographique. Pour la scène où Alfred est poursuivi par le vampire homosexuel, le décor a été construit sur mesure pour le gag final*". Ce souci du détail, on le retrouve dans pratiquement tous les plans : ce sont des visages rougis par le froid, des chandeliers dégoulinant de cire, des toiles d'araignée tenaces, une sacoche qui dévale un chemin tortueux en restant dans le cadre, comme téléguidée par Polanski lui-même... C'est aussi ce château dont chaque coursive, chaque créneau est situé dans l'espace, dans un cinémascope somptueux... C'est cette caméra portée sur une épaule molletonnée qui inaugure l'invention de la steadycam... Question : en imaginant un drôle de "film de spectateur", Roman Polanski se doutait-il qu'il signerait un très important modèle de mise en scène ?

Vincent GUIGNEBERT

Le Bal des Vampires (The Fearless Vampire Killers, or Pardon me, but your Teeth are in my Neck). *Grande-Bretagne. 1967. Réal.: Roman Polanski. Scén.: Gérard Brach et Roman Polanski. Dir. phot.: Douglas Slocombe. Mus.: Krysztof Komeda. Prod.: Gene Gutowski pour Cadre Films/ Filmways. Int.: Jack Mc Gowran, Roman Polanski, Sharon Tate, Ferdy Mayne... Dur.: 1 h 47. Reprise actuellement à Paris au Champo.*





1 - La réunion annuelle des vampires dans le château du Comte Von Krolock : un bal d'anthologie.

2 - Le Professeur Abronsius (Jack McGowran) et son pleutre assistant Alfred (Roman Polanski).

3 - Le Comte Von Krolock (Ferdy Mayne) fond sur sa proie, la belle Sarah (Sharon Tate).

4 - Herbert (Ian Quarrier), le fils du Comte, aimerait bien avoir des atomes crochus avec Alfred !



DOUZIEME FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE

Du 11 au 26 mars 1994, va se dérouler à Bruxelles la plus importante manifestation consacrée au genre fantastique. Regard sur l'événement, avis des organisateurs et programme des réjouissances.

Créé en Mars 83, et parvenu aujourd'hui à sa douzième édition, le Festival du Film Fantastique de Bruxelles est devenu au fil des années la plus importante manifestation mondiale consacrée au cinéma fantastique. De par sa durée impressionnante, 16 jours, l'affluence de ses spectateurs, 43.500 entrées l'an passé, et aussi pour le nombre des films projetés en avant-premières, entre 50 et 90, suivant les diverses éditions. Pour mémoire, Avoriaz en diffusait environ 35, et le Festival de Paris à peine plus.

Le projet des organisateurs depuis sa première édition vise à présenter le plus large éventail possible de la production fantastique du moment, ceci au plus de gens possible et dans une convivialité tout à fait caractéristique de ce Festival.

D'autant que cette manifestation ne se cantonne pas à la stricte projection des films mais s'ouvre au contraire à diverses disciplines et activités axées autour du thème principal : nombreuses expositions, concours de maquillage ouverts à tous, animations théâtrales, peinture sur corps, rencontres publiques avec les invités, nuit du fantastique non-stop pour marathoniens avertis (en principe 4 ou 5 films dans la foulée avec récompense au petit matin : le petit déjeuner gratuit. Au programme cette année : **L'Armée des Ténèbres, Return of the Living Dead III, Chinese Ghost Story III** et **Stay Stuned**, non, pas le III, le 1 simplement), et aussi le désormais célébrissime et attendu Bal des Vampires, en costumes et falbalas, prétexte à des rencontres surprenantes et à un dépaysement visuel assuré (cette année, prévu le 12 mars à minuit, avec concours primé du meilleur costume).



Travail d'Inneke Hulluart, lauréat du concours de peinture sur corps 1993.

BRUXELLES 94

Du 11 au 26 mars, à l'Auditorium du Passage 44, plus de 70 films sont au rendez-vous, avec cet exploit devenu presque impossible aujourd'hui, quand on connaît la conjoncture cinématographique, de contenir la production américaine en dessous d'un quota de 50% de la sélection totale.

Depuis 1991, le Festival s'ouvre aussi au thriller, pour l'intégrer à son intitulé l'année suivante. Aujourd'hui, le genre est représenté à travers une section de 17 films, dont **L'Ecureuil Rouge, True Romance, Blue Ice** (Russel Mulcahy), **Blind Side** (Geoff Murphy), **Fatal Instinct, The Wrong Man** (Jim McBride) ou **Trauma** (Dario Argento).

Certains films, tels **Robocop III, The Dark Half,** ou **L'Ecureuil Rouge** sont déjà sortis en salles chez nous, mais il s'agit d'avant-premières bruxelloises, d'où leur place dans la sélection.

On note aussi la présence d'une dizaine de films passés à Gérardmer (pour ces titres, voir notre précédent numéro), dont le très visuel et poétique **Jiang-Hu**, de Ronny Yu, Grand Prix de ce Festival.

Egalement, le souci d'éclectisme, voire de prosélytisme, permet de faire participer les fantasticophiles juniors à la fête grâce à une programmation "Jeune Public" tout spécialement prévue pour eux. Avec notamment, cette année **Dark Crystal, Labyrinthe, Noël chez les Muppets, Edward aux Mains d'Argent, La dernière Licorne, Le Petit Cheval Bossu** et **Alice au Pays des Merveilles**, la version de *Walt Disney*. Une plaisante façon d'occuper les enfants pendant que les grands se défoulent, avec la promesse virtuelle de sauter prochainement les étapes, telles les catégories dans les combats de boxe.

La section rétrospective se consacre au mythe vampirique avec les deux **Nosferatu** (Murnau et Herzog), le **Dracula** de Tod Browning, ainsi que celui de Francis Ford Coppola, et **Innocent Blood** de John Landis. Par ailleurs, la série T.V. se voit aussi à l'honneur avec la diffusion tout au long du festival des 17 épisodes du ***Prisonnier***.

Un menu gargantuesque qu'il faut aborder dans le détail pour en évaluer la richesse et la diversité. Tout cela sans compter les 40 courts métrages fantastiques en compétition.

Parmi les invités, ont répondu présent Brian Yuzna, George Romero, Ronny Yu, Russel Mulcahy, Nick Allder (président du jury maquillage), Denis Granier Deferre, John Lafia (**Man's Best Friend**), Percy Adlon, ainsi que la chanteuse Kate Bush (aïe, aïe, aïe !) venue présenter son premier film, **The Line, the Cross and the Curve**. D'autres personnalités sont attendues dont les confirmations ne sauraient tarder.

Enfin, le Jury de ce douzième festival se compose de Raoul Servais (auteur, entre autre, de l'étonnant court métrage **Harpya** primé en de nombreux festivals), Joss Ackland, Juan Luis Bunuel, Hippolyte Girardot, Frank Henenlotter, Lio et Jack Sholder.

FILMS EN COMPETITION

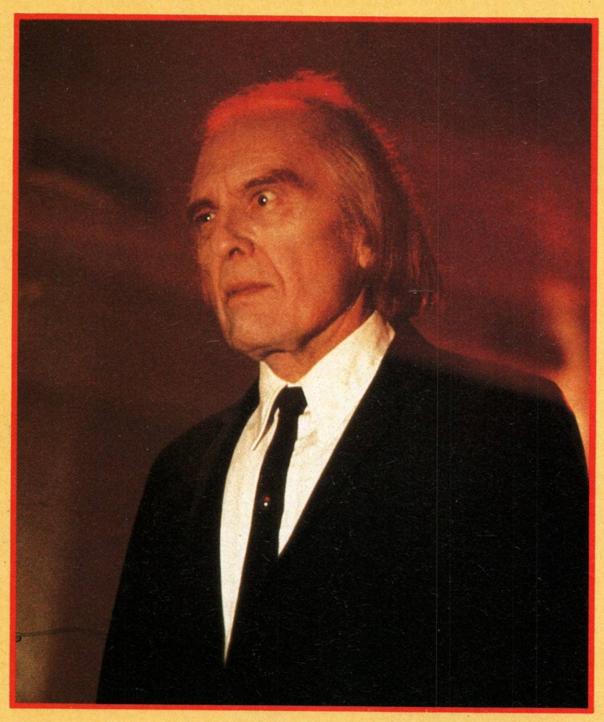
Frauds - Stéphan Elliott
The Club - Brenton Spencer
Jiang-Hu (Between Love & Glory) - Ronny Yu
Cronos - Guillermo del Toro
When Pigs Fly - Sara Driver
Jack Be Nimble - Garth Maxwell
Ful Moon over Belgrade - Dragon Kresoja
The Premonition - Rumle Hammerich
Ghost in the Machine - Rachel Talalay
Man's Best Friend - John Lafia
Return of the Living Dead III - Brian Yuzna
Silent Tongue - Sam Shepard
Slaughter of the Innocents - James Glickenhaus
Younger and Younger - Percy Adlon.

RETURN OF THE LIVING DEAD III, pour public averti, DARK CRISTAL, l'initiation au fantastique du jeune public et JIAN-HU (ci-contre)...





DE SCIENCE-FICTION & THRILLER DE BRUXELLES



Angus Scrimm dans PHANTASM III

FILMS HORS COMPETITION

The Dark - Craig Pryce
Coma - Denis Granier Deferre
The Magic Crane - Benny Shan
Lza Ksiecia Ciemnosci - Marek Piestrak
The Line, the Cross and the Curve - Kate Bush
Secret Adventures of Tom Thumb - Dave Borthwick
Bon Appetit, Mama - Jonathan Wacks
Children of the Night - Tony Randel
The Dark Half (La Part des Ténèbres) - George Romero
Freaked - Alex Winter et Tom Stern
Jason goes to Hell : the Final Friday - Adam Marcus
Badge of Silence : Maniac Cop III - William Lustig
Necronomicon - Brian Yuzna, Christophe Gans, Shu Kaneko
Phantasm III - Don Coscarelli
Philadelphia Experiment 2, Night of the Phoenix - S. Cornwell
Raven Dance - Jimmy Lifton
Warlock : the Armageddon - Anthony Hickox
We're Back - Dick et Ralph Zondag
12 : 01 - Jack Sholder.

Des renseignements complémentaires, et en particulier la grille des programmes, peuvent être obtenus auprès du Festival du Film Fantastique de Bruxelles, Avenue de la Reine, 144 - 1210 Bruxelles (Tél.: 32 (0) 2/ 242-17-23) ou directement à l'Auditorium 44, Bd. du Jardin Botanique, 44 - 1000 Bruxelles (Tél.: 32 (0) 2/ 218-27-35).

... toute la richesse d'une programmation multi-directionnelle.



Entretien avec Annie BOZZO
sélection, organisation

Comment a démarré la folle aventure du festival de Bruxelles ?

Nous nous occupions de Maisons de Jeunes et réalisions des rétrospectives sur le cinéma italien, le cinéma allemand, etc. Et puis un jour nous avons présenté "60 ans de Cinéma fantastique" à un public de 10.000 personnes ! Devant ce succès, et dans la mesure où cela correspondait à nos goûts, nous avons pensé à la formule actuelle du festival.

Et qui finance ?

Nous-mêmes, c'est-à-dire une association à but non lucratif, *Peymey Diffusion*, et également le public payant qui voit les films, ainsi que quelques sponsors fidèles. La région nous aide un peu aussi.

Combien êtes-vous pour réaliser tout cela ?

Nous travaillons à quatre, en principe, Gigi Etienne, Guy et Georges Delmotte et moi-même. Ceci, en amont, parce que sur le terrain nous disposons d'une sérieuse équipe de bénévoles.

Chacun de vous a-t-il sa spécificité propre, ou êtes-vous tous multi-tâches ?

Nous sommes tous plus ou moins polyvalents, mais pour rationaliser le travail, nous nous sommes tout de même définis des tâches afin d'optimiser les contacts, etc. Mais toutes les décisions se prennent en commun, surtout celles qui concernent l'orientation du Festival.

Et le public, vous le voyez plutôt tendance "Avoriaz", ou "Festival du Rex" ?

J'espère pouvoir dire que c'est un mélange des deux. Il me paraît plus enthousiaste qu'à Avoriaz. Les gens chahutent un peu les films qui ne leur plaisent pas. Il y a de l'ambiance, mais ça reste possible, nous n'avons jamais fouillé les gens à l'entrée ou connu des débordements. Les sacs de farine, les litres ou les couteaux dans les poches, tout ça, c'est pas chez nous.

Comment vous situez-vous par rapport aux autres festival de cinéma fantastique ?

Les autres festivals, Porto, Madrid, Sitges font une part de plus en plus restreinte au fantastique, ils s'ouvrent à d'autres genres. Avoriaz vient de disparaître, même s'il renaît par l'intermédiaire de Gérardmer. Je pense que Bruxelles reste comme un des rares véritables représentants du genre.

Mais pourtant, vous avez instauré récemment une section "Thriller"...

Oui, cela nous a paru évident au fil des années, dans la mesure où le thriller flirte sans cesse avec le fantastique. Voyez Argento, De Palma... Alors on a commencé avec des titres un peu "lisière", et puis la section s'affirme, déborde et a désormais sa place à part entière.

Vous n'avez pas de difficultés pour trouver autant de films chaque année, comment procédez-vous ?

Eh bien, nous lisons les revues corporatives, la presse spécialisée, *Mad Movies* par exemple, nous fréquentons tous les marchés du film, Milan, Los Angeles, Cannes, nous connaissons de mieux en mieux les producteurs et les réalisateurs, et puis parfois, on nous envoie directement les K7 !

Oui, ça épargne le déplacement, évidemment. Mais, comment voyez-vous l'évolution du genre à travers, aujourd'hui, 12 ans de sélection ?

J'entends dire "le fantastique ne va pas bien... Il y a moins de films, moins d'idées...". Ici nous ne sommes pas d'accord. Il y a encore plein de petites productions qui sont de très bonne qualité. Voyez **Necronomicon, Cronos, L'Ecureuil Rouge**, etc. D'autre part, les grands films sont toujours au rendez-vous : **Jurassic Park, Last Action Hero, Demolition Man** pour cette seule année. Nous sommes loin d'un constat d'échec. D'autant que les films qui marchent le mieux, pour aborder un terrain financier, sont souvent des films fantastiques. Mais les détracteurs du genre l'oublient souvent, ou oublient tout simplement que des films comme **Last Action Hero** et même, par exemple, **Roger Rabbit** participent du fantastique.

Y-a-t-il des films que vous avez écartés pour violence outrancière ou mauvais goût notoire ? C'est déjà arrivé ?

Oh, c'est plutôt les idées du film qui motiveraient son écart, plus que son visuel outrancier. Un thème ouvertement fasciste, par exemple, nous gêne davantage et irait à l'encontre de nos choix et de nos opinions. Dans le cas d'un film très gore, nous en discutons entre nous, et c'est surtout le niveau de qualité qui fait la différence.

Quelle est la capacité de la salle de l'Auditorium 44, et les films passent-ils plusieurs fois ?

Non, les films ne passent qu'une seule fois. Il y a 900 places et souvent nous refusons du monde, surtout pour les films en compétition qui sont souvent hélas "sold out" plusieurs jours avant leur séance, mais nous sommes néanmoins attachés à ce lieu, qui est un espace neutre, si vous voulez. Il ne s'agit pas d'une salle de cinéma traditionnelle. De plus, elle nous permet le volume nécessaire à nos expositions, à l'aménagement de nos concours maquillages, etc.

Voyez-vous déjà dans la sélection 94 la carrure d'un Grand Prix incontournable ?

Nous essayons d'offrir la programmation la plus compétitive possible, à travers sa diversité et la qualité des films. On présente aussi bien un **Younger and Younger**, de Percy Adlon, qui relève du merveilleux, ou **Return of the Living Dead III**, que nous aimons tous ici, mais totalement différent, **Silent Tongue**, de Sam Shepard, ou encore le poétique et très visuel **Jiang-Hu**, de Ronny Yu, lauréat justement du Festival de Gérardmer.
Donc, tout dépend de la sensibilité du jury, mais chaque film cité plus haut, dans son registre propre, me paraît avoir de bonnes chances. Pour notre part, nous avons déjà nos préférences, mais je ne vous les dirai pas. Il faudra attendre le 26 au soir !

Propos recueillis par **Jean-Pierre PUTTERS**

12e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE, DE SCIENCE-FICTION & THRILLER DE BRUXELLES

11-26 MARS 1994

FRANÇOIS BOURGEON











ASLK CGER
partner in film.










l'asbl Peymey Diffusion remercie pour leur appui:
Le Gouvernement provincial du Brabant
Le Commissariat Général aux Relations Internationales de la Communauté française de Belgique
Le Ministère de l'emploi et du travail et le Ministère des affaires économiques

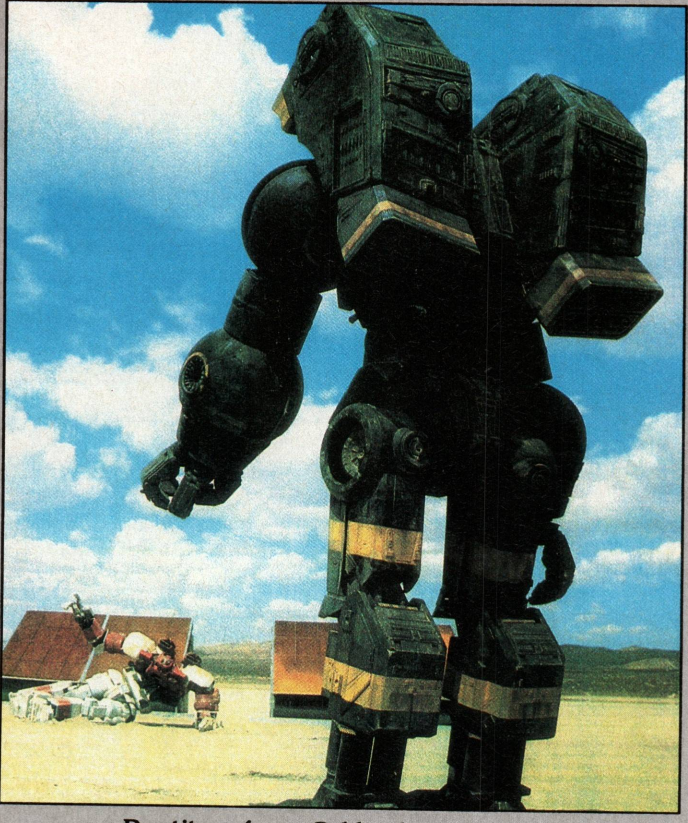
Met dank aan :
Het Ministerie van arbeid en tewerkstelling en het Ministerie van economische zaken
voor hun steun aan de vzw "Peymey Diffusion"

INFO: 02/241.50.95 • 077/23.00.44

vidéo et débats

par Marc TOULLEC

Pas un seul film fantastique sur les écrans de cinéma ce bimestre. Le désert, le néant. Pas un zombie, un mutant, un androïde, un vampire ne vient pointer. Par contre, ça se bouscule dans les rayons des vidéo-clubs, à tel point qu'une partie de l'actualité d'avril sera traitée dans le numéro de mai. Plus de vingt films (ou téléfilms) inédits en deux mois. Un record. Ce sont donc des suppôts de Satan, des psychopathes, des androïdes soit vampires, soit kickboxers, des robots géants, des prisonniers du temps, un Marquis de Sade sur le retour, qui forment le bataillon sur le pied de guerre. Entre gros nanars estampillés Z et séries B gouleyantes, vous n'avez que l'embarras du choix...

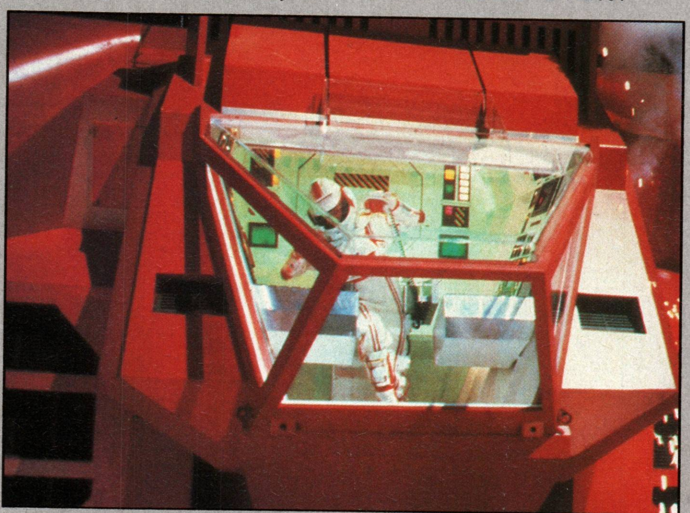


Des titans façon Goldorak se castagnent dans une série plus Z que B.

LES GLADIATEURS DE L'APOCALYPSE

En 1987, on attendait beaucoup des **Gladiateurs de l'Apocalypse**. Pensez donc, Stuart Gordon, encore couvert des lauriers de **Ré-Animator**, aux manettes d'une titanesque bagarre de robots géants. *"Nous nous sommes inspirés des aventures d'Achille dans l'Iliade, selon le concept du héros qui refuse la guerre. Il désire se retirer, mais tous veulent son retour. Il est ainsi confronté à ses propres démons"*. Avec l'aide du scénariste Joe Haldmenan, du graphiste Ron Cobb au design, Stuart Gordon, à l'origine motivé par les robots japonais de ses enfants, croyait dur comme fer à cette production *Empire*. Malheureusement, la maison de production de Charles Band fait banqueroute. Les sommes prévues pour boucler les effets spéciaux se volatilisent, mais il est vrai qu'une vingtaine de briques US a déjà été investie dans d'imposants décors. Du coup, **Les Gladiateurs de l'Apocalypse** demeure près de trois ans en l'état, inachevé. Lorsque *Empire*, devenu *Epic*, vient renflouer la barque, le projet s'oriente définitivement vers la série B fauchée, des pans entiers d'effets spéciaux initialement prévus demeurent à l'état de story-board, notamment les métamorphoses façon Goldorak des cyclopéens robots. Aujourd'hui, le film de Stuart Gordon ressemble fort à **Synthoïd 2030** et **Robot Wars** produits par la suite par Charles Band. C'est de la science-fiction kitsch, cadrée serré pour les scènes de foule, dont les protagonistes arborent des costumes ridicules. Au-delà d'une façade clinquante mais toc, on devine le potentiel originel du film, possibilités découlant de la Guerre Froide. *"Mais la Glasnost a fait vieillir le film en très peu de temps"* souligne Stuart Gordon. Ainsi, **Les Gladiateurs de l'Apocalypse** se situe au lendemain d'un conflit nucléaire. Toute guerre est définitivement proscrite ; les différends entre les deux blocs belligérants se règlent donc par l'intermédiaire de joutes entre des robots hauts comme des buildings. Pour déterminer la possession de l'Alaska, l'américain Achille et le cruel soviétique Alexander s'affrontent dans l'arène. L'empoignade tourne au drame lorsque Achille s'étale lamentablement sur les gradins : 300 spectateurs périssent. Traumatisé, Achille refuse, malgré les pressions, de reprendre du service tandis que l'androïde Athéna brigue son poste.
Si les effets spéciaux de Dave Allen valent aux **Gladiateurs de l'Apocalypse** de beaux moments de catch, les états d'âme d'Achille, la trahison de Tex et les quelques autres détails du scénario sont aussi volatiles que des bulles de savon. On se situe décidément à mille encâblures de la méga-production escomptée au départ.

***RoboJox**. USA. 1987. Réal.: Stuart Gordon. Int.: Gary Graham, Anne-Marie Johnson, Paul Koslo, Michael Alldredge, Jeffrey Combs... Dist.: PFC Vidéo.*



Le cokpit d'un des titans de métal : il a coûté très cher !



Un diable verdâtre serviteur du démon Maldoune !

UN WEEK-END D'ENFER

Une friandise ultra Z tournée avec les moyens du bord, dans les limites extrêmes de l'amateurisme. Se prenant très au sérieux malgré la présence d'une paire de ghoules gaffeuses, **Un Week-End d'Enfer** relate un culte étrange prenant pour cadre un bled perdu au fin fond des Etats-Unis. Là où avant l'arrivée de l'homme régnaient des créatures démoniaques, un trio de monstres hirsutes s'emploie à ramener le terrible Maldoune à la vie. Ils capturent donc des innocents qu'ils liquéfient dans le but de nourrir leur satanique divinité. Une demi-douzaine d'adolescents, attirés par des lumières bleues, tombent dans leur piège mais, aidés par une sorcière, ceux-ci donnent bien du fil à retordre aux suppôts du démon en leur piquant un médaillon capital à la résurrection de Maldoune. Ces derniers, en désespoir de cause, lèvent une armée de zombies pour les supprimer...
Désopilant tellement le réalisateur de cette série Z, malgré une bonne volonté évidente, rate systématiquement tous ses effets, s'attarde sur des maquillages approximatifs, sur le faciès vide de toute expression de comédiens hideux. Visiblement influencé par les entités innommables de Lovecraft, le "terrifiant" Maldoune constitue un croisement intéressant entre la carpette et l'orang-outang. La cerise sur le gâteau en somme.

***Curse of the Blue Lights**. USA. 1988. Réal.: John Henry Johnson. Int.: Brent Ritter, Bettina Julius, Kent E. Fritzell, Willard Hall... Dist.: PFC Vidéo.*

WARLOCK II

Le fils du diable revient, renaît des entrailles d'une playmate pour ramasser les quelques pierres sacrées qui feront de lui le maître du monde et marqueront l'avènement de Satan sur Terre. Depuis Wetersfield, 1641, le Warlock poursuit de ses maléfices les druides qui tentent de circonscrire son règne. Aujourd'hui, ce sont les adolescents Samantha Ellison et Kenny Travis qui peuvent, eux seuls, lui barrer la route au terme d'un apprentissage accéléré des sciences occultes. Alors qu'ils apprennent les rudiments de la magie, le Warlock, retrouvant une à une les pierres qui lui manquent, gagne du terrain. Sa puissance s'accroît...

Tâche ingrate pour Anthony Hickox de donner une séquelle au **Warlock** de Steve Miner. Mais le réalisateur de **Hellraiser 3** s'acquitte fort bien de cette mission, surpassant sans mal l'original. D'abord par un ton étrange, souvent sombre et cafardeux, des réminiscences des sciences occultes celtiques, un goût appuyé pour le bizarre et le tordu. Puis par des scènes de meurtres aussi cocasses que cruelles. Une péripatéticienne se fait arracher le scalp, un collectionneur d'objets d'art est métamorphosé en statuette digne de Dali, une couturière de renom voltige plusieurs centaines de mètres dans le vide avant de s'écraser aux pieds de ses mannequins, une naine expire dans le sarcophage d'une vierge de Nuremberg... Tout est à l'avenant, sanglant et surréaliste, jusqu'au délirant duel final, flirtant volontiers avec le western. Plus à l'aise que dans le premier **Warlock**, le froid Julian Sands mériterait bien une place de choix au panthéon des vilains du cinéma fantastique.

Warlock : The Armageddon. *USA. 1992. Réal.: Anthony Hickox. Int.: Julian Sands, Paula Marshall, Joanna Pacula, R.G. Armstrong... Dist.: PFC Vidéo.*



Le Warlock (Julian Sands) : un Satan trois étoiles à la poursuite de précieux rubis.

interview
ANTHONY HICKOX

Anthony Hickox est le digne fils de son père, feu Douglas **Théâtre de Sang** Hickox. Le fantastique coulant dans ses veines depuis toujours, Anthony Hickox s'impose de film en film comme un illustrateur fervent et respectueux du genre. **Waxwork, Sundown, Hellraiser 3, Full Eclipse**... Et maintenant **Warlock 2**, une séquelle qui ne s'imposait vraiment pas sur le papier, sinon pour des raisons bassement mercantiles. Sur la pellicule, Anthony Hickox lui donne une raison d'être, enrichit un matériau pas follement enthousiasmant à l'origine...

Il semblait bien hasardeux de tourner une séquelle à *Warlock*. Malgré son relatif succès, il ne s'agit pas d'un film qui bénéficie d'une réputation enviable...

Lorsqu'on m'a proposé de réaliser **Warlock 2**, je n'ai rencontré personne qui aimait le premier. Je me suis alors demandé le pourquoi de cette séquelle. Les producteurs m'ont répondu qu'ils désiraient monter le projet uniquement pour le pognon ! Je me suis penché sur le script pour m'apercevoir que ce personnage était en fait une aubaine pour un metteur en scène comme moi, qu'avec lui on pouvait tout se permettre. Malheureusement, le script n'était guère à la hauteur. Juste après **Hellraiser 3**, je m'y suis sérieusement mis, modifiant des passages entiers, resserrant les liens entre le Warlock et les deux adolescents désignés pour le combattre. Dans le premier jet du scénario, il n'y avait aucune intéractivité entre eux. La menace demeurait trop lointaine. En compagnie de Sam Bernard, j'ai également ajouté de nombreuses séquences à effets spéciaux impliquant le Warlock. J'avoue avoir quelque peu négligé le reste de l'histoire, mais on s'amusait tant à le suivre dans ses forfaits... Il y a des gens qui délirent sur **Warlock 2**, qui le comparent à du John Boorman. Moi, je travaille pour vivre et il m'est difficile de refuser une proposition...

La comparaison avec les films de John Boorman se justifie par les références à la mythologie celtique...

Oui, les druides et tout ça. Je me passionne pour cette culture, sans doute parce que je suis anglais. J'aurais apprécié renforcer cet aspect du film. Malheureusement, la cadence que nous devions adopter pour réécrire le scénario m'empêchait d'aller plus loin dans ce sens. Si j'avais rédigé **Warlock 2** dès le lancement du projet, il aurait certainement été plus proche des légendes celtiques. Actuellement, je suis en plein dedans. J'accumule des piles d'ouvrages, des documentaires en vidéo sur le sujet. J'aime l'étape de la recherche dans la préparation d'un film. Pour **Waxwork 3**, je me suis retapé tous les **Fantôme de l'Opéra**, tous les **Frankenstein** et films à fantôme de l'histoire du cinéma.

Dans la presse américaine, vous rapprochez *Warlock 2* du *Retour du Jedi*. Vous ne poussez pas un peu, là ?

Dans **Warlock 2**, je décris l'apprentissage de deux jeunes druides par leurs aînés qui leur enseignent le contrôle de pouvoirs surnaturels extraordinaires. A quelques détails près, c'est l'histoire de Luke Skywalker et du Yoda dans **Le Retour du Jedi**. D'ailleurs, j'ai dû éliminer quelques séquences pour éviter les ressemblances. Mais si vous vous concentrez sur les scènes du village mettant en scène les apprentis druides et leurs professeurs, vous obtenez quelque chose de similaire au **Retour du Jedi**.

Avant de passer à l'action, le Warlock lâche volontiers quelques plaisanteries bien ironiques. Est-ce là une façon de damner le pion à Freddy ?

Je n'ai en aucun cas tenté de démarquer les plaisanteries de Freddy Krueger. A vrai dire, j'ai tenté d'évacuer de **Warlock 2** le maximum d'humour. Cependant, les gens de *Trimark*, la maison de production, m'ont quelque peu freiné dans cette initiative ; ils craignaient que le film soit trop dur, trop sérieux. Devant cet obstacle, j'ai introduit une sorte d'humour très à froid, très anglais. Il donne au Warlock un flegme bien à lui. Autant Freddy et les autres psycho-killers tuent pour le plaisir, autant le Warlock tue parce que la condition humaine l'indiffère, parce qu'il se moque éperdument du monde. Il ne fallait surtout pas que le Warlock soit un farceur mais un type auquel toute morale est étrangère. Le Warlock possède une sacrée classe. Il est beau garçon, trouve toujours les mots justes avant de frapper. Selon moi, il personnifie un James Bond des enfers. Sur le plateau, Julian Sands se comportait un peu comme son personnage. Il ne parlait à personne, affichait le plus grand sérieux. Après tout, si on l'a engagé, ce n'était pas pour amuser la galerie !

Il semble que le jeu des références cinéphiliques provoque quelques scènes mémorables dans *Warlock 2*, non ?

Oui. J'ai tourné la chute de Joanna Pacula dans le vide car j'ai toujours rêvé de voir Superman lâcher Loïs Lane dans le ciel de Metropolis ! Je me suis empressé d'ajouter cette séquence au scénario original. J'aime cligner de l'œil à d'autres films. Normal car j'ai grandi en les regardant. Ainsi, lorsque Joanna Pacula traverse le toit et que des morceaux de verre la transpercent, je me suis ouvertement référé à **Suspiria**. J'emploie là exactement le même angle que Dario Argento. Tous les metteurs en scène pillent allègrement dans leur banque mémoire, dans les souvenirs qui nous accompagnent depuis notre enfance.

On croit savoir que le budget de *Warlock 2* n'est pas énorme. Pourtant, le résultat à l'écran trompe son monde...



Le Warlock et la druide Samantha (Paula Marshall) : un tête-à-tête tendu !



Je commence à avoir un sérieux problème avec les producteurs. Maintenant qu'ils savent que je peux tourner des films en apparence cossus malgré des budgets très réduits, il se disent : "On n'a pas de thunes. Faisons donc appel au fiston Hickox pour qu'il nous mitonne un film d'aspect riche avec trois fois rien". C'est exact que **Warlock 2** en montre plus qu'il n'a réellement coûté. C'était prémédité, dès le travail sur le scénario original, auquel nous avons ajouté des tas de séquences d'effets spéciaux en connaissant les limites de nos moyens. Nous avions prévu le coup en demandant au responsable des effets spéciaux de **Hellraiser 3** s'il serait possible de tout mettre en images grâce à l'ordinateur. Affirmatif. A la lecture du script, le producteur a voulu diviser par deux le nombre des effets spéciaux, mais nous l'avons convaincu que le recours à l'informatique, à la digitalisation, baisserait considérablement l'addition. Il suffit de redéfinir graphiquement un objet, de le rentrer dans l'ordinateur et de l'animer. Tout ça, vous pouvez l'obtenir en direct. En utilisant des effets spéciaux optiques classiques, vous confiez trois jours durant votre négatif à un laboratoire. Maintenant que nous avons fait les preuves de cette trouvaille sur **Warlock 2**, tous les petits budgets s'y mettent. Mais c'est là le versant idyllique du film. Sur le plateau, les pressions ont été terribles, jusqu'à instaurer une mauvaise ambiance. Après, le comité de censure s'en est pris à nous ; toutes les scènes violentes ont été laminées. Les coups de hache, par exemple, du Warlock sur R.G. Armstrong ont été réduits de 14 à 3. On ne comprend plus du tout ce qui se passe en fait. Heureusement, durant ma bataille contre les coupes sombres, j'ai reçu le scénario de **Full Eclipse**, une production du câble où j'ai pu tourner ce que je désirais sans risquer la moindre amputation.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(Traduction :
Didier ALLOUCH)

NIGHTMARE

Robert Freddy Englund dans un film de Tobe Hooper, ce n'était pas arrivé depuis **Le Crocodile de la Mort** en 1977. Entre deux **Freddy**, Robert Englund rentabilise au mieux son image de croquemitaine. Après le ringardissime **Danse Macabre**, le voici dans ce **Nightmare** décrit comme une rencontre de Ken Russell et de Dario Argento. *"A l'origine, le film était conçu comme une version terrifiante, violente, sexy et sadomasochiste des "Liaisons Dangereuses" prenant pour cadre le 18ème siècle. Le tournage devant se dérouler à Tel Aviv, nous avons adapté l'intrigue aux années 20. Du fait qu'il était extrêmement complexe de trouver des voitures d'époque, de reconstituer l'environnement du moment, la production s'est détachée de cet écrin proche d'Agatha Christie. Yoram Globus, le producteur, nous a alors convaincus de transplanter le scénario à notre époque, à Alexandrie"* témoigne Robert Englund. Mais il ne ne s'agit là que la dernière étape des ennuis rencontrés par **Nightmare** car, auparavant, le projet passa entre les mains de Gerry O'Hara et de Anthony Perkins. Seul à bord, Robert Englund suggéra Tobe Hooper en vue de sauver **Nightmare** du naufrage. Au réalisateur de **Massacre à la Tronçonneuse** d'apposer sa marque à cette histoire dont le méchant n'est autre que le divin Marquis de Sade et son digne descendant Paul Chevalier. Ce dernier poursuit l'œuvre de son ancêtre dans les boudoirs interdits d'Alexandrie. Tombe entre ses mains une jeune Américaine, Eugénie (bien sûr !), fille d'un archéologue pudibond. L'aristocrate Chevalier et sa maîtresse éduquent l'oie blanche pas si revêche que ça à leurs premières avances. Evidemment, lorsque les dépravés maléfiques forcent la dose, la belle, réincarnation de la courtisane qui livra jadis De Sade à la justice, se rebiffe. Pas vraiment une réussite. Tobe Hooper fait de son mieux pour injecter du malsain, du glauque, du déviant, dans un scénario s'agrippant vaille que vaille à Freddy Krueger. Bien que sa peu vertueuse Eugénie corresponde à l'héroïne de "La Philosophie dans le boudoir", le film se limite trop souvent à des effets faciles, à des séquences horrifico-érotiques sans vigueur, sans audace, encombrées de serpents phalliques, de saphisme prude et de peintures dorées. Du Ken Russell au bas de sa forme. La silhouette de Robert Englund, plutôt convaincant sous la perruque du Marquis, et son arme de prédilection, une lame coulissante, assurent la jonction commerciale obligatoire avec Elm Street.



Eugénie (Zoe Trilling) et Paul Chevalier (Robert Englund) : des rapports forcément sadomasochistes.

Nightmare ou Night Terrors. USA. 1992. Réal.: Tobe Hooper. Int.: Robert Englund, Zoe Trilling... Dist.: Delta Vidéo. (lire également article in M.M. 82)

TC 2000

Les noces du kickboxing musclé et de la science-fiction fauchée. Au lendemain de l'an 2000, la couche d'ozone ayant presque totalement disparu et la pollution empoisonnant l'atmosphère, les nantis ont élu domicile sous terre, à l'abri des Breakers, des barbares organisés en gangs. Des flics d'élite, les Trackers, se chargent d'endiguer leurs nombreuses tentatives d'intrusion. Après la mort de sa partenaire Zoey Kinsella et la transformation de celle-ci en TC 2000 X (un androïde 80 % humain et 20 % machine dont la mémoire ne revient qu'à grand peine), le policier destitué Jason Storm déniche un complot entre son supérieur et Niki Picasso, chef de la principale bande Breaker, un complot visant à la suprématie du monde du dessus...
Entre **Terminator, Mad Max 2** et **Highlander le Retour, TC 2000** mijote son modeste potage dont les ingrédients sont majoritairement plus proches des arts martiaux de série B que de la science-fiction, réduite ici à quelques décors d'usine et lasers de night-club. Ainsi, la "terminatrice" TC 2000 X, habillée façon dominatrice pour séances de sadomasochisme, pratique le coup de savate et de poing manière Van Damme. Les péripéties (combats, entraînement, seconds couteaux patibulaires) donnent de même dans les clichés post-**Kickboxer** et Billy Blanks ne rate jamais une occasion de montrer à quel point il est baraqué.



Une brigade spécialisée dans la protection d'une société hermétique.

USA. 1993. Réal.: T.J. Scott Int.: Billy Blanks, Bolo Yeung, Jalal Merhi, Bobbie Phillips, Matthias Hues... Dist.: TF1 Vidéo.

12 : 01 PRISONNIER DU TEMPS

Parti d'un court métrage de Jonathan Heap nominé aux Oscars, **12 : 01**, le long métrage, intervient après **Un Jour sans Fin**. Mais cela n'enlève rien à cette fascinante histoire de répétition du temps. Parce qu'il aura été victime d'un petit court-circuit au moment même où un accélérateur nucléaire s'ébranle, à minuit une précise, Barry Thomas revit les mêmes vingt-quatre heures dès le lendemain. Son calvaire de petit employé de bureau, martyrisé par une mégère, pourrait durer une éternité s'il ne s'était fixé un but : profiter de ces bégaiements du temps pour sauver de la mort la jolie scientifique Lisa Fredericks. Ses liens étroits avec l'accélérateur nucléaire et l'expérience du Dr. Thadius Moxley ne sont pas étrangers à son assassinat. D'un jour à l'autre, Barry Thomas devra s'ingénier à la convaincre du bien fondé de ses affirmations, rusant à partir des confidences et événements de la veille...
De ce scénario rocambolesque, d'une logique implacable toutefois, Jack Sholder se tire à merveille, clarifiant les situations, n'oubliant jamais le moindre point de repère dans la répétition. On pourrait s'y perdre, on s'y retrouve en fait facilement, malgré un tempo rapide, la frénésie qui agite le héros et un complot digne d'un film d'espionnage des années 70. Réalisé pour la télévision américaine, **12 : 01** aurait certainement été visuellement moins anonyme mis en images pour le grand écran, mais son inventivité parvient à effacer sa neutralité esthétique.

12 : 01 P.M.. USA. 1993. Réal.: Jack Sholder. Int.: Jonathan Silverman, Helen Slater, Martin Landau... Dist.: TF1 Vidéo.



Barry Thomas (Jonathan Silverman) : une course permanente contre le temps.



interview JACK SHOLDER

Plutôt rare ces derniers temps le réalisateur de **La Revanche de Freddy** et de **Hidden**. Plus de nouvelles après le thriller **Flic ou Rebelle** avec Kiefer Sutherland et Lou Diamond Phillips. Pourquoi ? Parce que, comme beaucoup de cinéastes de sa catégorie, la télévision par câble lui soumet des projets dignes du cinéma. Après les téléfilms *HBO* **Grand Tour** et **By Dawn's Early Light**, il ajoute à son actif **12 : 01**, une sorte de **Jour sans Fin** solidement charpenté.

Comment vous êtes-vous retrouvé aux commandes d'un scénario aussi dingue ? Vous nous avez habitués à des films narrativement plus traditionnels...

Une étrange histoire en vérité. Tout découle d'un contrat que l'on nomme dans le jargon hollywoodien "pay or play". Si le projet sur lequel vous travaillez n'aboutit pas, son producteur doit vous soumettre un autre film ou vous rémunérer comme si vous l'aviez tourné. C'est ainsi que **12 : 01** est intervenu après qu'un premier script avec *HBO* ait avorté. Déçu, je comptais alors passer la main dans la mesure où ma femme attendait notre premier bébé. J'envisageais de demeurer à ses côtés pendant la première partie de sa maternité. *HBO* m'a alors contacté pour me proposer le scénario de **12 : 01**. Au départ, cette proposition m'indifférait dans la mesure où le contrat précédent prévoyait que je sois payé malgré tout. J'ai néanmoins lu le manuscrit que j'ai trouvé formidable. Et j'ai craqué. Deux semaines avant le début du tournage, le bébé est venu au monde. **12 : 01** est donc un film que j'ai tourné par envie, avec des gens que j'apprécie, et non par intérêt.

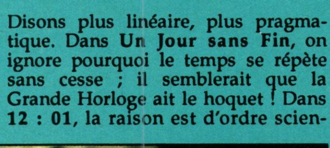
Avez-vous visionné le court métrage à l'origine de *12 : 01* avant d'entamer sa réalisation ? Vous en êtes-vous inspiré ?

Non, mais on m'a averti que le premier **12 : 01** était très différent du mien. Au départ, *New Line* voulait que Jonathan Heap soit le réalisateur, qu'il tourne la version longue et comique de son propre court métrage qui était sombre et déprimant. Puis la production s'est aperçue que *Columbia* préparait **Un Jour sans Fin**. Du coup, le projet fut mis au placard, vendu à la télévision qui ne s'est pas entendue avec Jonathan Heap. C'est à ce moment-là que l'on a fait appel à mes services. J'ai particulièrement apprécié la facette romantique du scénario, les détails comiques qui ne freinent pas l'efficacité du thriller...

D'un court métrage pessimiste traitant de l'aliénation d'un rond de cuir, *12 : 01* est devenu un thriller de science-fiction assez drôle dans ses péripéties...

Le court métrage dure quinze, vingt minutes. Et ce n'est pas le même jour qui se répète éternellement, mais la même heure. Différence notable : le court métrage part de midi une, mon film de minuit une. Cela change tout ! Le héros de Jonathan Heap vit une situation cauchemardesque ; il est littéralement coincé entre 12 et 13 heures, sans possibilité de s'évader de cette spirale temporelle. Cela le rend malade, à tel point qu'il se suicide. Le long métrage part d'un concept identique, mais nettement plus optimiste. **12 : 01** traite de l'espoir que nous développons tous de revenir sur les événements passés pour les influencer de façon positive. "Comment obtenir une seconde chance ! Comment puis-je modifier mon destin ?" sont des questions que posent le film.

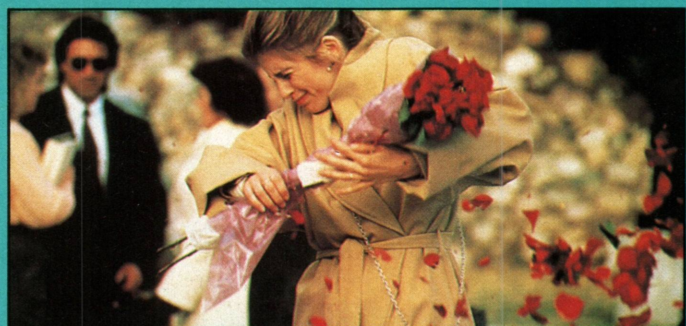
Vous êtes nettement plus moral que Jonathan Heap, moins enclin à conclure un film par le suicide de son principal protagoniste...



Disons plus linéaire, plus pragmatique. Dans **Un Jour sans Fin**, on ignore pourquoi le temps se répète sans cesse ; il semblerait que la Grande Horloge ait le hoquet ! Dans **12 : 01**, la raison est d'ordre scientifique. Plutôt que de passer sous silence le pourquoi de ce jour sans cesse répété, j'ai veillé à présenter des transitions toujours différentes. J'ignore pourquoi exactement. Peut-être parce que Barry Thomas supporte de plus en plus mal les caprices du temps. La première fois, les sons s'arrêtent et les étoiles semblent bouger. Il s'agit là d'une référence à la théorie d'Einstein sur l'espace-temps. La deuxième, lorsque Barry Thomas se retrouve en prison, l'horloge se déforme, paraît fondre comme la montre du tableau de Dali. A la troisième transition, j'ai fait défiler la journée à l'envers comme si elle était aspirée dans un trou noir. Ces détails évitent une trop grande monotonie.

Mettre en images un script fonctionnant sur la répétition, les petits riens qui finissent par devenir envahissants, doit constituer un boulot sacrément minutieux pour un cinéaste, non ?

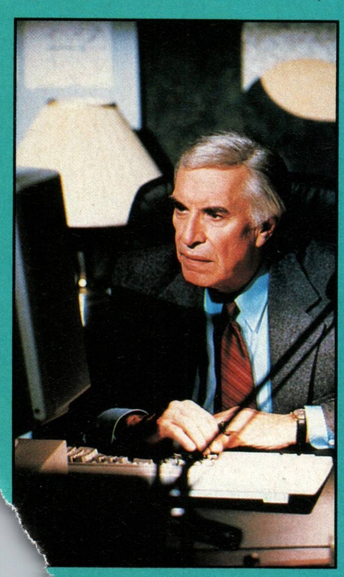
Les difficultés étaient nombreuses. D'abord, parce que le film touche à des genres très différents, il fallait que je repère la tonalité juste, comme je l'avais déjà fait sur **Hidden**. L'autre problème était d'ordre technique. Le même jour revenant toujours et encore, je devais choisir très scrupuleusement les faits les plus marquants pour ne pas tomber dans les répétitions, la lassitude. Mais il était capital que le spectateur sache immédiatement qu'on ne quittait jamais les vingt-quatre même heures à six reprises. C'est pourquoi les petits incidents du quotidien, le harcèlement de la supérieure hiérarchique, prennent une tournure inhabituelle. Le choix des angles de prises de vues revêt alors une importance capitale. Le grand défi de **12 : 01** tient cependant dans le passage du scénario aux images. On a vite fait de sombrer dans l'illogisme, de perdre le fil du récit. J'avoue que je n'ai pas pu me



Lisa Fredericks (Helen Slater) victime d'un complot. Un assassinat sans cesse différé par un amoureux astucieux.

pencher sur tous les détails, mais compte-tenu que toutes les règles sont bousculées, cela n'est pas trop probant à l'écran. Le comédien principal, Jonathan Silverman, a dû se montrer particulièrement attentif, dans la mesure où, sur le plateau, on passait d'un jour à l'autre dans le même décor. Il devait chaque fois adapter son comportement à un entourage immuable, figé dans les mêmes gestes. Le premier jour de tournage, nous avons filmé ses différents réveils dans le lit. Emotionnellement, Jonathan Silverman devait modifier graduellement ses réactions. Pas évident du tout. D'un autre côté, cette entrée en matière plutôt brutale l'a immédiatement plongé dans le bain. Quand on est complètement trempé, il est plus facile de nager !

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)



lius Moxley (Martin Landau) : scientifique et fourbe.

AMITYVILLE, DARKFORCE

On se perd entre la série officielle **Amityville** et la série dissidente. Après l'horloge infernale de **Amityville 1993**, voici le miroir maléfique originaire comme le précédent de la fameuse maison du diable. Pourtant, cet épisode ne se déroule pas à Amityville, mais dans les faubourgs de Los Angeles. Prétexte de base : un clochard offre à Keyes Terry, un photographe, un magnifique miroir. L'objet, possédé, envoie des images du massacre survenu voici 25 ans dans la funeste demeure hantée. Les reflets entraînent donc quelques suicides spectaculaires chez les voisins de l'infortuné propriétaire du miroir. Terry, dont le passé enterré est relié à un père assassin et à Amityville, devra passer de l'autre côté du verre pour endiguer le flot des maléfices et éviter que le drame ne se reproduise.
Rien de nouveau sous les cieux de Satan. La possédée artiste peint des toiles dantesques et saute sur le premier mâle venu. Couru d'avance. Horreur soft, tension routinière, effets spéciaux élémentaires... A certains moments, le réalisateur semble lorgner vers **Prince des Ténèbres** (pour le clochard) et **L'Echelle de Jacob** (pour la visite de l'hôpital), mais il ne s'agit là que de plates similitudes. Ce dernier avatar d'une lignée prolifique se laisse néanmoins regarder d'un œil distrait.

Amityville : A New Generation. *USA. 1993. Réal.: John Murlowski. Int.: Ross Partridge, Terry O'Quinn, Lala Sloatman, David Naughton, Richard Roundtree... Dist.: TF1 Vidéo.*



Un bel effet de maquillage, reflet diabolique du miroir d'Amytiville.

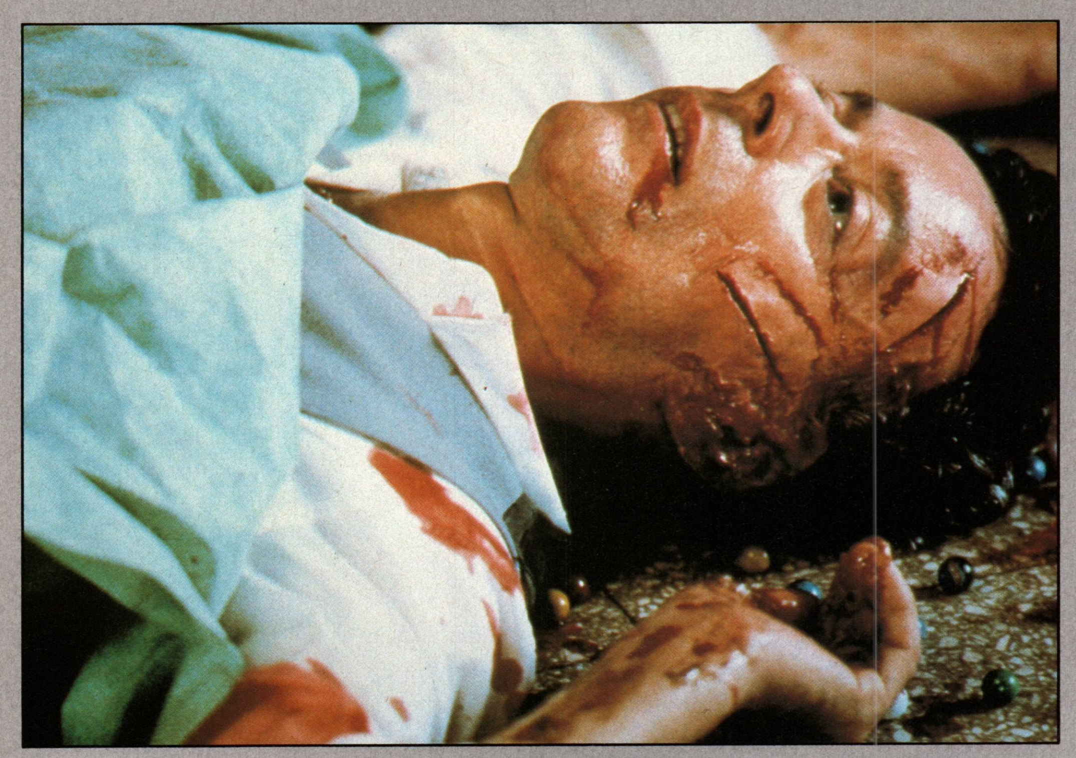
KNIGHTS

Réalisateur de **L'Epée Sauvage**, de **Nemesis** et de **Captain America**, Albert Pyun est un roublard adroit. Son **Knights** mêle dans son mixer des éléments de **Terminator**, de **Alien 3**, de **Mad Max 2**, de la Bible, des films d'arts martiaux made in Hong Kong, plus quelques emprunts au mythe des vampires. Miracle : ça se tient parfaitement. Ainsi, après que des androïdes aient pris le contrôle de la Terre, l'espèce humaine se trouve réduite à l'état de bétail destiné à fournir aux nouveaux maîtres du monde les rations de sang nécessaires à leur survie. Se dressent contre le cruel Job Néa une robuste guerrière formée par Gabriel et un androïde, mais du bon côté de la barrière celui-la. Dans **Knights**, les protagonistes portent notamment les noms des apôtres et des prophètes, les empoignades, tournées à grand renfort de trempolines, copient les pirouettes en apesanteur des productions *Shaw Brothers*. Si la mignonne et musclée Kathy Long (kickboxeuse responsable de l'entraînement de Michelle Pfeiffer pour **Batman le Défi**) décolle du sol avec une puissance inimaginable, Kris Kristofferson (57 ans !) s'offre les services d'une doublure évidente. Dans le rôle du cyber-vampire Job, Lance Henriksen déclame son texte comme s'il interprétait Richard III sur les planches. Qu'importe après tout, **Knights** constitue un spectacle trépidant, loufoque, rapide, bondissant, abracadabrant.

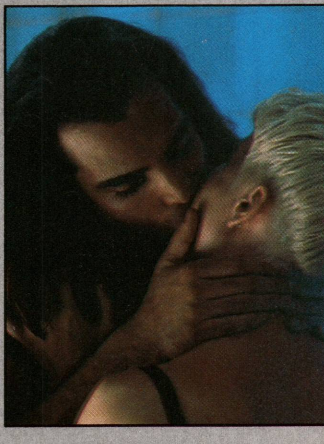


Job (Lance Henriksen) : un androïde gorgé d'hémoglobine.

USA. 1992. Réal.: Albert Pyun. Int.: Kris Kristofferson, Kathy Long, Lance Henriksen, Gary Daniels... Dist.: Delta Vidéo.



Une des victimes d'un amateur de puzzle à base d'organes humains.



Le baiser du chat bellâtre Richard Grieco à Imogène, sa ballerine chérie (*Le Félin*).

BODY PUZZLE

Cela fait un moment qu'on ne se fait guère d'illusions sur Lamberto Bava, dernier pilier de la série Z italienne. Réalisateur des **Démons** produits par Dario Argento, il s'est couvert de ridicule en "réalisant" le cartoonesque remake du **Masque du Démon** de papa. Allait-il s'enfoncer davantage encore dans la nullité satisfaite avec ce **Body Puzzle** ? Ben non, le fils Bava se reprend dans ce giallo traditionnel, certes sans réelle surprise, mais pas compromettant pour autant. Si Lamberto Bava dévoile immédiatement le visage du tueur de service, il dissimule assez adroitement ses motivations. A ses victimes, celui-ci prélève des reins, un cœur, un oeil, autant de membres en provenance d'un cadavre légué à la médecine. Il semblerait que ce soit l'amant de feu le mari de l'oisive Tracy qui extirpe peu délicatement les pièces du puzzle. A moins que... Lamberto Bava respecte scrupuleusement les règles du genre. Suspects abondants, meurtres sanglants (dont une main tranchée tombant dans la cuvette des WC !) assistés par de la musique classique, coup de théâtre final, enquête laborieuse de la police, détails macabres... Rien ne manque, parfaitement assemblé par une réalisation appliquée, jamais ridicule. De la part de Lamberto Bava, cela surprend agréablement.

Italie. 1992. Réal.: Lamberto Bava. Int.: Joanna Pacula, Tomas Arana, François Montagut, Erika Blanc... Dist.: PFC Vidéo.

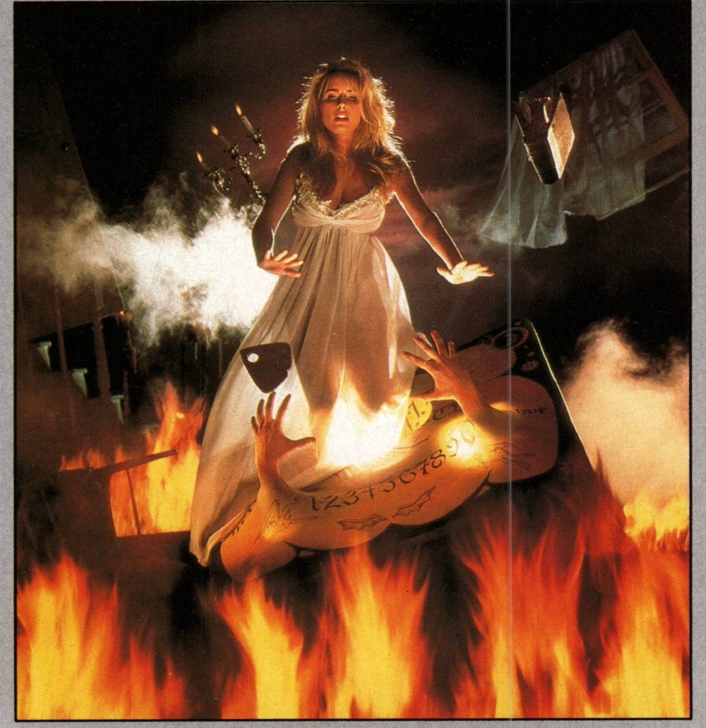
LE FELIN

Idole des midinettes se pâmant devant ***21 Jump Street*** et ***Booker***, Richard Grieco incarne ici Tom. Tout à fait normal d'aspect, excepté une nette tendance au narcissisme, Tom se comporte exactement comme un chat : voluptueux, souple, rapide, cruel, aimant à jouer avec ses proies avant de les éliminer, craignant l'eau... Et pour cause : une scientifique dont il est l'amant lui a injecté dans le cerveau les gènes d'un matou, un secret qui vient d'être découvert. Malgré tout, Tom trompe éhontément sa protectrice en compagnie de la danseuse Imogène dont le petit ami exprime très brutalement sa jalousie.
Si vous êtes allergique au bellâtre Richard Grieco, passez votre chemin. Mais au-delà du maniérisme d'un comédien qui ne loupe jamais une occasion de montrer à quel point il est beau et musclé, Paul Donovan soigne tout particulièrement une atmosphère nocturne. Ambiance lourde et branchée manière **Les Prédateurs** ou **Diva**, séquences érotiques, musique lancinante, version moderne du "Lac des Cygnes" ponctuent ce téléfilm pour le câble, très soigneusement mis en images. Des images glacées pour un thriller fantastique mondain et chic.

***Dangerous Desire**. USA. 1992. Réal.: Paul Donovan. Int.: Richard Grieco, Maryam D'Abo, Natalie Radford, Serge Houde... Dist.: Polygram.*

LE JEU DU DIABLE

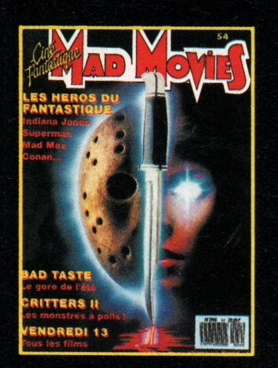
La séquelle de **Ouija**, succès modeste mais rentable dans le genre "abécédaire hanté". Par l'intermédiaire de cette planche branchée sur l'au-delà, la timorée Paige Benedict, nouvelle locataire d'un loft qui lui lègue ce cadeau empoisonné, entre en contact avec un esprit malin. Sous son influence, elle se transforme psychologiquement, perd de sa timidité tandis que les morts violentes se succèdent. L'un est attaqué par ses propres outils, l'autre par une camionnette folle sous contrôle du diable, une hippie en rupture de Woodstock est frappée de plein fouet par un boulet de plomb généralement destiné à abattre les façades des bâtiments... Il faudra à Paige calmer la colère de la défunte ex-propriétaire du ouija pour retrouver la sérénité. En bref, **Le Jeu du Diable** répète l'intrigue de son modèle. De ce côté-là, rien à signaler. Par contre, derrière la caméra, Kevin Tenney a fait de gros progrès. Armé d'une steadicam et d'une louma, il se livre à des mouvements de caméra dignes des pirouettes de **Evil Dead 2**, des fioritures techniques qui permettent d'étoffer un script creux. Associé à la plastique juvénile mais plantureuse de Ami Dolenz, cela aboutit à une estimable série B.

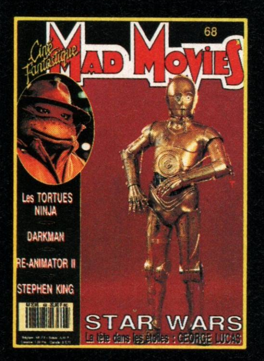


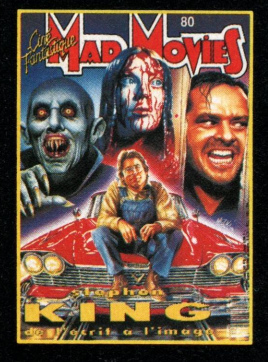
Paige Benedict (Ami Dolenz) : une fille pour le diable.

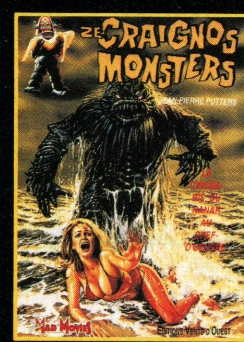
***Witchboard 2 : The Devil's Game**. USA. 1993. Réal.: Kevi[n] S. Tenney. Int.: Ami Dole[nz], John Gatins, Timothy Gibbs, J[...] Michaels... Dist.: TF1 Vidéo.*

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS







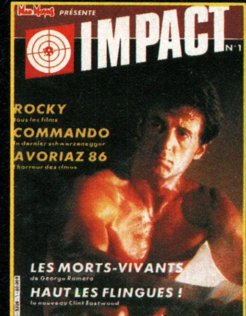


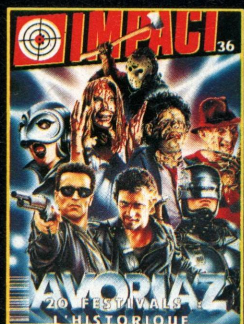
MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Aux Frontières de l'Aube, Maniac Cop, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste .
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Re-Animator 2.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware. Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6,
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal soldier, Batman le Retour.
78 Batman le Retour, Alien 3 (effets spéciaux), La Nuit déchirée
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassik Parc, entretien George Romero et Dick Smith.
85 Numéro "Spécial Dinosaures" (parution Septembre).

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon..
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Phantasm 2, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II, Full Contact.
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Les Tortues Ninja, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Black is Beautiful (4ème partie).
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Hard Target), Steven Seagal, action...
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Chute Libre, Action Men (dossier).
45 Robocop 3, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.





ZE CRAIGNOS MONSTERS
(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 93 : 200 F. →

Je commande **ZE CRAIGNOS MONSTERS** *en cochant la case (réglement joint)* ☐

BON DE COMMANDE

MAD MOVIES

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51
52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63
64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75
76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 ☐ ☐

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9
11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34
36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM__________ **PRENOM**__________

ADRESSE____________________

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

ZE CRAIGNOS MONSTERS
LE RETOUR

Par Jean-Pierre PUTTERS



↑ DANS LES GRIFFES DE LA MOMIE

The Mummy's Shroud. 1966. G.B. De John Gilling. Avec André Morell, John Phillips, David Buck, Michael Ripper, Catherine Lacey, Eddie Powell (la Momie).

- Alors là, je vois... Euh, un grand voyage, une rentrée d'argent, un abonnement à Mad Movies *et mon prochain engagement à* Sacrée Soirée !

Excusez-la, hein, c'est les bandelettes, en fait elle s'est trompé de boule !

Qui chantera jamais le blues de la Momie, prisonnière d'un scénario interchangeable ? Qui ? Nicoletta, me dit Toullec. Tiens donc ! Ah oui : "ô Momie, Momie blues, ô Momie blues..."

Vous voyez comme je suis bien secondé...

Donc, profanation du tombeau, flash-back aux temps pharaoniques, résurrection du personnage, vengeance de la Momie (voir à droite) et destruction finale. Seul changement notable, la Momie porte un simple masque et sur certaines photos de presse, on remarque fort bien la fermeture éclair ajustant le costume.

L'ECHAPPE DE LA CHAISE ELECTRIQUE

Man Made Monster. 1941. U.S.A. De George Waggner. Avec Lon Chaney Jr., Anne Nagel, Lionel Atwill, Samuel Hinds.



Ayant survécu à une incroyable décharge électrique, le héros s'exhibe dans les foires en tant que "l'homme électrique". Dès qu'il y a du blé à se faire, les Américains, vous les connaissez...

C'est là qu'un savant désirant créer une race de surhommes (en 1941, ça inquiète !) le remarque et l'utilise à ses expériences.

Mais le cobaye est faussement accusé d'un crime, ce qui l'amène sur la chaise électrique. Il en tire bien sûr une force nouvelle et foudroie désormais ceux qu'il approche. D'où cette très jolie combinaison en caoutchouc. Ah si, très jolie !

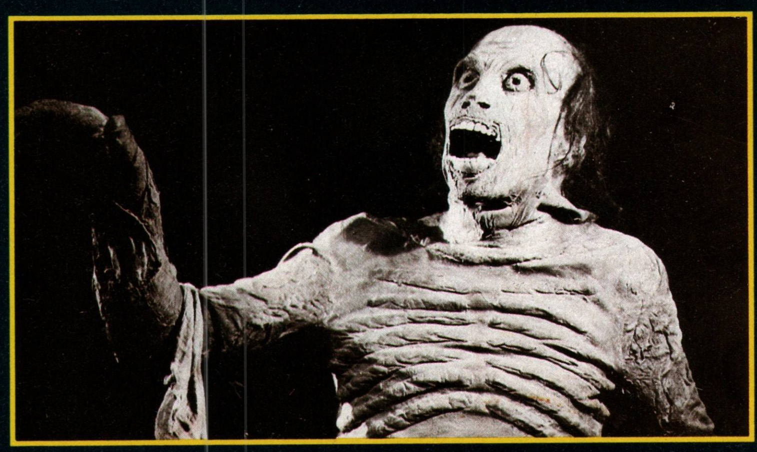
LA VENGEANCE DE LA MOMIE

Las Luchadoras contra la Momia. 1967. Mexique. De René Cardona. Avec Lorena Velasquez, Elisabeth Campbell, Armando Silvestre.

Suite aux versions anglaises de la série momiesque (momifique ?) dans les années soixante, le Mexique tint à livrer sa vision personnelle du thème déjà fort visité. Eh ben, finalement, les momies ne lui disent pas merci !

Au Mexique, dans les années 60-75, le cahier des charges imposait un quota non négligeable de catch au cinéma fantastique. Quand il apprit qu'il devait ainsi mêler catch et pyramides séculaires, René Cardona eut cette pensée émouvante : "Putain, je suis pas dans la merde !!!" Tout ça d'après Poivre d'Arvor, hein, moi je n'étais pas là.

En fait, il ne s'en tire pas si mal. Les héroïnes sont des lutteuses et disputent à d'autres lutteuses (mais méchantes, elles) un morceau de papy russe (oui, moi je l'écris toujours comme ça...) leur révélant l'entrée d'une pyramide aztèque. La momie, gardienne du tombeau, entre deux mutations inattendues en chauve-souris et en tarantule (si, si) pousse le cri qui tue (voir photo) et c'est le big one. L'édifice s'écroule enfouissant à jamais le trésor escompté.



THE BRIDE AND THE BEAST

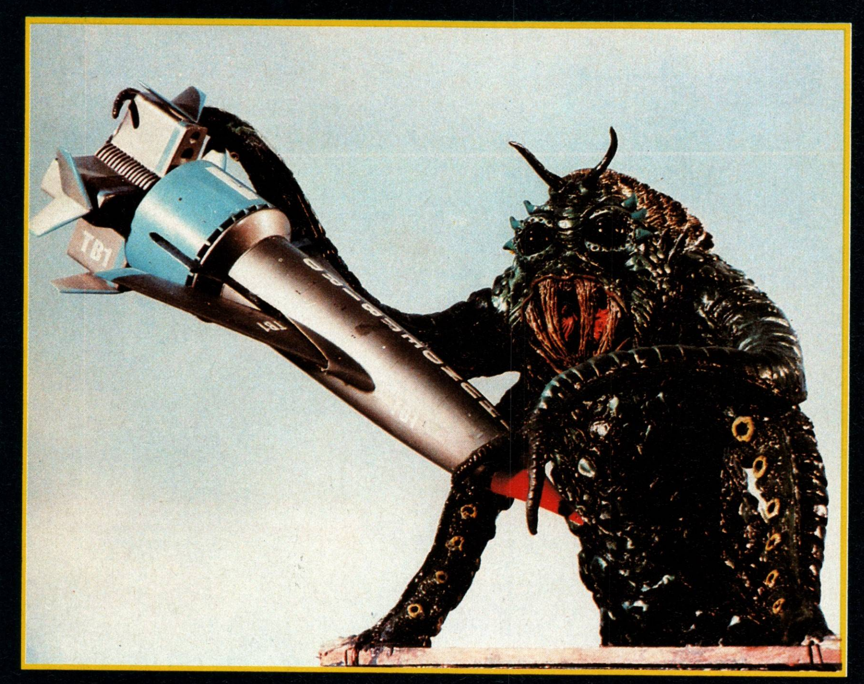
1957. U.S.A. De Adrian Weiss. Avec Charlotte Austin, Lana Fuller, Steve Calvert, Johnny Roth, William Justine.

- Oui, je sais, j'ai l'air un peu con, comme ça, mais dès qu'ils inventent le morphing, je sors et je me la saute... Si, si, sans déc', les potes, j'ai déjà vu ça dans ***Terminator 2****...*

Les gorilles joués par des comédiens en costume nous ont toujours ravis dans cette rubrique. Et ici, on frôle le tendancieux, raison de plus.

L'héroïne, à droite sur votre écran, se persuade qu'elle était gorille dans une vie antérieure et réagit bizarrement lorsque son singe apprivoisé commence à lui faire des avances (muettes, évidemment, mais quand même...). Sa passion soudaine pour les bananes et son changement de comportement aurait dû alarmer son ballot de mari, qui, au lieu de ça, s'avise de l'emmener en Afrique pour leur voyage de noces. Eh oui, ça rate pas, l'épouse volage va suivre le premier gorille de passage et son mari tout déçu, mettez-vous à sa place - non, un peu plus sur la droite, merc s'en revient seul à la maison. Ici, Alain Decaux, à vous les studios...

On ne chantera jamais assez la beauté brupte d'un tel scénario et toute mélancolie qui s'en dégage. Un sujet d'une folle extravagance étant do l'époque, et signé de ce fou de Ed. D. Wood Jr. (**Plan Nine from outer Spac**



← LES SENTINELLES DE L'AIR

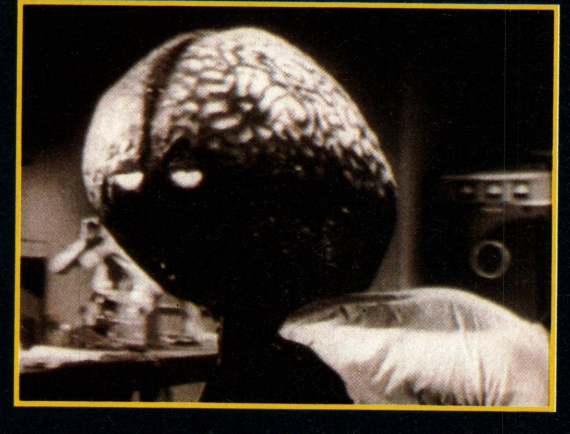
Thunderbirds. 1967. Grande-Bretagne. Série d'animation de Gerry Anderson.

Dans son étonnant ouvrage "*Aux gros mots les grands remèdes*", Bernard Henri Levy déplorait récemment, et ceci du strict point de vue balistique, la perte d'accélation du suppositoire en milieu surchauffé (en cas de fièvre, donc). Nous devons aux récents travaux de notre ami Jimmy Frachon, membre éminent de la Mygale des Sentinelles Dealers, ce nouveau design proprement révolutionnaire. Propulseur thermo-nucléaire et ailettes à l'arrière, conception aéro-dynamique de l'ensemble et surtout, pour ne pas sauter une prise, l'idée géniale : la numérotation sur chaque engin.
C'est bien simple, le monde entier crie au génie, à part quelques morpions isolés (voir photo) et on se demande ce qu'attend encore le prix Nobel de médecine...

THE BRAIN FROM PLANET AROUS

1958. U.S.A. De Nathan Juran. Avec John Agar, Robert Fuller, Joyce Meadows, Ken Terrell.

Il n'a l'air de rien avec son air gentil, mais cet énorme cerveau extraterrestre rêve de nous envahir et vient s'emparer de l'esprit des humains qu'il peut ainsi contrôler. Tout comme Balladur, si vous voulez, mais c'était bien avant.
Heureusement, un autre cerveau, venu de la même planète Arous, mais plus gentil, nous explique que le premier cerveau est fou et qu'il faut lui sauter dessus dès qu'il mettra un pied dehors (enfin, façon de parler). Ceci avant d'investir l'esprit du chien de la maison. Comme quoi **Hidden** n'a rien inventé.
Une curiosité pareille ne pouvait échapper à la collection "Craignos Monsters", chez *Panda Films*, qui en a aussitôt fait son numéro six.



SPACE CHILDREN →

1958. U.S.A. De Jack Arnold. Avec Adam Williams, Peggy Webber, Michael Ray, Jackie Coogan, Raymond Bailey.

Tiens pendant qu'on est dans la cervelle, restons-y. Il s'agit d'un autre cerveau alien, petit au début, et grandissant sans cesse, venu prêcher la non-violence et l'abandon de l'arme nucléaire. La chose communique par la télépathie et s'adresse uniquement aux enfants, dont seule l'innocence peut comprendre le message pacifiste. C'est beau, généreux, américain, et puis surtout ça reste du cinéma, quoi. Ben oui, pendant la projection la vente des armes continue.





LE MONSTRE QUI VIENT DE L'ESPACE ↑

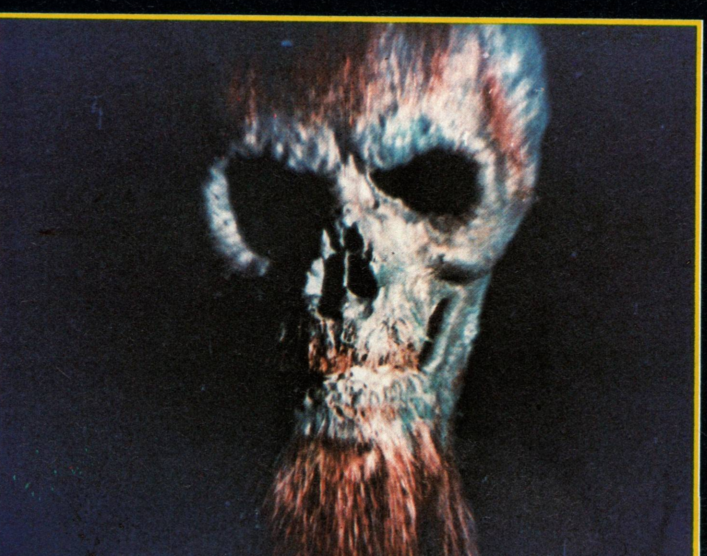
1978. U.S.A. De William Sachs. Avec Alex Rebar, Burr de Benning, Myron Healy.

Aux alentours des anneaux de Saturne, un équipage américain subit une agression mystérieuse dont seul le héros réchappe. Traité à l'hôpital, il est devenu radio-actif et passablement moche. Il s'enfuit mais, un malheur n'arrivant jamais seul, il commence à fondre et perd, au fil de ses pérégrinations, un œil, une oreille, un bras et une partie de ses illusions. Il finira liquéfié dans une poubelle, sans que le spectateur n'apprenne la vraie cause de son mal. Sans doute les scénaristes ne le savaient-ils pas eux-mêmes...

LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS →

El Attaque de los Muertos sin Ojos. 1972. Espagne. De Amando de Ossorio. Avec Tony Kendall, Esperanza Roy, Fernando Sancho, Francisco Brana, Luis Barboo.

Tandis que les villageois de Buzano fêtent le 500ème anniversaire de leur victoire sur la cruelle confrérie des Templiers, ceux-ci se réveillent dans le cimetière voisin, se souvenant vite fait qu'une ancienne légende prédisait leur retour pour 500 ans plus tard. Autrement dit maintenant, tout de suite. Ben oui, magnez-vous, la caméra est là, on tourne, les gars...
En 500 ans, évidemment, ils ont pris un petit coup de vieux et la barbe a poussé, mais qu'importe, le geste est encore sûr dans le massacre et l'heure de la vengeance vient de sonner.
film à ne pas confondre, du moins pour son titre homonyme çais, avec celui de Dan O'Bannon, constitue le second volet d'une ogie espagnole commencée avec la **Révolte des Morts-Vivants** *Mad* 85 page 57 pour plus de détails) et doit quand même un à la **Nuit des Morts-Vivants** de Romero, dont Ossorio s'ins-ci dans sa séquence du siège de l'église. Allez les M.V., allez !



TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE

VAMPIRE SACRIFICE

BLOOD SUCKERS. G.B. 1970. De Robert Hartford-Davis. Avec Peter Cushing, Patrick McNee, Alexander Davion, Imogen Hassall, David Lodge. Dist.: Colombus, Casa, Winner...



Colombus, *roi du pipeau : titre, visuel, slogan, personnages, tout est faux !*

C'est une histoire assez perverse. Richard Fountain, jeune professeur à Oxford, et apparemment impuissant, se décide à aller voir chez les Grecs si son état ne pourrait pas s'améliorer. Oui, je sais...
Il tombe là-bas sous l'emprise d'une superbe jeune femme (Imogen Hassall), prêtresse d'un ancien culte pratiquant la magie noire, le vampirisme et la sexualité de groupe. Tiré in-extremis des mains de la secte par ses amis partis à sa recherche, Richard rapportera le mal au sein de la vieille Angleterre.
Bien que souffrant d'un consternant sens du rythme (les passages intéressants défilent à toute vitesse et les scènes banales s'étirent à l'envi), **Blood Suckers** repose sur une idée maîtresse. Le vampirisme ne serait aucunement un phénomène surnaturel hérité des forces du mal, mais une simple perversion sexuelle, au même titre que le fétichisme, la nécrophilie ou l'exhibitionnisme. Il faut voir un expert en ces choses-là nous expliquer très doctement que la morsure d'un vampire peut provoquer chez la victime l'apparition d'un orgasme soudain. Et de fait, Hartford-Davis nous décrit en une scène naïvement complaisante et traînant en longueur la secte se livrer à ses rites ancestraux où défilent à peu près toutes les dépravations possibles : fumette, prise d'acide, copulations multi-directionnelles, injections, sacrifice humain, tout y passe, tandis que la caméra s'apesantit en panoramique sur les corps enlacés en plein trip hallucinatoire.

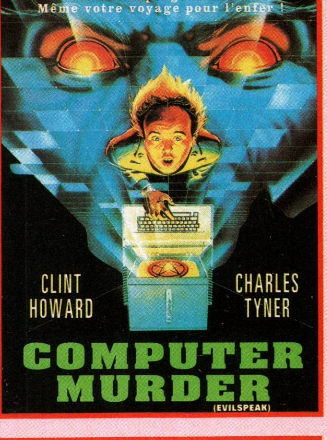
Bien qu'en tête d'affiche, Peter Cushing (à droite) joue les touristes.



A se demander si l'on n'a pas voulu là ridiculiser le mouvement hippie par tant de caricatures et ce raccourci exemplaire : vampire et baba-cool, même combat !
Le grand défaut de **Blood Suckers**, outre ses longueurs, vient de ses personnages. Peter Cushing, vedette invitée, n'apparaît qu'une poignée de minutes, tandis que Patrick McNee, en rupture de *Chapeau Melon*, a l'air ici comme en vacances et balade sa prestance satisfaite le long des golfes grecs. Il faut dire qu'en fait d'enquête, le petit groupe à la recherche du héros se goberge d'hôtel chic en boîte de nuit, de terrasse de bar en bateau de luxe et évalue la progression de l'intrigue en devisant, tranquille, aux abords des magnifiques ruines de la cité antique. L'office de tourisme régional aurait-il commandité **Blood Suckers** ? On finirait par le croire.
Les autres personnages traversent l'écran, visiblement pas concernés par leur rôle et c'est encore Peter Cushing, pleurant en gros plan la mort de sa fille et du héros dans la scène finale qui nous en met plein la vue par sa rigueur exemplaire.
Outre ce titre de **Vampire Sacrifice**, pas plus mauvais qu'un autre, ce film de Hartford-Davis (**Corruption, La Nuit des Maléfices, Le Spectre Maudit**) s'intitule également **Les Griffes de l'Horreur**, chez *Casa*, et même **Bay Mad** (!), chez *Winner Vidéo*. Là, c'est déjà nettement plus ésotérique.

COMPUTER MURDER

EVILSPEAK. U.S.A. 1981. De Eric Weston. Avec Clint Howard, Joseph Cortese, R.G. Armstrong, Lynn Hancock, Loren Lester. Dist.: Initial Vidéo, M.P.M...



Un titre bien ronflant pour un film qui ne l'est pas moins, allais-je écrire, mais l'envie de faire un (bon ?) mot excuserait-elle l'injustice d'une telle sentence ? Non, car derrière ce **Computer Murder** (Ouah, le titre !), ou bien ce **EvilSpeak, l'Ordinateur de la Mort** (Ouah, Ouah ! Bon, allez suffit, couché le chien...) se cache bien sûr le **Messe Noire** d'Eric Weston, sorti en salles courant 82, et pas si désagréable que cela, après tout.
La première scène rappelle plein d'autres récits. Au seizième siècle, une assemblée de prêtres bannit l'un des siens pour pratiques sataniques. Lequel, nommé Esteban, poursuit ses messes noires où l'on décapite hardiment les jeunes filles. Condamné à mort, il jure de revenir se venger, mais attend pour se faire l'invention du cinématographe, ce qui est loin d'être con.

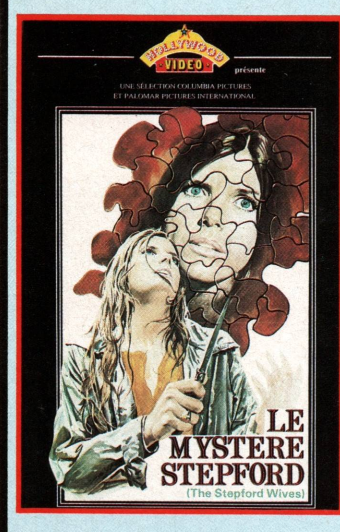


MESSE NOIRE, et l'agression inattendue de sangliers dans la baignoire.

Il va pouvoir secourir grâce à ses maléfices un jeune homme brimé par ses camarades dans une académie militaire outrageusement américaine.
Dire que l'argument rappelle **Carrie** (et aussi **Jennifer** qui s'en inspirait ouvertement) relève de l'euphémisme, mais l'originalité réside ici dans un savoureux renversement des valeurs, typique du début des années quatre-vingts, et inconcevable aujourd'hui dans cette gigantesque croisade de remoralisation cinématographique. Esteban croit en effet que Satan représente le seul vrai Dieu et travaille tout simplement à sa reconnaissance finale. Quant à la vengeance du héros, ou de l'anti-héros tant il figure le souffre-douleur idéal, elle va s'étendre à tous ses camarades, ses supérieurs, le prêtre, et jusqu'à l'école tout entière.

Weston joue sur le décalage entre deux mondes. Celui de la surface, reflet clean et discipliné de l'Amérique triomphante (ah cette élection de Miss "artillerie lourde" !), et celui des sous-sols de la chapelle, sale, sombre, propice à l'irruption des forces obscures, des instincts meurtriers et du basculement des valeurs. C'est un peu le conscient et l'inconscient d'un même microcosme avec, en catharsis, l'ordinateur du collège permettant le passage d'un monde à l'autre et la résurrection du frère sataniste. Le moi, le ça et le sur-moi, en quelque sorte, soit la sainte-trinité de la mécanique freudienne sur laquelle planerait encore l'ombre de Thanatos.
Car les meurtres vont bon train, accompagnés d'effets gore impressionnants, et soulignés par la plainte lancinante d'un chœur psalmodiant, à la "**Inferno**" un cantique revenant en leitmotiv.
La dernière séquence impressionne surtout par son emphase systématique et un sens de la mise en image qui n'est pas non plus sans rappeler le final d'**Inferno**.
Mais l'émotion passe quand même, qui nous ramène à cette douce période du réel esso d'un cinéma f tastique n sitant pa tout se p mettre.

LE MYSTERE STEPFORD



THE STEPFORD WIVES. U.S.A. 1975. De Bryan Forbes. Avec Peter Masterson, Katherine Ross, Patrick O'Neal, Paula Prentiss, Robert Fields, Tina Louise. Dist.: Marathon Pictures, Hollywood Vidéo, etc...

Officiellement inédit en France, mais souvent projeté en festival (Sitges, Paris...), **The Stepford Wives** s'intitule en vidéo, et suivant l'inspiration des éditeurs, **Les Femmes de Stepford, Le Mystère Stepford** ou carrément... **The Stepford Wives.**
Un couple et leurs deux enfants quittent la bruyante cité de New York pour s'installer dans un paisible village de campagne. Mais Joanna, femme à la personnalité marquée et aux aspirations libertaires, décèle chez les épouses de l'endroit à la fois une étrange docilité et un goût immodéré des tâches ménagères. Elle en vient rapidement à imaginer un scénario terrible suite au soudain changement d'attitude de certaines de ses nouvelles amies. Les femmes de Stepford seraient peut-être remplacées par des doubles parfaits, fignolés par un maniaque de l'électronique, et partisan farouche de la femme au foyer.

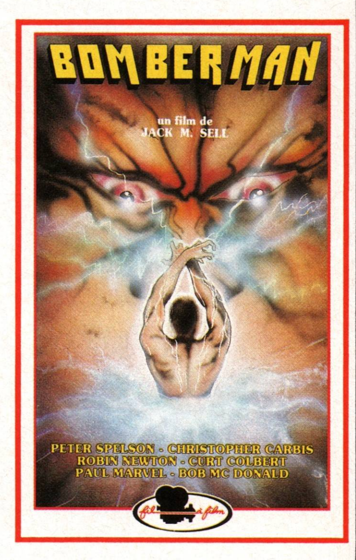
Ira Levin (*Un Bonheur Insoutenable, Rosemary's Baby*) fournit ici la trame littéraire, et récurrente chez lui, d'une société inhumaine tentant de ramener à ses propres normes les derniers réfractaires. Un récit et un film qui en disent long sur les fantasmes secrets d'une société américaine un temps déstabilisée par l'émergence du mouvement féministe.
Les androïdes femelles conçus par l'informaticien (ayant fait ses classes chez *Disneyworld* !) sont en effet de celles qui n'échangeraient pas leur liquide vaisselle habituel contre deux packs de produit ordinaire. De parfaits exemples de ménagères comme on les aime dans les spots télévisés, et dont les arcanes de l'accomplissement existentiel se limitent à la blancheur du linge et à la capacité d'absorption des nouvelles couches en cellulose.
La séquence où Joanna organise un colloque sur la condition féminine en milieu rural situe bien le savoureux décalage entre le satut de la femme à la recherche de son émancipation et celui de l'épouse idéale aux yeux d'une Amérique bien pensante et foncièrement réductrice.
Bryan Forbes accentue plaisamment la satire en nous montrant les membres du club (masculin...) à l'origine du projet en attente d'une compagne-androïde conforme à leurs souhaits, à savoir soumise, attentionnée, futile, voire littéralement pâmée sous les prudents assauts sexuels de son mâle victorieux.
La scène mettant en présence Joanna et son futur double à peine achevé se montre à cet égard signifiante dans toute sa perverse misogynie : sous le déshabillé transparent du double cybernétique, le tour de poitrine a déjà considérablement augmenté.
Un fim intelligent et subtil du temps où la SF traitait encore des thèmes originaux. En revanche on n'y assiste à aucune explosion. Les amateurs de **Démolition Man** vont être affreusement déçus.

L'héroïne (Katherine Ross) rencontre son double cybernétique.



BOMBERMAN

PSYCHOTRONIC MAN. U.S.A. 1979. De Jack M. Sell. Avec Peter Spelson, Christophe Carbois, Robin Newton, Paul Marvel, Lindsey Novaek. Dist.: M.P.M., Vidéo Marketing, Fil à Film...



Ah les amis, quelle claque ! Sans la touche "accéléré", je crois bien que j'y restais. Manifestement, Jack M. Sell, dont ce fut là le premier et dernier sursaut filmique, ne connaît pas grand chose à la réalisation, mais il adore jouer de la technique et cela se voit. Arrêt sur image, objectif déformant, bruitages insupportables, ralenti, zoom agressif et cadrage à l'oblique n'épargnent guère le spectateur déjà éprouvé par une musique industrielle et des effets de lumière annonçant bien les clips des années quatre-vingts.
Si l'argument surprend, son exploitation s'avère sans grande surprise. Un coiffeur rêve qu'il s'élève dans les airs avec sa voiture et, sans doute possédé par une entité extraterrestre ou une force surnaturelle, il développe à partir de cet instant des pouvoirs parapsychologiques et psychotroniques (!) d'une puissance infinie. Après quelques

Jamais acteurs ne furent plus mal assortis à leur rôle, et notamment le coiffeur (producteur et co-scénariste du film, ça aide...) qui compose avec "l'homme psychotronique" une caricature de performance bressonnienne d'une inexpressivité latente. Ce qu'accentue généreusement un dialogue très "Café du Commerce".



Arrêt sur image et lumière verte sur les yeux du héros, la force atteint son niveau maximum et la victime succombe. Le "Psychotronic Man" a encore frappé !

meurtres, il se fait cerner par la police et provoque par la seule conséquence de sa chute sur le macadam une gigantesque explosion atomique.
Cela motive sans doute ce curieux titre illégitime de **Bomberman** chez *M.P.M.* et *Fil à Film*, alors que *Vidéo Marketing* s'en tient à celui de **Psychotronic Man**, son titre original et également celui de sa sortie française en 1981. Ce qui n'empêcha d'ailleurs pas le même *Vidéo Marketing* de le sortir sous l'étiquette de **Monstre du Futur**, ceci pour une raison restant à déterminer.
Ayant lu il y a bien longtemps une critique dithyrambique sur cette œuvre, j'en salivais d'avance. Mais sans doute l'auteur rédigeait-il sous acide (ou bien sur ordre), car le principal intérêt du spectacle se cantonne au strict second degré.

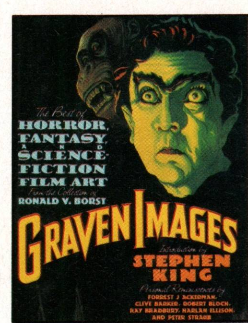
L'enquête se poursuit sur les traces d'un inspecteur se prenant pour Columbo et la progression du récit emprunte des chemins hasardeux ignorant toute logique, ceci jusqu'au final triomphant : une lancinante poursuite en voiture frisant les vingt minutes, suivie d'un bon quart d'heure de course à pied entre le fugitif et les forces de police. Même en accéléré, c'est très long, d'autant que l'auteur filme le plus sérieusement du monde, même si l'on évoque à cet instant les monstrueuses poursuites de l'ami Ray Dennis Steckler grand spécialiste en la matière (**Rat Pfink a Boo-Boo** et autres friandises).
En fait, tout bien réfléchi, avec son **Psychotronic Man**, Jack Sell a surtout voulu faire "mode", et la mode, c'est ce qui se démode le plus vite, hélas.

Jean-Pierre PUTTERS

MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE



GRAVEN IMAGES
Ronald V.Borst
Grove Press

Cet ouvrage conséquent réunit les plus belles affiches du cinéma fantastique. Ronald V. Borst possède une imposante collection et nous propose de jeter un œil à environ 500 de ses pièces favorites. Certaines affiches sont réellement impressionnantes. Comme celle du **Fantôme de l'Opéra** avec Lon Chaney, la série des affiches éditées pour la sortie de **King Kong**, ou encore les posters originaux des classiques des années 30 de la *Universal* qui sont tout simplement splendides. Toutes les affiches sont classées par décennie et quelques grands noms du fantastiques ont participé à l'ouvrage. Stephen King signe la préface et on y trouve des textes de Ray Bradbury, Clive Barker, Harlan Ellison, Robert Bloch, Peter Straub et Forrest J. Ackerman (pas mal !), lesquels passent en revue leurs meilleurs souvenirs cinématographiques. Des textes nostalgiques à souhait et parfois assez émouvants. Pour toutes ces raisons, **Graven Images** séduira à coup sûr les fantasticophiles mais pourrait tout aussi bien plaire en même temps aux simples amateurs de beaux livres.

SOUTERRAINS
Sylvie Picard
Fleuve Noir - Collection Angoisses

Naissance d'une nouvelle collection chez *Fleuve Noir* faisant la part belle aux auteurs fantastiques français. *Angoisses*, c'est son nom, avait commencé très fort avec la publication de l'étonnant **Deux Orphelines Vampires** du prolifique Jean Rollin. **Souterrains** surprend aussi. Sylvie Picard nous invite à assister au réveil des monstrueuses créatures qui peuplent le sous-sol de nos villes. Des monstres bien décidés à venir faire un tour à la surface, saccageant des villes entières sur leur passage. Cela ressemble à du Clive Barker ; en beaucoup mieux (je vais encore me faire des copains, moi !). Soit, vu le nombre de pages imposé (à peine 180), Picard est obligée de minimiser l'intrigue. L'action se situe donc à Paris et se concentre autour d'un petit groupe de trois personnes. Cela dit, ces contraintes imposent un rythme effréné au récit, tempo que l'auteur gère parfaitement. Elle arrive même à parsemer son récit de scènes d'horreur proprement terrifiantes. Comme ce gamin, aspiré dans un bac à sable par les "souterrains".
Un excellent roman fantastique populaire qui promet un bel avenir à cette nouvelle collection.

FRANKENSTEIN
Mary W. Shelley
J'ai Lu

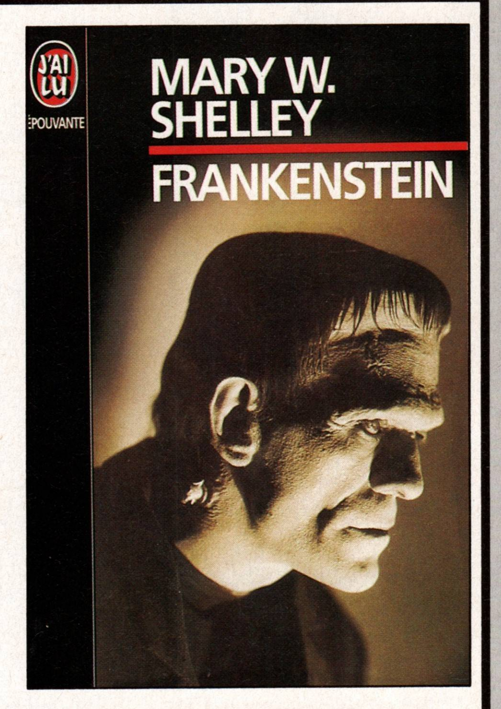
L'an dernier, à l'époque de la sortie du **Dracula** de Coppola, plusieurs éditions du roman de Bram Stoker étaient sorties. Pour éviter l'embouteillage que l'on connaîtra sans doute quand le **Frankenstein** de Kenneth Brannagh sortira et ainsi précéder la concurrence, *J'ai Lu* décide de ressortir le chef-d'œuvre de Mary Shelley presque un an avant le film. Du coup, cela permet de le lire sans avoir l'impression de succomber aux charmes du merchandising et de comprendre pourquoi Frankenstein jouit toujours d'une telle notoriété. C'est à la fois une histoire fantastique, un cauchemar éveillé, le récit d'un destin maudit, un drame amoureux, un exaltant livre d'aventure qui balade son lecteur du Pôle Nord aux forêts helvétiques et, bien sûr, la pathétique histoire d'une créature victime de l'inconscience de son créateur. Le tout raconté dans un style parfait. Comme il l'avait fait sur **Dracula**, *J'ai Lu* publie en avant-propos une biographie très complète de Mary Shelley. Histoire de bien signaler à tous les incrédules que **Frankenstein** est bel et bien un classique de la littérature mondiale.

MISSION : IMPOSSIBLE
Alain Carrazé/Martin Winckler
Huitième Art

Septième livre des éditions *Huitième Art* consacré à une série, ce **Mission : Impossible** ne dément pas l'excellente qualité de cette collection. L'iconographie est très riche et la simplicité de la maquette - presque toutes les photos sont passées en pleine page - renforce le coté livre d'art luxueux. Au niveau du rédactionnel, les auteurs touchent à la presque totale exhaustivité. Ainsi a-t-on droit à une liste de tous les épisodes détaillés et commentés à l'extrême, aux petites histoires de la série, à la biographie des acteurs et, cadeau bonus, aux interviews de quatre d'entre eux : Barbara Bain, Peter Graves, Greg Morris et Martin Landau, celle de ce dernier étant particulièrement passionnante. C'est bien simple, la lecture du livre nous laisse l'impression de tout savoir sur ***Mission : Impossible*** et donne envie de revoir au plus vite les meilleurs épisodes de la série.

LE LIVRE DES VAMPIRES
Manuella Dunn Mascetti
Solar

Un livre consacré entièrement aux vampires dans une magnifique édition bourrée de splendides photos : l'amateur de fantastique croit pouvoir nager en plein bonheur. La bât blesse quand il s'aperçoit, à la lecture, que ce qu'il tient dans ses mains n'est qu'une édition de luxe de *Mystères*. Manuella Dunn Mascetti à l'air de croire dur comme fer à l'existence des créatures de la nuit et s'emploie à nous convaincre pendant 225 pages. Elle nous donne donc de multiples exemples étayés par des rapports de police et autres témoignages plus ou moins officiels, la généalogie des grandes familles vampiriques et même des conseils pour détruire les vampires ou protéger ses morts contre la malédiction. Soit cette dame part à la chasse aux gogos et dans ce cas elle s'y prend du mieux possible puisque tout est écrit avec un sérieux irréprochable, soit elle y croit vraiment. Si tel est le cas, qu'on n'oublie pas de lui donner ses cachets avant de la mettre au lit.



JEUX VIDEO

Il est en train de se développer à Hollywood une industrie entièrement consacrée à la conception de films interactifs. La société la plus importante en ce domaine, *Digital Pictures*, dépense des millions de dollars par film/jeu. Le premier à sortir sur console provient de leur studio. Il s'agit de **Ground Zero Texas**, un jeu *Sony* disponible pour le moment uniquement sur console *Sega Mega-CD*. Ground Zero est une petite ville du Texas envahie par les Aliens. L'armée vous envoie pour débarrasser la ville de ses E.T. indésirables. Ainsi, toute l'action est tournée en caméra subjective. Il vous faudra descendre les aliens et protéger la population. **Ground Zero Texas** a été réalisé par Dwight Little (**Le Fantôme de l'Opéra**) et pensé comme une série B classique. Le joueur prend son pied à dégommer les aliens, un peu comme si on vous lâchait armé dans un épisode de *V* !
Conscient des limites en matière de maniabilité de son *CDI*, *Philips* propose lui **Voyeur**, une sorte de *Cluedo* interactif avec une bonne dose d'érotisme. Vous avez un week-end pour observer tous les événements pas très catholiques qui se déroulent chez votre voisin, un milliardaire qui doit devenir le futur Président des USA. 48 heures pour déjouer les plans de ce richissime manipulateur. On observe, on fouille, on assiste à des scènes intimes entre le PDG et sa secrétaire branchée SM, entre deux jeunes filles qui n'ont pas froid aux yeux, on essaie de trouver le mauvais coup qui se prépare. Passionnant. Au détour d'une séquence, on reconnaît une bimbo habituée aux séries Z américaines. C'est sans doute dans ce domaine que vont se recycler pas mal de cinéastes US. On dit que Mary Lambert aurait signé et que *Lucasfilm* lance un département spécial. Preuve que le jeu interactif est un média d'avenir à considérer avec le plus grand sérieux. D'autant plus que des jeux comme **Ground Zero Texas** et **Voyeur** sont vraiment prometteurs.



Voyeur sur *CDI Philips*

DISQUES

LES VALEURS DE LA FAMILLE ADDAMS
Marc Shaiman
Varese - WMD

Varèse a la bonne idée de nous offrir la musique composée par Marc Shaiman et pas seulement les chansons du film (que l'on retrouve dans un disque *EMI* chroniqué dans le numéro précédent). Quand il était gamin, Marc Shaiman adorait se faire mousser en famille en interprétant au piano les thèmes de ses feuilletons favoris. Et lequel revenait le plus souvent sur son clavier ? Celui de la ***Famille Addams***, bien sûr. Il est donc tout heureux de s'être occupé de la musique des deux adaptations cinéma. Comme pour le précédent, il adopte une recette simple : insérer des airs populaires connus de tous, comme la comptine du premier morceau, dans une composition symphonique classique et les détourner dans le sens voulu par la scène, c'est-à-dire, le plus souvent, la dérision. Pas forcément très original mais, dans ce cas précis efficace puisque la recette est appuyée par le thème inoubliable que Vic Mizzi avait composé pour la série. Un thème exploité sous toutes les coutures : version tango, au violon solo, en chanson d'amour... Ne nous plaignons pas, il est tellement formidable.



DEMOLITION MAN
Elliot Goldenthal
Varèse - WMD

Après **Alien 3**, beaucoup voyaient en Elliot Goldenthal le renouveau de la bande originale. Sa composition pour le film de David Fincher faisait preuve d'une richesse et d'une intelligence de conception rares en matière de musique de film. Rien de tout ça ne subsiste dans **Demolition Man**. Une BO d'une banalité déprimante, mélange de sons électroniques et de musique symphonique, le tout sur des rythmes saccadés à la **T2**. Goldenthal va même jusqu'à pomper ses collègues. Le huitième morceau ressemble de très près à un de ceux composés par Danny Elfman pour **Batman** et la plage finale doit énormément à John Barry. Il y a certes pires références, mais de là à faire de la copie. Il faudra attendre sa prochaine composition pour savoir si Goldenthal a fait naître de faux espoirs ou si **Demolition Man** n'est qu'un accident.

AKIRA - SYMPHONIC SUITE
Geinoh Yamashirogumi

Si vous aimez la musique d'**Akira**, ce CD va vous transporter au nirvana. Il s'agit de la version symphonique de la composition de Geinoh Yamashirogumi pour le film. La version initiale était étonnante, celle-ci est proprement époustouflante. La composition prend une dimension et un souffle carrément grandioses. Le plus dur, c'est de se procurer le disque. Edité au Japon, il n'est disponible qu'en import dans les *FNAC*, mais pas partout. Trouver ce CD tient du parcours du combattant. Mais vos efforts seront largement récompensés dès la première écoute.

ATTRACTION

Deux fans de la série **Alien** décident un beau jour de transformer leurs films favoris en une attraction démente réservée aux amateurs de sensations fortes. Ainsi est née "Alien War", excursion grandeur nature dans l'univers terrifiant de la célèbre trilogie. Gary Gillis, l'un des deux créateurs de cette attraction, nous en révèle les secrets. Désormais, à Londres, tout le monde peut vous entendre crier !

En quoi consiste l'attraction "Alien War" ?

Dans "Alien War", douze visiteurs entourés de deux Marines se déplacent dans des couloirs infestés de monstres. On court, on se baisse, on esquive, on cherche à sauver sa peau, à échapper aux créatures. Le tout dans un environnement sonore saturé d'explosions, de coups de feu et de hurlements. Ce concept est si nouveau que l'on dissuade les personnes trop sensibles de se lancer dans l'aventure. Dès l'entrée, des moniteurs vous révèlent une partie de ce qui vous attend ; des portes de secours permettent d'évacuer quiconque le souhaite. Mais tout le monde peut se faire photographier sans risque aux côtés de la vraie reine des Aliens que nous avons sauvée de la décomposition au fond d'un entrepôt.

Comment vous est venue l'idée d'"Alien War" ?

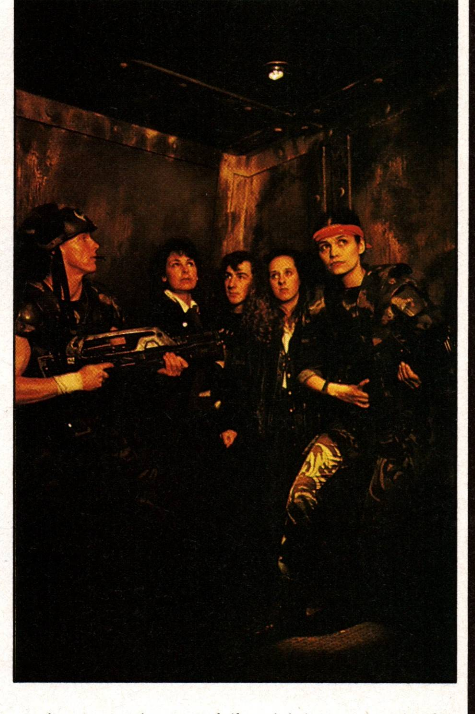
Mon partenaire actuel, John Goreman, collectionne tout ce qu'il peut trouver sur les trois **Alien** : décors, costumes, accessoires, il ramasse tout ce qui lui tombe sous la main. A l'occasion d'une projection de **Alien** et **Aliens** à Glasgow, il y a environ trois ans, nous avons proposé aux organisateurs d'exposer notre collection. L'expo a remporté un tel succès qu'à la fin de la journée, nous nous sommes mis à fantasmer sur le bonheur de pouvoir transporter pour de bon le public dans l'univers d'**Alien**. L'idée de l'attraction prenait forme. Nous avons ensuite passé un coup de fil au bureau de la *Fox*, détenteur des droits de la trilogie, à Londres. D'abord, on nous a bien entendu pris pour des fous. On ne s'est pas démonté, et on a fini par obtenir le nom d'un responsable du studio à Hollywood, là où les décisions se prennent. Nous avons appelé son bureau et réussi à lui parler directement. Je lui ai expliqué le projet de façon très générale. Le gars m'a répondu que cette idée l'intriguait beaucoup et qu'il souhaitait recevoir nos dessins et nos plans. Bien plus tard, nous nous sommes aperçus que notre fameux contact à Hollywood n'était autre que le PDG de la *Fox*. Nous avons eu un fantastique coup de bol. Une semaine plus tard, le responsable de la *Fox* à Londres nous rappelait pour passer un accord valable sur le monde entier. On a hurlé de joie. Il nous donnait l'autorisation de matérialiser notre délire. Nous avons d'abord préféré commencer à une petite échelle en lançant le premier "Alien War" à Glasgow, histoire de tester le projet. Le local était une petite construction sombre et humide. On aurait juré un endroit hanté ! Cela n'a pas rebuté le public. En six mois, nous avons eu plus de cent mille visiteurs. Un chiffre énorme pour une petite ville comme Glasgow. Au vu de ce succès, nous avons décidé d'ouvrir un "Alien War" plus grand et plus sophistiqué à Londres. Nous avons eu la chance de trouver l'endroit parfait en plein cœur de Picadilly Circus. Et c'est devenu un phénoménal succès.



Garry Gillis et John Goreman dans les sombres couloirs d'"Alien War". Chaud derrière !

Aujourd'hui, vous vous estimez satisfait du résultat ?

Il reste énormément à faire. Durant les premiers mois, nous avons pu noter ce qui allait et ce qui n'allait pas. Nous apportons régulièrement des améliorations. Par exemple, nous avons donné à nos faux militaires des armes encore plus impressionnantes au niveau sonore. On modifie aussi les circuits vu que nous disposons de couloirs très grands. Bientôt les studios de Pinewood vont nous livrer un "face hugger" qui avancera comme celui qui attaque Ripley et Newt et nous venons d'ajouter un alien qui tombe du faux plafond. Et nous avons installé une salle où le public peut consulter un plan et trouver le trajet le plus rapide vers la sortie. A cet instant, l'électricité est coupée, les aliens surgissent de partout et les gens sont carrément pris de panique !



Savez-vous ce que les créateurs des films pensent de votre attraction ?

Pas encore. Ridley Scott, James Cameron et Giger doivent très prochainement nous rendre visite. Par contre, Sigourney Weaver nous soutient à fond. Elle est même venue avec Lance Henriksen le jour de l'inauguration. Le patron de la *Fox* est aussi venu nous voir. Il semble ravi de notre travail. La preuve : on va ouvrir bientôt un "Alien War" à Tokyo et un autre à New York. Tout le monde semble tellement emballé que nous avons envie de monter un projet similaire autour de **Terminator 2** que nous baptiserons "Future World". En attendant, rien ne vous empêche de venir faire un petit tour à Londres pour vivre les quinze minutes les plus longues de votre vie en participant à l'attraction "Alien War".

Propos recueillis par **Jimmy FRACHON**



Pedro Pacheco, Queluz, Portugal

Je suis un fervent lecteur de *Mad Movies* et *Impact* depuis deux ans et je les considère comme les meilleures revues sur le cinéma fantastique et d'action.
Au Portugal, la situation de ce genre de cinéma est très mauvaise. La distribution en salles est réservée aux "blockbusters" américains et la presse spécialisée inexistante. Heureusement, vos magazines alimentent le pays, et cela à un prix tout à fait raisonnable.
La production cinématographique nationale n'existe à peu près pas, exceptés quelques films policiers, assez faibles. Heureusement, il y a le Festival *Fantasporto*, unique lumière dans le tunnel avec une programmation toujours très bonne, mais hélas quelques intellos travaillent pour changer ça, et rêvent de le transformer en manifestation plus "culturelle". Vous voyez le genre. La culture est surtout l'expression de l'imagination humaine, et quoi de mieux à ce niveau que l'expression d'un vrai cinéma fantastique ?
Nous venons de voir ici **Chasse à L'Homme**, très bon, et **Demolition Man**, très mauvais, avec des scènes d'action très vulgaires et une mauvaise interprétation de Stallone et Sandra Bullock. Heureusement, Snipes est en plein overacting.
Je termine en disant que j'aimerais correspondre avec des filles françaises, aimant comme moi ce genre de cinéma. Salut la France. Pedro Parmeco, Rua das Camélias, Core H-1, 3° Escq. Massana, 2745, Queluz, Portugal

Mme Despoir, Marseille

Cher *Mad Movies*,
En réalité, cette introduction est plutôt du second degré, car cela fait des années que je m'attriste sur le choix de lectures de mon fils de 17 ans. Serait-il pervers, détraqué ou sanguinaire, sous ses apparences d'enfant doux et réservé ?
Enfin, "grâce" à son entêtement, je me suis décidée à ouvrir les pages des "horreurs" qu'il lit tous les deux mois. Bien que les têtes éclatées et les morts-vivants ne me "branchent" pas particulièrement, je vous avoue que vos éditoriaux me plaisent. J'apprécie vos idées en général (vos avis sur les films fantastiques, horreur, épouvante ou gore, un peu moins), votre sens de l'humour et votre côté iconoclaste.
En conclusion, je pense que tout n'est pas négatif en vous. C'est pourquoi je vous demande de l'abonner pour l'année 1994. Salutations sanguinolentes.
Une mère désemparée.

Quand je lis ça, le Saint Esprit me visite et l'idée fuse : pourquoi ne pas créer un Mad Movies Light, puisque c'est la mode ? Entre une descente en règle de ***BrainDead*** *et un dossier laudatif sur* ***Hocus Pocus****, on y trouverait la preview des* ***Visiteurs 2*** *et la sélection officielle du Festival d'Avoriaz new-wave. Le blé qu'on pourrait se faire, les mecs, nous donne déjà une idée de l'infini. En plus on nous inviterait au Club de la Presse et Toscan Du Plantier me redirait bonjour. Vite, je cours déposer le projet, on va me le piquer. J.P.P.*

Roselyne Marot, Jumet, Belgique

Salut à tous ! Alors la santé, ça boume ?
J'aimerais dénoncer la censure en Belgique à l'égard du film **Akira.** Quelques articles passés dans un ou deux magazines le décrivent comme une pure merveille. Seulement voilà, aucun avertissement, aucune publicité n'annonçaient sa sortie à Bruxelles (au cinéma Le Vendôme). Résultat : il n'est resté qu'une semaine à l'affiche ! Félicitations ! Par contre, une merde (*allons bon,* Mad Movies *Light, c'est déjà foutu !*) comme **J'Entends plus la Guitare** - déjà le titre nous en laisse deviner la médiocrité - a droit aux faveurs de la presse et de la TV.
Alors ! Les responsables auraient-ils une dent, ou la mâchoire entière contre les productions japonaises jugées trop violentes ?
A propos d'**Akira**, des rumeurs circulent sur son éventuelle suite (dans laquelle, entre autre, Kanéda se rangerait du côté de Tetsuo et développerait ses propres pouvoirs après avoir pris la même drogue que lui). Pouvez-vous confirmer ou infirmer cette info ?
Quels que soient les changements que l'on veuille vous demander dans *Mad*, ne perdez jamais votre humour mordant, car il a eu, a et aura toujours une importance capitale dans votre revue.

Une suite à ***Akira*** *est effectivement envisagée, mais aucune date n'est encore fixée. Katsuhiro Otomo, l'auteur de la BD originale et du film, prévoit également une version live du dessin animé. J.P.P.*

Stéphane Chauvet, Paris

Sculpteur professionnel depuis un an et lecteur de *Mad* depuis toujours, je me permets de vous envoyer les photos de deux de mes dernières créations.
Il s'agit d'une face cauchemardesque réalisée en tant qu'objet décoratif et d'une créature servant de tréteau pour un plateau de verre, le tout formant une table basse (eh oui, la déco ça paie !).
La créature est sculptée en terre, moulée en latex + bandes plâtrées, coulée en plâtre polyester et peinte à l'acrylique. Le visage est élaboré selon le même procédé, mais cette fois tiré en cire. Les poils sont implantés un par un et le tout maquillé aux fards gras (*des fards bretons, sûrement, alors !*).
Avis aux amateurs d'effets spéciaux et de "déco fantastique", je vous joins mon adresse pour tout contact éventuel. Stéphane Chauvet, 104, rue du Faubourg St Antoine, 75012 Paris.





Jean-Louis Badin, Rouen

Voici le bulletin d'abonnement de deux ans pour ma fiancée. Elle est l'une de vos plus fidèles lectrices et je profite de la St. Valentin pour lui faire ce cadeau.
Je ne m'étendrai pas sur la qualité de votre revue : d'autres que moi vous ont fait des éloges épistolaires remarquables et je n'ai pas leur talent. Je voulais juste vous signaler le fait suivant. J'ai connu ma future femme grâce à votre revue. Brièvement : en fac, j'avais remarqué une jeune fille lisant un magazine. Voulant me moquer d'elle (*vilain !*), et pensant qu'il s'agissait de *Girl* ou de *Nous Deux*, je l'abordais (pour la première fois...).
Avec un grand sourire, elle me dévoile votre revue dont je suis, j'avoue avec honte, un lecteur occasionnel, quoique maintenant je n'aurai plus d'excuses. Une fille aimant le Fantastique, la SF : rarissime ! Et de fil en aiguille, nous voilà fiancés.
Comme quoi *Mad Movies* n'atteint pas forcément les buts que vous vous étiez fixés !

Que tu dis, l'ami. Nous tentions de réunir les gens autour d'une passion commune, et n'en voilà-t-il pas un parfait exemple ? Ce qui me navre, en revanche, c'est que maintenant vous n'allez plus utiliser qu'un seul Mad Movies *pour deux. 50% de chute de vente ! Affreux ! J.P.P*

Jason Leer, Montréal

J'avais oublié, mais voilà que je me transforme et la vérité ressurgit à cet âge auquel je suis parvenu. Je redeviens, cette fois, beaucoup plus conscient ce que j'étais, ou aurais dû être, au moment de ma naissance.
Seul, je veux marcher dans l'obscurité de la forêt et être effrayé à l'idée des horreurs qui m'y attendent. Seul, je veux m'enfuir d'un château perdu dans les ténèbres et être poursuivi par les créatures indicibles qui l'habitent. Seul, je veux me noyer emprisonné dans l'épave d'un bateau, livré aux mains des cadavres vivants qui hantent le fond de la mer et des océans. Seul, je veux être tourmenté la nuit par d'étranges et impossibles visiteurs, terrifiés par leurs révélations nocturnes. Seul (*à écrire comme ça, rien d'étrange à ce que tout le monde se tire, mon vieux. Fais gaffe, tu vas rester tout seul !*), je veux être celui qui sait la vérité sur le Mal, et souffrir de mes connaissances insupportables (*je cherchais le mot, tiens !*). Seul, je veux assister aux rituels commis par les peuples de la nuit (*c'est vrai qu'y sont vaches, ceux là...*) et pleurer la mort de ceux qui sont sacrifiés en l'honneur de l'Eternel. Seul, je veux être seul (*T'inquiète pas, tout le monde s'est endormi !*), parce que c'est plus beau ainsi (*oui, laisse-nous, c'est plus beau pour nous aussi*).
Mon retour aux sources est une résurrection, et j'ai récemment trouvé un guide pour ma destinée. Un sombre et beau journal du nom de *Mad Movies*, venu du pays de la guillotine, venu pour moi et pour tous ceux qui entendent l'appel de l'ombre.
Restez Mad ! Ou devenez-le encore plus, mais... Ah ! et puis vous comprenez ce que je veux dire !

T'es un maudit chum, toi, dis donc, heureusement que tu retrouves la raison vers la fin parce qu'avant lo pô compris rien quéq'chose du tout. Sauf, qu'on vous aime bien aussi, chers lecteurs et cousins de là-bas. Soit, quand même, un bon millier de gars et d'blondes canadiens, d'après nos récents chiffres. J.P.P.



Eric De Leuuw, Asse, Belgique

J'ai découvert *Mad Movies* il y a quelque temps, et depuis je lui suis fidèle, bien que la programmation des films fantastiques en Belgique ait tendance à régresser.
Je voulais aussi demander aux lecteurs assidus de Stephen King s'ils ne trouvent pas que notre auteur favori nous déçoit un peu en ce moment. Ses deux derniers romans, *Jessie* et *Dolorès Claiborne* n'ont pas tout à fait la pêche de ses livres précédents.
Egalement, j'aimerais que *Mad Movies* consacre une petite page dans un prochain numéro à expliquer certains mots magiques et techniques du vocabulaire du cinéma fantastique. Et aussi, pendant que j'y suis, si vous pouviez consacrer quelques lignes au montage et à la mise en couleurs de figurines en vynil de nos héros favoris. Je suis moi-même un passionné de ce genre de collection et, quoique encore un peu novice en la matière, je ne résiste pas à l'envie de vous en joindre quelques exemples visuels.
Je vous souhaite encore plein de frissons et de frayeurs.



Jean-Christophe Arlon, Antibes

Passons sur les habituelles "félicitations" - "Vous êtes formidables"... je n'en pense pas moins.
Je préfère attirer votre attention, et peut-être aussi celle des lecteurs, sur une pratique devenue courante chez notre joyeux trio de chaînes de TV, *TF1*, *F2* et *F3*, qui ne se privent pas de couper, supprimer, accélérer, charcuter les génériques de fin des films, ceci afin de compenser, je suppose, les retards pris sur l'horaire par la publicité. La musique tient à mon sens une place importante dans le genre fantastique et SF. Et quand on connaît l'intérêt des spectateurs pour les génériques au cinéma, à quoi bon s'étonner ou s'indigner. Alors, tant pis pour ceux qui ne connaissaient pas le magnifique "Over the Moon" de **E.T.**
A ce sujet, un petit conseil aux amateurs : évitez d'investir dans "Best of Schwarzenegger 2" et "Ciné-Frissons", ou comment massacrer la musique orchestrale à coups de synthétiseurs.
Enfin, je tenais à vous faire partager ma déception quant à la tournure que prend la carrière de Steven Spielberg. On pardonne volontiers la mièvrerie ambiante de **Always**, œuvre attachante. Oublions la phénoménale catastrophe nommée **Hook**, ce célèbre navet. Mais lorsqu'on s'attaque à un roman aussi intéressant que ***Jurassic Park***, un petit effort s'impose. Certes, les scènes de dinosaures, notamment les assauts du T-Rex sont remarquables : efficaces, terrifiantes, novatrices. Mais le film demeure désespérément froid, vide, sans âme. Traduisez : usine.
En espérant que vous ne me prendrez pas pour un triste donneur de leçons râleur, mais pour quelqu'un qui n'a que son opinion à faire valoir.

Thomas Julienne, Granville

Comme vous êtes LE journal du ciné comme on aime, avec une rédaction géniale, un contenu fouillé où il y a toujours des infos, des adresses, des dossiers et plein de photos, je vous achète. Je ne suis pas Berlusconi, mais oui : je vous achète, et ce depuis le 71.
J'aimerais vous faire part d'une pensée qui me vient souvent : pourquoi aucun fantastique frenchie. L'excuse qui revient tout le temps est : "on a pâ d'sous". Suffit ! Ridicule. On peut recréer une athmosphère à la **Alien**, une angoisse, un suspense, avec moins de dix millions de dollars. Je suis persuadé que l'on peut trouver les fonds comme on l'a fait pour **Les Visiteurs**, que les talentueux motivés (bravo à E. Fouquet, n° 87) et que le public potentiel existent. Les producteurs ont peur ? Peur de l'échec ? Ben alors, y'a qu'à tout arrêter et acheter des **Jurassic** tant qu'on veut. J'ai honte ! Shame on France ! Je demande aux producteurs en désaccord avec moi et qui me traitent sûrement de blaireau d'écrire et de s'expliquer. Merci aux autres de le faire aussi.
Autre chose : avec des amis on vient de finir une vidéo de 90' pleine de délires, de parodies d'émissions (*Mystères*, *Télé-achat*, etc.) Ca côute 60 F. Merci de passer mon adresse : Thomas Julienne, 20 rue Jean Jaurès, 50400 Granville.

Vincent Vidal, Feurs

Un bravo pour votre revue qui est la seule que je lise avec plaisir pour sa décontraction et ses opinions réfléchies. Pourriez-vous faire des dossiers sur les effets spéciaux de films ?
Merci aussi pour "Ze Mad Rubrik" où vous déroullez toutes ces émissions plus répugnantes de vulgarité que les vrais films d'horreur.

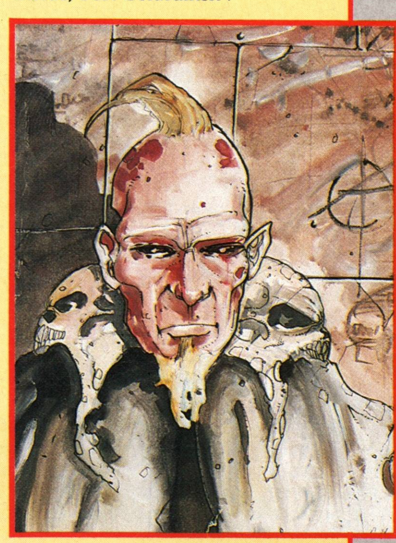
Gérald Duvert, Paris

Messieurs les rédacteurs,
(Appréciez ce ton solennel qui annonce l'abord d'un sujet grave)
Mad Movies, pour moi, c'est un peu plus qu'une revue cinématographique et à peine moins qu'un classique littéraire du Sieur Allan Poe. C'est vous dire le culte que je voue à ce bimestriel et aux artistes qui l'animent.
Mais, abordons le sujet grave. Le cinéma fantastique est en crise ! Ce n'est pas nouveau, mais le problème va croissant.
Il part d'une bonne intention, messieurs, de maintenir l'illusion d'une actualité fantastique par le biais d'un numéro copieusement fourni. Vous aimeriez tant qu'un film comme **Hellraiser III** soit projeté en salles que vous annoncez dans le 81 une date de sortie : juin 93. On attend toujours ! Ce n'est pas un reproche, c'est un constat. Le constat de votre impuissance face à la scabreuse politique des distributeurs.
Il est heureux que cette revue existe car il est aux frontières de l'inadmissible qu'il n'existe point sur Paris ne serait-ce qu'une salle spécialisée dans le bis, alors que perdure encore et toujours un bel échantillon d'écrans spécialisés dans le cul-lamentable. Le cinéma fantastique, le vrai, tel que je le conçois (et tel que ne le conçoivent pas messieurs Spielberg et Coppola), c'est-à-dire intime, lyrique, fauché parfois, n'a plus ses salles attitrées. Où est la glorieuse époque des salles de quartier ? *Le Mexico*, le *Colorado*, le *Midi-Minuit*.
Aujourd'hui, même le cinéma *Le Brady* n'affiche à longueur de semaine que d'anonymes oeuvrettes policières et d'aventures de dizième zone, ou des nanars pornos qui n'attirent même plus les amateurs du genre.
Versons donc une larme et prions très fort que les destructeurs du fantastique de quartier, comme M. Coppola, comprennent que le **Dracula** de Browning et le **Frankenstein** de Whale se suffisent à eux-mêmes, et blâmons M. Spielberg (très talentueux, du reste), qui vient en à peine deux heures d'anéantir soixante-dix années de mythologie préhistoriques au cinéma. Vive Corman et vive **Carnosaur** !
Si vous ne publiez pas ma lettre, je ne lirai plus *M.M.* qu'une fois tous les deux mois.

Bon O.K., on cède à la menace, il y a trop d'argent en jeu...
Donc, tu nous fais le coup de déprime habituel dont je parlais dans le courrier du numéro précédent.
Oui, les petites salles ferment pour des raisons économiques et conjoncturelles. La conjoncture, en l'occurrence, correspond au regroupement progressif des firmes distributrices réduites aujourd'hui à trois grands trusts nationaux : Pathé, Gaumont *et* U.G.C. *Ce monopole se traduit par la disparition des petits films dont il n'existe plus de support celluloid. Donc, plus de petits films, plus de petites salles, et les responsables ont beau jeu d'en déduire : pourquoi distribueraiton les petits films, il n'y a plus de petites salles pour les projeter !*
Résultat : il nous reste la vidéo, bien entendu, mais aussi quelques velléités de politique originale de la part de responsables ou d'associations passionnés par leur travail, et qui traitent encore le cinéma comme un Septième Art. Vois les Nuits Spéciales organisées ça et là, et dont nous annonçons souvent les programmes. Cours les festivals, on y trouve encore de petits chefs-d'œuvre qui ne sortiront effectivement jamais sur nos écrans. Suis assidûment les double-programmes de la Cinémathèque (c'est bien une salle parisienne, non ?) dont nous saluons les heureuses et constantes initiatives. Et si tu connais des mécènes ou des propriétaires intéressés par la sauvegarde d'une salle dévolue au cinéma fantastique populaire, aiguille-les sur nous, on a des idées. J.P.P.

Jean Gelasky, Paris

Et hop ! 50ème numéro de *Mad* pour ma collection, le vendeur ne s'est douté de rien !
Je viens de voir un certain nombre de films et je voudrais vous faire part de deux petites réflexions.
1) Le rêve sous toutes ses formes de narration, le cinéma aussi, donc (par moments, si, si !) sert à contrebalancer le pouvoir en place qui nous impose en permanence sa vision réaliste (sic!) sur laquelle il justifie que nos gouvernants soient gros, gras et bien huilés, et nous des pauvres loques squelettiques qui nous tapons des journées de... (et merde ! J'ai craqué. Du calme !).
2) Les contes et légendes que l'on raconte aux enfants servent à leur faire comprendre que des problèmes insurmontables pour des petits êtres en passe de s'aguerrir peuvent avoir un dénouement heureux si l'ont fait preuve de certaines qualités primordiales.
Mais de nos jours, ni le 1), ni le 2) ne remplissent leur fonction vitale dans ce milieu qui m'est chair, le Cinéma. Etant devenu pour une grande part l'instrument du pouvoir de l'argent, ils ne s'inquiètent plus de contrebalancer leur vision cupide de notre façon d'être pauvre, ils justifient la misérable éthique qu'ils veulent nous brader sous le manteau.
Aladdin dit, alors qu'il n'est qu'un pauvre voleur : *"plus tard je serai riche et je n'aurai plus de problèmes"*. Par chance, il devient un Prince, donc riche et Grand, au sens adulte, mais ce qui révèle le véritable discours des créateurs, c'est que pour le devenir il ne fait preuve d'aucune qualité, si ce n'est de candeur (j'ai essayé, ça marche pas) et de chance. Il tourne la Roue et gagne le Million. D'après *Disney*, voilà le rêve censé surmonter nos peurs d'enfants : attendre que la Roue de l'Infortune nous désigne comme le prochain trouduc'. Encore un peu de lait rance pour patienter ? Oui, merci. Putain, ils ont raison ! L'Humilité, la Vaillance, l'Altruisme et tous les attributs du même lot ne mènent qu'à la perte de notre science des affaires. Vite, passez-moi mon ordinateur portable, il faut que je vérifie le cours de la bourse, je me suis égaré vingt minutes à écrire à des renégats de la lune Alphane (des Deps, je crois, à moins que ce soit des Manses).
Pourvu que personne ne me dénonce à Big Brother *(tu t'es dénoncé toi-même, malheureux, tu sais bien que le crime par la pensée est le seul crime punissable ! Dixit George Orwell)*
Non Maître, je n'ai rien dit, je n'ai rien pensé, j'ai à peine esquissé un songe...
Je vous envoie, à son insu, la photo d'un tableau de l'un de mes potes, Daniel Ballin. Je crois que ça lui ferait une *monstre-surprise* de se découvrir dans un coin (même petit) d'une des pages de son magazine préféré.
Salut, bientôt à Avoriah. Ah non merde, c'est Gérardméh !



ZE MAD RU

MEDIA PARADE

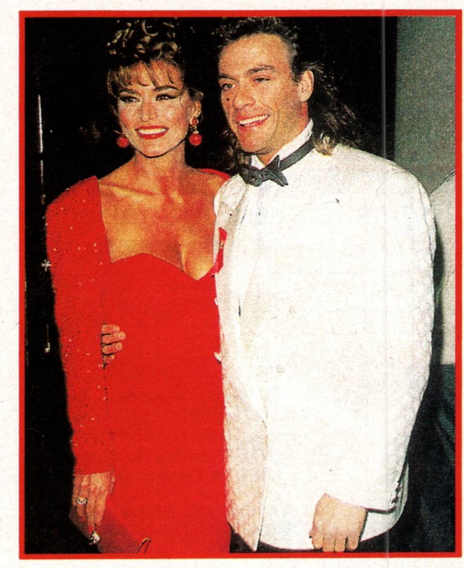
● Le 15 janvier, sur *France-Inter*, Toscan Du Plantier brossait le bilan d'Avoriaz 94. Positif à priori. Toujours satisfait de toute façon, Toscan : "*Moi, j'ai un sens de l'humour, hein !*" prévient-il au cas où certains ne l'auraient pas remarqué. Et il en faut, quand il se lance dans l'auto-cirage de pompes. "*Voilà un festival, américain depuis sa création, car il y a dû avoir 5 films fantastiques français en 20 ans* (c'est vrai qu'on en produit peu, mais là quand même...). *Or j'ai reconquis cette place et je la rends à la France*"(ça y est, il se prend pour Jeanne d'Arc !). Et malgré cela, on vient le titiller à propos de cette petite phrase, comme quoi, en permettant la secousse sur Los Angeles, haut lieu du cinéma, Dieu aurait choisi l'exception culturelle, ah, y'a vraiment des pays où on ne respecte pas les héros, vous savez...

● "*Van Damme accusé d'un viol collectif*" titre *France Dimanche*, qui n'en est plus à une vidange de bidet près. Quand ça renifle le scandale, le pipi froid, la délation et le malsain bien friqué, *France-Dimanche* biche comme un fou tout en jouant les Père la Pudeur avec une hypocrisie bien sentie.
"*Lui* (Van Damme, donc) *et sa fiancée sont entrés nus dans ma chambre et se sont jetés sur moi*" accuse en effet une jeune fille. Pas n'importe qui quand même, car elle sait compter en millions de dollars le coût de son préjudice qu'elle espère traduire en dommages et intérêts. La suite de la déclaration tourne pourtant au burlesque : "*mon premier réflexe a été d'appeler mon fiancé à la rescousse. Mais il est sorti de la salle de bains, nu lui aussi, et s'est jeté sur le lit. Il était de mèche avec les autres* !" Ah, la pauvre, y'a bien du malheur dans ce pauvre monde !
Ne manquait plus qu'une bourde à sortir. Fidèle au poste, le canard intervient : "*la seule star française* (?) *de Hollywood serait-elle un horrible pervers ?*" C'est beau la liberté de la presse !

● Jacques Attali pris en flagrant délit d'illettrisme dans le *Rien à Cirer* du 9/2/94. Celui qu'on accuse parfois de s'inspirer du devoir des autres se laisse aller dans cette émission satirique à des barbarismes qui pourraient confirmer la rumeur. Après quelques déclarations à propos de certains "*contrôles fiscals*" (eh oui, il a tout fal !), notre bon Jacques nous sort la déclaration qui tue : "*Y'a prolifération de l'arme nucléaire, et personne qui ne fait rien !*" J'en connais pas beaucoup à l'Académie française qui ne vont pas voter pour son exclusion de candidature...

● Sans aller jusqu'à Jacques Attali, les perles brillent aussi bien l'après-midi, quand Vincent Perrot, sur *France 3*, se plaignant du débit verbal ininterrompu d'Amanda Lear, son invitée, lance hardiment : "*Ah, mettez une baïonnette à Amanda Lear !*" C'est vrai que pour faire taire le monde, c'est assez radical ! Il lui a fallu tout de même un moment pour réaliser qu'entre un petit baillon et une baïonnette, le sévice public y allait un peu fort !

● "*Christopher Lee Humanum Est*"... titre (le nouveau ?) *Première* dans un petit rectificatif bienvenu étant donné la bonne gourde dont il s'était rendu coupable le mois précédent. Dans la rubrique *Carré Blanc* s'amusant (et nous amusant) à dénombrer les scènes chaudes de l'actualité cinématographique, on pouvait relever en effet "*quelques danseuses nues s'ébrouant aux côtés du regretté Christopher Lee dans **Le Voleur d'Arc-en-Ciel***". Imperturbable, *Première* rectifie : "*ce n'était donc pas Christopher Lee qui était décédé le 26 octobre dernier, mais malheureusement Vincent Price*". On dirait presque qu'il le regrette, non ? Il est vrai que ce brave Lee nous a tellement habitués à ressusciter du Royaume des Morts...



Ci-dessus, les joyeux corrupteurs. A vue de nez, soit l'histoire est fausse, soit les remords ne les étouffent pas !

● On l'apprend un peu tard, mais *La Voix du Nord*, lors du 1er avril dernier, avait monté un bateau assez maousse à ses lecteurs. Fort de la sortie prochaine d'un certain **Jurassic Park**, et arguant de récentes manipulations génétiques au Musée d'Histoires Naturelles, le quotidien régional invitait ses lecteurs à venir constater sur place les résultats d'une ponte miraculeuse. Suivait un long article apparemment très documenté évoquant la découverte incroyable d'embryons fossilisés et autres œufs de crocodiles fécondés avec de l'ADN de Protocératptos !
Donc, le jour J., la foule se pressait au Musée pour y découvrir finalement un vulgaire crocodile empaillé garni d'un joli ruban rouge. Ah, on sait encore rire dans la presse française ! Hein, non pas dans toute la presse, mon vieux Hersant, c'est vrai, t'as raison.

● J'aime assez *Télérama* pour ses dossiers et son refus d'un sensationnalisme quasiment obligatoire chez la plupart de ses confrères. J'aime aussi ses analyses de films, surtout dans le cas d'un "pour ou contre", mais franchement, le jugement lapidaire d'un mec plus pressé d'exprimer son sentiment négatif que d'expliquer simplement le contenu d'une œuvre me paraît toujours assez peu professionnel.
C'est **L'Ecureuil Rouge** qui trinque aujourd'hui, vous savez, quand le petit bonhomme de *Télérama* fait cette tête-là : Oui, il est pas content, hein ! D'ailleurs le texte ne le cède en rien : "*réalisé par un sous-surréaliste intello, ex-étudiant en psychiatrie*" condamne sans appel le signataire, en l'occurrence Bernard Génin (un dangereux récidiviste, soit dit en passant).
Hé, Ducon, quelle est l'incidence du parcours du réalisateur, s'il nous livre un film intuitif, sensible, drôle, surprenant, audacieux, caustique (oui, parce que "*les vacanciers ridicules dans le camping microcosme*" que tu dénonces, Génin, participent de l'étude de mœurs et non du vaudeville franchouillard, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué). Un film où, parvenu à la moitié du métrage, toujours sous le charme et l'effet de surprise, le spectateur se demande comment l'intrigue va se dénouer et combien de fois l'action peut encore rebondir.
Evidemment, si tu préfères le dernier **Demolition Man** et son scénar sur mesures, ses vannes foireuses et sa fin prévisible à ce "*pensum obscur, prétentieux et interminable*", comme tu dis, personne ne peut plus rien pour toi, mon vieux Génin. Hé, justement, le "*coup de vieux*" dont tu parles, il est dans ta tête, pas à l'écran.

ZE CRAIGNOS ATMOSPHERE

ou la fin de l'ère jurassique, par Gil



BRIK

Par Jean-Pierre PUTTERS

● Tiens, si nous faisions un peu d'anti-catholicisme primaire ? L'anti-catholicisme ne saurait être que primaire, d'ailleurs, sinon c'est pas drôle. Pour pratiquer cette discipline, il suffit de rapporter de simples faits, nul besoin d'en rajouter.
Bref, après le révisionnisme réfutant l'existence des camps de la mort, voici plus con : le créationnisme ! Cela vient des Etats-Unis (hé les mecs, si vous gardiez vos détritus, au lieu de les expédier toujours chez nous ?), cette doctrine hautement spirituelle vise à rendre scientifique la thèse selon laquelle Dieu aurait vraiment créé la Terre en six jours, avec arrêt pipi le dimanche. Exit les travaux de Darwin, le Big Bang initial et l'évolution des espèces chère à Monod. On repart en arrière, en route pour le Moyen-âge. Et quand on sait qu'il faut parfois 450 ans pour que l'Eglise reconnaisse ses erreurs (voyez Galilée), on passera le rectificatif dans *Mad* 2788. Si vous êtes abonné jusque là vous ne craignez rien.

● C'est une histoire assez rigolote, enfin, presque rigolote... Aux U.S.A. (ben oui !), une imprudente s'avise de faire sécher son matou au four à micro-ondes. Bon. Résultat, le chat supporte mal et s'éteint. On pourrait supposer que la dame, honteuse de sa bêtise, va rester discrète. Pas du tout ! Elle s'en va vérifier le mode d'emploi de l'appareil, voir si des fois il n'y figurerait pas un avertissement relatif au séchage des animaux domestiques. Bingo ! Le constructeur n'y avait pas pensé. Dépôt de plainte, jugement, verdict, victoire : le constructeur devra payer des dommages et intérêts.
En fait l'anecdote n'aurait rien à faire là, si elle ne montrait pas qu'après avoir crétinisé le bon peuple avec ses pubs et ses séries mongoloïdes, la société de consommation n'abandonne pas ses victimes ayant perdu tout sens critique. Les cons vont très bientôt devenir une classe sociale, importante, qui votera, qui aura ses droits. C'est aussi ça la vraie démocratie.
Euh, avis à ceux qui voudraient manger ce présent numéro de *Mad Movies* : il ne faut pas ! ben oui, on ne sait jamais...

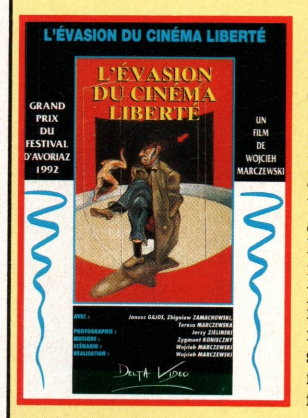
«NE PAS GERBER»
"UNILEP" USINE DE SOISSONS - U.H.T.
FICHE de CONTROLE
Palette n° 18 D.L.V.
Machine n° 1
En cas d'anomalies, cette fiche de contrôle doit être jointe à votre réclamation.

● On a arraché ceci sur une palette d'œufs dans une grande surface. Soit ils se méfient étant donné la fraîcheur relative des œufs en question, soit l'étiquette implique un terme technique qui nous échappe irrémédiablement. S'il existe un cariste (conducteur d'élévateur) parmi nos lecteurs, qu'il se lève et parle. Vite, on va manquer de sacs !

● Message pour qui de droit chez *Marabout* : merci de ces envois successifs qui m'ont bien fait plaisir. Manuel d'accords de guitare, méthode de pratique de l'instrument, K7 audio + manuel. Je vais sûrement progresser dans le ragtime, le bluegrass (c'est quoi, d'abord ?), la bossa, le flamenco et la samba. D'ailleurs, on me le reproche assez souvent dans les salons parisiens où je folâtre ordinairement : pourquoi ne joues-tu pas davantage de samba ? Si si, très souvent !
Je pense également bien évoluer dans la pratique incertaine du new-age. Personne n'ayant véritablement progressé dans cette discipline, pour la simple raison que tout le monde s'endort avant la fin !
Or, je reçois ce jour un quatrième paquet (ils vont finir par battre *Colmax*, eux) avec cette fois un recueil de chansons paillardes avec les accords pour guitare. Mais qui m'envoie tout ça, qui ?
Evidemment, quelques chansons libertines à la fin d'un dîner mondain n'ont jamais fait de mal à personne et je me suis mis bravement au décryptage :
- L'autre jour, l'idée m'est venue, crénom de Dieu d'enc... un pendu ! Houla, oui, gardons ça pour plus tard quand vous ne serez pas là...
Ceci dit, que l'expéditeur m'écrive, je lui enverrais bien des trucs, moi aussi...

● Après Jean-Paul III (ou II, avec toutes ces séquelles, on sait plus...) dans le **Figaro** du 26 janvier sur la violence dans les média, après André Frossard dans le même ustensile (lui depuis qu'il a rencontré Dieu, il porte à droite !), après la publication d'un code de déontologie *TF1* dans *Le Monde* du 29/1/94 (ah les hypocrites !), voici un nouvel article du code pénal qui vient enfoncer le clou et nous inquiète au plus haut point, mais jugez plutôt :
Article L. 227-24 (prenant effet le 1er mars 94). "Le fait de fabriquer, de transporter, de diffuser (...) un message à caractère violent ou pornographique, ou de nature à porter gravement préjudice à la dignité humaine, soit de faire commerce d'un tel message, est puni de trois ans d'emprisonnement et de 500.000F d'amende lorsque ce message est susceptible d'être vu ou entendu par un mineur (...)".
Nous ne sommes pas contre le principe de ce texte, mais la délimitation paraît assez imprécise pour faire dire ce qu'on veut à un tel décret.
Quand *TF1* diffuse crapuleusement les horribles images du massacre du marché de Sarajevo, où l'on brandit à la caméra des membres humains fraîchement arrachés. Quand *TF1* fait ce choix-là pour miser sur l'attrait malsain de son public et flatter ainsi l'Audimat. Quand il sait qu'à cette heure de grande audience, les familles sont réunies devant le téléviseur, *"porte-t-il gravement atteinte à la dignité humaine"* ? Et quand il tente de relancer les superstitions les plus archaïques, le voyeurisme le plus primaire, l'endormissement des consciences populaires en autant d'émissions pour primates, porte-t-il encore ou non atteinte à la dignité humaine ? Enfin, le fait-il davantage qu'une revue de cinéma qui passerait des photos de maquillages, ou qu'un magazine de charme dénudant ses modèles ? On aimerait pouvoir compter sur la bonne foi des censeurs qui devront bientôt répondre à la question.

LA VIDEO EN FOLIE

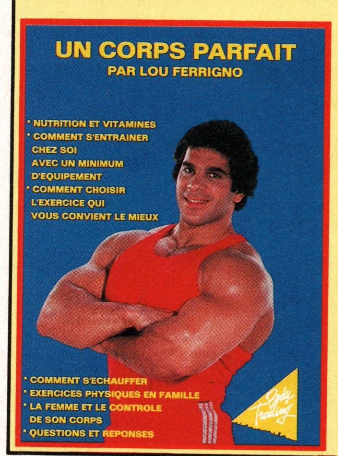


Grand Prix d'Avoriaz l'austère film polonais **Evasion du Cinéma Liberté**, s'éclate à sa sortie en vidéo. Si la première jaquette (à gauche) illustre bien la manipulation de l'individu dans un univers concentrationnaire à la "1984", la seconde, en revanche laisse exploser sa joie après la victoire. Oui parce que la montagne ne symbolise pas ici nos médailles aux jeux olympiques d'hiver, ni le décor du film de Marczewski (des sommets pareils en Pologne, ça se saurait), mais évidemment les fiers sommets d'Avoriaz. Gonflé, quand même !





Celle que nous attendions tous nous revient au titre de l'exception culturelle. Toubon/Du Plantier/Goya, même combat ! Oui, c'est bien elle, qui pour son retour a choisi un concert caritatif au bénéfice de nos marins bretons (au fait, incroyable ce qu'il peut y avoir comme marins bretons dans les chansons grivoises de chez *Marabout*...). Dédié aux bretons, donc, sa grande première aura lieu au Palais des congres ! Si, si, regardez, c'est écrit en toutes lettres...



Quota de chanson française, exception culturelle, chasse au "franglais", sitcom américain contre sitcom français, lequel est le plus niais ? Tout ceci n'est que poudre aux yeux et vaines billevesées. Suffit seulement de bien choisir son camp et de s'y tenir une bonne fois pour toutes. Suivant vos affinités, vous opterez pour la K7 de droite ou de gauche. Alors, look yankee ou tradition française ?



PETITES ANNONCES

Vds + de 1.000 BD (*Lug, Arédit, Poche M/ B*). Urgent. Liste contre 1 timbre à Frédéric Fabry, 13 rue Maillol, Patio Catalan, 66120 Font-Romeu.

Rech. "Voilà les anges", 1er album de Gamine, ainsi que tout sur le groupe 10 Petits Indiens. Ach. BO CD de **Reservoir Dogs** et **La Bête de Guerre**. Sacha Povse, 38 rue d'Hautbourdin, 59200 Tourcoing.

Vds/éch. nbreux romans fantastique et anticipation (*Angoisse, J'ai Lu, Bob Morane*...). Liste gratuite à Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Vds collection *Ciné-Revue* depuis 1965. Prix réduit. Cyril Troussier, 22 rue Pasteur, 38180 Seyssins.

Ch. personne pouvant me copier la BO de **Krull**. M. Jeanperrin au 67.20.17.54.

Collectionneur ch. BOphiles pour fructueuses et diverses transactions. Liste contre 4,90 F en timbres à Olivier Marchal, 9 rés. Ste Madeleine, La Pomme, 13011 Marseille.

Ch. raretés de Metallica, fans des Hards-Ons, et comment simuler un impact de balle sur un front. Geoffroy Lagrange, 3 allée de la Fontaine, 54110 Varangéville.

Rech. VHS de **L'Ile du Dr. Moreau** (1933) et **The Old Dark House** (Karloff, Lee, Lugosi). Pierre Idellon, 220 avenue de la Division Leclerc, 95160 Montmorency.

Réjane présente "A la nuit noire...", fanzine sur le fantastique européen. 9 F port compris à Ambroise Gabriel, 82 quai C. le Lorrain, 54000 Nancy.

Rech. BO de **Shocker** en CD ou K7. Sabrina Auclair, 51 rue Alfred de Vigny, 03100 Montluçon.

Vds comics USA (*Marvel, DC*...), livres de poche et BD *Lug*. Liste contre enveloppe timbrée à Thomas Servaux, 28 bis rue de la Bourgogne, Bat Aromis, Porte 6, 97490 Sainte-Clotilde, Ile de la Réunion.

Rech. tout doc (t-shirt, poupées, badges...) sur **Addams Family** et plus spécialement Morticia et Wednesday. Nathalie Morassi, 20 bis rue Marx Dormoy, 93160 Noisy-le-Grand.

Rech. VHS Secam de **Blade Runner** (version longue) et **Le Vol des Dragons** (DA). Alexis Léger, 12 rue du Luxembourg, 08000 Charleville-Mézières.

Gros et tendres bisous à la plus charmante de nos correspondantes... Pour Isabelle de la part de Orlando et Wichet. (*ça vous gêne pas les mecs si on s'associe ?*)

Vds *M.M.* 22 à 49, 51 à 57, 60 à 67, 70, 74, 75, 78, et *Impact* 1, 8, 10, 11, 13, 18, 26. Fred au 29.70.59.41.

Souhaite prendre contact avec le soldat Mogenet de Belfort (*M.M.* 87) afin d'obtenir des renseignements sur son mémoire de maîtrise (*tu vas rire, j'avais lu "traîtrise" sur ta lettre. Ah, mais il en faut pour tous les goûts, hein*...). C'est très important. Vanina Ricci, 27 rue Clisson, 75013 Paris.

Vds *Strange* 1 à 280, *Sp. Strange, RCH, Top BD, Conan*, BD cartonnées *E.O.*, séries complètes *Eclipso*... Liste contre enveloppe timbrée à Gilles Maréchal, 262 ch. des Fourniers, 83210 La Farlède.

Ch. films en relief (**Vendredi 13 3D, Les Dents de la Mer 3D**...), + CD, K7, vidéos live, clips des Béru, Garçons Bouchers et Pigalle. Bruno au 93.57.27.93. après 19 h.

Le numéro 7 de "Legend 2093" (BD amateur) est paru (*non ? quel bonheur !*). 20 F à Vincent Gressier, 76 rue Raoul Huguet, 02100 St Quentin.

Ch. BO vynil, CD ou K7 de **Highlander** (pas l'album de Queen). Nicolas Moncharmont, 10 bis rue des Tanneries, 71400 Autun.

Ach. revues de cinéma fantastique, comics, jouets, SFX et divers. Envoyer liste et tarifs à Fantasticzone, "Le Grand Central", 16 av. Thiers, 06000 Nice.

Rech. VHS de **Faster Pussycat, Kill ! Kill !**, ***The Avengers***, **Tetsuo I** et **II**. Lionel au 40.02.06.23.

Ach. BO du **Jeu de la Mort** (John Barry). Prix à débattre. Najjar Nabil, 7 Place Lavoisier, 93380 Pierrefitte.

Vds fanzine *Cinescores* consacré aux musiques de films. 15 F en timbres à Manuel Riesco, 29 Bd Gal Vanier, 14000 Caen.

Rech. tout film VHS VF, style catastrophe ou autre, présentant une scène de raz de marée. Pascal Vildart, 2 rue des Davières, 41200 Romorantin.

Vds 150 films (horreur, fantastique, gore...). Prix : 65 F pièce. Fou, non ? (*Oui*). Liste contre 1 timbre à Frédéric Such, 79 rue Stanislas Huguetto, 83600 Fréjus.

Vds 2 F pièce + de 1000 jaquettes *Télé K7*. Envoyer vos listes de recherches à Claude Amigo, 65 rue de l'Egalité, 62420 Billy Montigny.

Vds nbreuses revues de cinéma. Liste sur demande à Philippe Rège, 25 rue Blatin, 63000 Clermont-Ferrand.

Ch. conseils, croquis, etc, pour maquillage des yeux et simuler des cicatrices (*des cicatrices aux yeux ? Quelle cruauté*...). Stéphane Bonnet, 14 rue des Peupliers, 67250 Surbourg.

Ach. docs sur **Blade Runner, Retour vers le Futur, Gremlins 1** et **2**, les productions Joël Silver, ainsi que BO en CD de John Williams et de **La Famille Addams 1** et **2**. Michaël Reichhard, 3 rue Paul Destray, Les Faïenciers 88, 58000 Nevers.

Vds VHS tous genres, ainsi que docs sur **Star Wars**. Liste contre enveloppe timbrée à Benoit Bertrand, 783 av. Paul Parguel, 34090 Montpellier.

Vds K7 PAL originales de **Cliffhanger, Last Action Hero, Evil Dead III**, docs sur ***Chapeau Melon*** et ***Star Trek*** et livre "T2 - the book of the film". Sabrien Moskala, 19 Eclipse Street, Adamsdown, Cardiff, Pays de Galles.

Ch. enregistrements VHS (**Le Jour où la Terre s'Arrêta, Le Cauchemar de Dracula, La Maison du Diable, Les Survivants de l'Infini**...). Stéphane au 39.80.31.61.

Vds 150 VHS Pal/Secam : **The Killer, Arachnophobia, Frankenhooker, The Kindred, Night of the Creeps, Evil Dead, Gunmen**... Olivier au 64.76.17.35.

Vds VHS Pal de **Full Metal Jacket**. Guy Mourougaya, Rés. Champagne H 32, 77100 Meaux Beauval.

Vds nbreux docs, photos, revues sur **Star Wars**. Liste contre un timbre. Rech. maquettes (construites ou non) de personnages ou vaisseaux SF/fantastique. Darknin, 34 rue Raynouard, 75016 Paris.

Rech. épisodes de la série ***Highlander*** diffusée sur *TF1*. Eric Julian, 12 rue Neuve, 57330 Raussy-le-Village.

Vds fanzine "Génération Perdue" 1 et 2 : 30 F chaque port compris. Au sommaire : comics & mangas, musique, ciné, ufologie, dossiers... Ch. collaborateurs. Cyril Touly, C21 Rés. d'Aspremont, 40100 Dax.

Ach. partitions de **Creepshow** pour piano, BO de **Creepshow 2**, VHS PSG/Real Madrid (*désolé, Guignebert et Rallouch n'ont pas enregistré, mais ils étaient au Parc ! Ils auraient mieux fait de finir leurs textes, ceci dit*...), + nbreuses BO et partitions. Thierry au 41.87.59.78.

Vds VHS de **Boyz N the Hood**, BO CD d'**Invasion Los Angeles**, BO K7 de **Retour vers le Futur III** et affiches de films de John Carpenter. Carole Contaut, Rés. "Plein Soleil", 16 av. de Saragosse, 64000 Pau.

Vds ou éch. K7 VHS, rech. VHS de **La Maison du Diable, Les Innocents, Le Cercle Infernal**. Vds *Impact, E.F., Première*. Rech. corr. aimant le ciné fantastique, *M.M.* et le hard rock. Guillaume Paul, 15 rue de Nétreville, 27000 Evreux.

Rech. copies sur VHS Pal des 3 premières saisons de ***Dream On*** + infos sur la série. Pascal Gillon, rue E. Vandewelde 54, 4000 Liège, Belgique.

Collectionneur propose VHS de **Prisonnières des Martiens, Godzilla, Le Continent Oublié, Gappa, le Descendant de Goszilla**, et nbreux films et série SF/fantastique. Daniel au 87.58.23.52.

Rech. BD *Lug/Semic, Conan*, adaptations de films en BD (*Alien, Batman, Dracula, Rocketeer*), comics (*Marvel, Image, DC*). Vds comics *Marvel*, t-shirts, poster X-Men... Liste contre 1 timbre à David Guastamacchia, N°15 Holbach, 57730 Lachambre.

Ach. *Hara-Kiri*. Vds VHS de films fantastiques et d'action (liste contre 1 timbre). Vds BO en CD de **T2** (70 F). Gérald Geoffroy, 3 ch. du Grand Champ, 52300 Suzannecourt.

Vds 3.000 BD (*Lug, Semic, Aredit*), comics, jouets **Star Wars**... Catalogue à Thierry Allié, 5 rue Jean Giraudoux, 89300 Joigny.

Rech. tout sur Boris Karloff, Christopher Lee et Peter Cushing (VHS, photos, affiches, jaquettes...). T. Maier Le Chalet, 3 ch. des Chaffards, 13350 Charleval.

Vds importante collection sur le cinéma fantastique : affiches, scénarii, photos, revues, fanzines... Catalogue contre 1 timbre à Patrick Giraud, 25 avenue Roger Salengro, 93420 Villepinte.

Vds 80 F (+ 18 F de port) édition pirate américaine de "Tarzan on Mars" de John Byrne (340 pages). J.P. Moumon, La Magali, Ch. Calabro, 83160 La Valette.

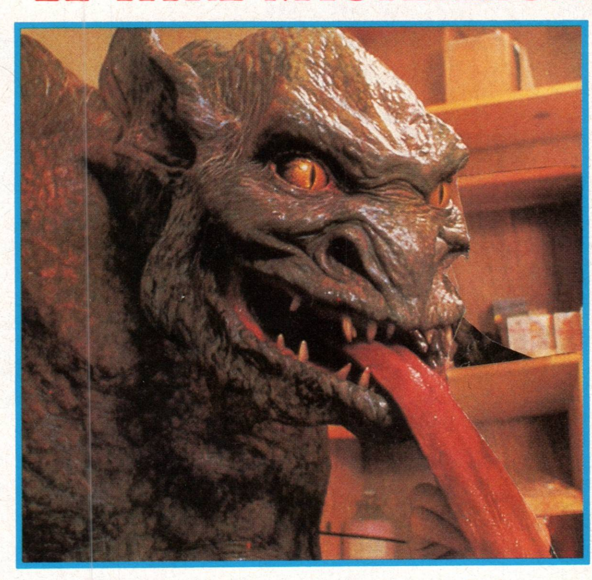
Vds 100 F pièce VHS de **Scarface, Retour vers le Futur 2 & 3**, et BO K7 de **Retour vers le Futur 2** (40 F) et **Terminator 2** (50 F). Gilles Cats, 18/1 rue Bertrand Russel, 59760 Grande-Synthe.

Ch. VHS de **The Vampire Lovers**. Evelyne au 50.68.65.00.

Ch. numéros de *Vampirella* et *Creepy*, première formule, plus nombreux numéros de *Darkside* et *Filmfax* 3 et 9. Toutes propositions (*toutes, t'es sûr ?*) le matin des jours ouvrables, au 48-74-70-83 (Paris).

Rech. tout concernant **La Cité de la Peur**, le film de Les Nuls. Laurent Siegel, 26 rue Principale, 67190 Still.

LE TITRE MYSTERIEUX



En période de crise, il nous arrive de tirer la langue, mais quand même, il y en a qui exagèrent un peu. De quel film sort notre personnage, on se le demande tous.
Aucun gagnant pour notre numéro précédent qui concernait le film **L'Emmurée Vivante** de Lucio Fulci. Va falloir se ressaisir (pas facile de placer les "s" dans ressaisir, non ?).

Vds numéros de *Mad Movies, Ecran Fantastique, Starfix*, y compris les numéros spéciaux, *Metal Hurlant* et autres articles. Détails des numéros contre une enveloppe timbrée. Alain Baudet, 1 chemin Bellecroix, 33640 Beautiran.

Rech. tout sur la saga **Hellraiser** (livres, CD, maquettes...). Richard Tanniger, Ch. de la Fontaine 107, 1040 Echallens, Suisse.

Vds VHS 60 F pièce : **Angel II, Vice Academy 2, Alien la Créature des Abysses, Incubus, Bloodsport**... Rech. photos et cartes postales de Stallone. Francis Bauchet, 38 cité des Jardins, 59390 Toufflers.

Ch. photos de maquillage pour concours dans le fanzine *Frisson*. Ch. aussi collaborateurs. Philippe Antonio, Quintigny, 39570 Lons-le-Saunier.

Collectionneur vd nbreux films SF/horreur (+ de 500, bcoup de "craignos monsters"). Liste à Fabrice Lambot, 4 square du Colonel Sutterlin, appt 129, 60200 Compiègne.

Vds *Strange, Sp. Strange*, albums *Lug-Semic, Marvel* et cartonnées *E.O.*, liste sur demande à Raphaël Jouet, rue du Pré Goujon, 89600 Cheu.

Rech. cartes postales de films. Jean Halter, 9 imp. St Jospeh, 57860 Roncourt.

Rech. comics de *Warlord* (*DC*) dessiné par Mike Grell, radiocommande d'un ancien jouet **Star Wars** (R2-D2), ainsi que jouets et comics du dessin animé ***Robotech***. Nicolas au 53.24.04.80.

Rech. enregistrement de l'émission "Tout est possible" diffusée le 29 décembre 1993 sur TF1. Thierry Lafarge, Chemin de Chaux, 43800 Varey.

Rech. VHS (VO si possible) de **Orange Mécanique, La Fiancée de Frankenstein, Le Voyeur, Les Innocents, Le Village des Damnés**. Vds VHS de **Razorback** et **Caligula**. Laurent Naulleau, 36 Bd Alloneau, 49100 Angers.

Ch. VHS du **Survivant** avec Charlton Heston. Philippe Mangas, 21 rue de l'Etoile, 85700 Pouzanges.

Bientôt un Fan Club de *Code Quantum*. Pour participer au fanzine *Oh Bravo*, envoyez vos dessins, textes, analyses (*j'ai justement quelques vieilles analyses d'urine à fourguer, tiens, mais est-ce que c'est bien payé au moins ?*) ou nouvelles à William Wégimont, 93, avenue du Général Leclerc, 75014 Paris.

Vds nbreux synopsis et cartes postales d'affiches dont certains exemplaires très rares. Liste contre 1 timbre à François Giret, 2 rue de l'Humelet, Terves, 79300 Bressuire.

Vds numéros de *Métal Hurlant, Mad Movies, Ecran Fantastique* et *Starfix*. Liste contre 1 enveloppe timbrée. Ecrire à Alain Baudet, 1 chemin Belle Croix, 33640 Beautiran.

Vd. concert Metallica, Live Shit (Mexico City) audio, durée 180 mn (*ah putain, c'est long, moi je tiendrais jamais*...), son excellent + pochoir Metallica. Recherche Freddy 1, 4, 5, à 50F. Ecrire à Thomas Lauglé, Allée St-Michel, 33690 Grignols.

Ch. fanzines sur le cinéma fantastique, ainsi que de la revue brittanique Darkside. Tél., le soir après 18h30, 42-05-36-07.

Vends posters de Schwarzenegger, Stallone, Van Damme, Lundgren, James Bond et Bataman. Liste contre un timbre Ecrire à M. Wojcik, 34, rue des Combattants en A.F.N. O8300 Rethel.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondantes 20-24, Canada ou région Castillon, aimant épouvante et effets spéciaux. Nathalie Duong (Canada) peut-elle me recontacter, please... (*Qu'est-ce qui se passe, elle a oublié son peigne ?*). Nicolas Hulard, 73 rue du Petit Bois, 59400 Cambrai.

- personne aimant la japanimation, les films comme **Akira, Gunm, Bubblegum Crisis**, pour échange d'informations. Michaël Dejancourt, 119 rue Godefroy, 59110 La Madeleine.

- scripts de long métrage. M.G. Production, D. Chassagniou au 21.51.03.03.

- correspondant(e)s pouvant me copier contre rémunération des films d'horreur comme **Brain Dead, Phantasm 3, Le Festin Nu**... Kristian Krogstad, 7624 Ekne, Norvège (*d'abord, on parle plus aux Norvégiens depuis qu'ils nous ont tout raflé nos médailles à LilleHammer-films. Le sport c'est bien beau, mais faudrait voir à laisser gagner les autres, aussi*).

- correspondantes 17-25 aimant *M.M.* et le ciné fantastique. Frédéric Blank, 11 av. Henri Fabre, 84100 Orange.

- proies pour correspondance. Ames sensibles s'abstenir. Ecrire en lettres de sang à Benjamin Chouraqui, 89 lotissement Magali Calendal, 13410 Lambesc.

- BD et nouvelles amateurs (fantastique, horreur...) pour création prochaine d'un fanzine. Christophe Chrétien, 57 rue du Fbg Montmartre, 75009 Paris.

- correspondantes 18-25 sympas (et sexy ?) aimant le fantastique, le hard rock et les beaux mecs. Rech. aussi personne pour m'apprendre comment écrire un scénario. Mostefaï Sadek, IUFM, 24 rue A. de Musset, 69100 Villeurbanne.

- correspondant(e)s 14-18 aimant le cinéma en général et la littérature fantastique, habitant le Nord/Pas de Calais. Audrey Françaix, 111 Bd Vaillant Couturier, 59580 Aniche.

- correspondant(e)s 16-18 aimant les films d'horreur et *M.M.* évidemment. Olivier Serre, 58 rue des Dames, 75017 Paris.

- acteurs et actrices bénévoles pour tournage d'un film de SF et d'action en avril. Départements 84, 79, Ile de France. Actrices belles et athlétiques bienvenues. Contacter AJC Vidéo (**Night of Vampyrmania**) : Richard J. Thomson au 40.86.52.50.

Enregistrement du deuxième épisode de l'Or et le Sang (feuilleton sur benenuto Cellini passé sur *France 3*) Ecrire à Nikita Malliarakis, 40, rue Croix Fontaine, 77240 Seine Port.